MERCVRE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME

Janvier-Février 1910

Janvier-Février 1910 — Tome LXXXIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingt et unième année



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

N° 301 — Tome LXXXIII 1er Janvier 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRY ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, LUCILE DUBOIS, CAMILLE ENLART, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, FRANCIS JAMMES, PIERRE DE LACRETELLE, SELMA LAGERLÖF (NELLY MELIN *trad.*), TRISTAN LECLÈRE, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, JEAN NOREL, FRITIOF PALMÉR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, ÉMILE SICARD, CARL SIGER, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

Weber

SOMMAIRE

—

N° 301 — 1er JANVIER 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.... 3.50
La Guerre des Mondes, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-18.... 3.50
Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-18.... 3.50
L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18. 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.... 3.50
Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.... 3.50
L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.... 3.50
La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-18.... 3.50
Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.. 3.50
La Découverte de l'Avenir, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.... 3.50
Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18.... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.... 3.50
Miss Watters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18.... 3.50
Une Utopie Moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18.... 3.50
La Burlesque équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18.... 3.50
Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.... 3.50

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.... 3.50
Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.... 3.50
La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.... 3.50
L'Homme qui voulut être Roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.... 3.50
Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.. 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.... 3.50
Stalky et Cie, roman, trad. par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18. 3.50
Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.... 3.50
Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.... 3.50
L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18.... 3.50
Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.... 3.50
Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.... 3.50

Robert

SOMMAIRE

—

Nº 301 — 1er JANVIER 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

QUELQUES SOUVENIRS

(DEUX PROPHÉTIES [1])

—

On est un peu agité, le 20 novembre 1858, au vieux château de Maarbacka. Un enfant vient d'y naître et un tel événement apporte toujours quelque émotion même dans une famille où l'on a coutume de prendre la vie avec calme et de ne pas accorder aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité.

Dans le soir sombre, vers neuf heures, la femme du pasteur, qui habite tout près d'ici, frappe doucement à la porte de la cuisine. C'est une petite vieille, à la fois parente et amie et que tout le monde à Maarbacka appelle tante Wennervik. Elle était inquiète et n'a pu se coucher sans nouvelles ; aussi a-t-elle mis un châle sur sa tête et, une lanterne à la main, elle a pris le sentier étroit qui longe le jardin. Elle traverse la cuisine et va jeter un coup d'œil dans la chambre voisine où se trouve la vieille dame Lagerlöf, la veuve de l'officier d'intendance, qui a vécu là toute sa vie de jeune fille et de femme. Elle a soixante-dix ans et des cheveux tout blancs, et elle est assise dans son fauteuil de coin, tricotant des bas pour ses petits-enfants. Tout est paisible autour d'elle et elle est paisible elle-même, car son fils, le lieutenant Lagerlöf, le chef de famille depuis la mort du père, sort de là et il lui a dit que tout s'était heureusement passé et qu'une fille était née.

(1) C'est à l'auteur de ces *Quelques souvenirs*, Selma Lagerlöf, qu'a été attribué cette année le prix Nobel de littérature.

Aussi, bien qu'il soit très tard, la servante apporte les tasses et la cafetière fumante et tante Wennervik et la vieille dame Lagerlöf boivent ensemble le café. Tante Wennervik sait maintenant que le nouveau-né est une fille et les deux vieilles femmes, qui touchent à la tombe, se sont assises l'une à côté de l'autre et causent de celle dont les yeux viennent de s'ouvrir à la lumière et de la vie qui l'attend.

« Elle lui sera bonne ou mauvaise selon ses mérites », dit la vieille dame Lagerlöf.

« J'ose dire, ma sœur, qu'il y aura aussi une part de chance », répond tante Wennervik.

Et la vieille grand'mère, entendant cela, 'avance aussitôt la main pour toucher le ridicule qui est toujours suspendu au bras de tante Wennervik. Il s'y trouve beaucoup de choses, car tante Wennervik est une de ces personnes qui savent donner des conseils et qui sont toujours prêtes quand les gens ont besoin de leur aide. Elle a épousé, il y a bien longtemps de cela, le pasteur Wennervik, le frère de Mme Lagerlöf, mais auparavant elle a été gouvernante dans plusieurs grandes maisons, et c'est pourquoi elle s'entend à tout, aussi bien à préparer les repas de noces et à ordonner les plus beaux trousseaux qu'à soigner les malades et à faire des jeunes paysannes d'habiles ménagères et de bonnes mères de famille.

En touchant le ridicule, la vieille dame Lagerlöf s'aperçoit bien vite qu'outre les lunettes et le trousseau de clefs, la pelote et la boîte à pastilles, les flacons de remèdes, le rouleau de toile et l'étui à sels, il y a encore un objet dur, de forme carrée.

« Je vois que ma sœur a apporté son jeu de cartes », dit-elle.

Les joues pâles de tante Wennervik rosissent un peu. Elle possède l'art de lire l'avenir dans les cartes et ses prédictions se réalisent toujours. Elle est très flattée qu'on fasse appel à sa science; mais elle ne veut pas l'avouer et, cette fois encore, elle proteste qu'elle n'a aucunement songé à prendre les cartes avec elle. Elle ne sait vraiment comment elles sont venues dans son sac.

« Mais puisqu'elles y sont, ma sœur, peut-être pourrais-tu les en sortir et les consulter sur l'enfant nouveau-né ? » demande la vieille dame Lagerlöf.

Tante Wennervik se fait bien un peu prier pour la forme;

mais elle cède enfin ; on repousse le plateau à café et la femme du pasteur commence à disposer les cartes sur la table. Elle les manie avec une grande habileté et la vieille dame Lagerlöf, qui la regarde, ne peut s'empêcher de penser que sa belle-sœur a tout à fait l'air d'une magicienne. Elle a le teint brun, avec des yeux sombres et perçants et un long nez recourbé ; trois tirebouchons descendent sur ses tempes et elle a placé sur sa tête une dentelle noire dont la pointe lui retombe au milieu du front ; elle n'a pas un seul fil blanc dans ses cheveux et pas une tache à son visage sillonné de rides.

Tante Wennervik dispose les cartes en quatre rangées de neuf cartes chacune et, quand cela est fait, elle met l'index sur la première carte et commence à compter : une, deux, trois, quatre, ainsi jusqu'à soixante. Elle compte de haut en bas et de bas en haut, de droite à gauche et de gauche à droite, en remuant le doigt. Puis elle murmure entre ses dents, comme si elle n'était pas très satisfaite.

« Eh bien ! ma sœur, que vois-tu ? » demande la vieille dame Lagerlöf.

« Mauvaise, mauvaise santé », répond la femme du pasteur. « Je crois qu'il lui faudra souffrir toute sa vie. »

« Chacun doit porter sa croix », dit alors la vieille dame Lagerlöf. Elle est d'humeur heureuse et cherche toujours à considérer le meilleur côté des choses. « Si elle est malade, elle mènera une vie tranquille et c'est encore le mieux pour les êtres humains. »

Tante Wennervik pose le doigt sur les cartes et se remet à compter ; puis elle sourit en regardant sa belle-sœur.

« Elle fera de longs et nombreux voyages, » dit-elle, « et elle devra plusieurs fois changer de résidence. »

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse », soupire la vieille dame Lagerlöf. Elle, qui a vécu tous les jours de sa vie dans l'antique demeure, n'est nullement satisfaite d'apprendre que sa petite-fille s'en ira ainsi, courant les pays et les maisons. « Mais si j'ai bien compris et qu'elle soit vraiment de santé délicate, elle habitera donc chez des parents ou des amis, et cela n'est pas très facile pour celles qui ne peuvent travailler ni se rendre utiles à rien. »

« Elle travaillera comme une esclave jusqu'à sa mort, »

déclare tante Wennervik après un nouveau calcul. « Mais il ne faut pas t'en effrayer, ma sœur. »

« Jésus! veux-tu dire par là qu'elle aura à gagner son pain chez les autres et qu'elle changera souvent de maîtres ? » questionne la vieille dame Lagerlöf avec un geste d'effroi. Une telle vie lui paraît pire que tout, à elle qui n'a jamais eu aucun rapport avec des étrangers. « Mais ma sœur s'en est bien trouvée », reprend-elle en se calmant, « et peut-être deviendra-t-elle une femme aussi adroite que ma sœur. »

« Elle n'aura pas une seule occasion de dresser une table, ni de faire tisser du linge damassé », dit tante Wennervik, en courbant son nez sur la table. « Tu peux voir, ma sœur, qu'elle s'occupera surtout avec des livres et des papiers. »

La vieille dame Lagerlöf se penche à son tour, comme pour déchiffrer le mystère des cartes et y lire aussi des présages d'avenir.

« Qu'aura-t-elle donc tant à faire avec les livres et les papiers ? » demande-t-elle, surprise. « Peut-être épousera-t-elle quelque pauvre pasteur qui ira de paroisse en paroisse sans jamais trouver de repos. Mais s'il est seulement un honnête homme, elle pourra encore être heureuse avec lui. »

Tante Wennervik l'interrompt, un doigt levé vers le plafond :

« Ma sœur veut-elle connaître toute la vérité? »

« Oui, je le veux », répond la vieille dame Lagerlöf.

« Ta petite fille ne se mariera jamais. »

« Jésus ! ne se mariera-t-elle jamais ? » s'écrie la vieille dame Lagerlöf. Et cette fois il lui faut faire vraiment un grand effort pour ne pas montrer sa déception. « Sans doute, bien des soucis lui seront épargnés. Mais, ma sœur, peux-tu voir au moins si elle deviendra une bonne et courageuse femme ? »

« Elle sera laborieuse et habile et modeste aussi, » dit tante Wennervik. Et elle se penche de nouveau sur les cartes pour les interroger encore ; mais la vieille dame Lagerlöf l'arrête du geste :

« Ne te fatigue pas, ma sœur, à rien dire de plus. Je suis satisfaite puisque je sais qu'elle sera une vaillante et honnête femme. C'est bien, en fin de compte, la seule chose qui vaille la peine qu'on en parle. »

Il est un livre qui s'appelle *Oceola.* Il est possible aussi que je me trompe et qu'il ait quelque autre titre exotique. C'est un livre indien, comme on dit aujourd'hui, et sans doute à l'origine était-il moins destiné aux enfants qu'aux adultes. J'ignore le nom de l'auteur, ni je ne sais à quelle époque il fut écrit ; mais il doit être très vieux, car il y a plus de quarante ans que je le vis pour la première fois. Je ne pourrais dire comment ce livre vint dans la maison de mes parents ; il n'appartenait pas à la bibliothèque paternelle, mais peut-être quelque voyageur l'apporta-t-il avec lui ou peut-être mon père, qui était grand amateur de romans, l'avait-il emprunté à un de nos voisins. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un beau jour, quand je ne suis encore qu'une petite fille de huit ans, chétive et souffrante, il se trouve sur une table où je l'ai soudain aperçu.

J'aime beaucoup la lecture et j'ai coutume de m'asseoir sur une chaise basse près de ma mère, pendant qu'elle travaille à la couture, et de lire à haute voix dans l'Histoire universelle que Nösselt écrivit pour les femmes. Nous l'avons déjà achevée en entier ; mais c'est la première partie que je préfère, avec ses nombreux récits qui sont attachants comme des contes. Ainsi j'éprouve toujours le même plaisir à voir Ulysse rentrer à Ithaque et y tuer les Prétendants ; mais je saute les adieux d'Hector et d'Andromaque, que ne puis lire sans pleurer.

Les contes de Fritiof, les Aventures d'Andersen, les récits de Fänrik Stal sont aussi de bons amis pour moi ; mais jamais aucun roman n'est tombé entre mes mains. Je ne songe pas davantage à lire le gros livre que je viens de trouver, car cela demanderait sans doute des années rien que pour le parcourir. Mais le hasard veut que j'ouvre justement le volume à la place où l'héroïne, la jeune et belle fille d'un planteur, est surprise dans son bain par un alligator. Heureusement, un vaillant Indien arrive à son secours et, après une lutte terrible, plonge son poignard dans le cœur de l'alligator.

Jamais encore je n'ai rien lu qui m'ait émue à ce point et depuis ce jour, dès que je suis libre et qu'il ne me faut pas apprendre à écrire et à compter, je cours à mon *Oceola* et je reprends ma lecture.

Je suis complètement sous le charme et j'y pense jour et nuit. C'est toute la vie, une vie enchantée qui, pour la première fois, se révèle à moi. Il y a là-dedans de l'amour, de l'héroïsme et de la beauté, de nobles êtres et de vils coquins, des périls et des triomphes, du bonheur et du désespoir. Il y a surtout un merveilleux enchevêtrement d'aventures qui vous tiennent en suspens et ce sont là des choses qu'une enfant de huit ans, grandie à la campagne dans une vieille maison solitaire, n'a jamais pu même pressentir.

Imaginez un être humain brusquement transporté dans quelque lointaine étoile... Je ne crois pas qu'il découvrirait ce monde inconnu avec plus d'ivresse, avec un intérêt plus passionné que je n'en éprouve en faisant connaissance avec la terre étrangère décrite dans ce livre.

Depuis que j'ai commencé *Oceola*, je me suis éprise des romans et je dévore tous ceux que je peux me procurer. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point je les comprends ; mais j'en jouis d'une façon indescriptible, bien que la plupart se soient pourtant évanouis de mon souvenir.

Quand je songe à ce temps passé, je m'étonne un peu qu'on m'ait permis toutes ces lectures ; mais, à la réflexion, je conçois combien il devait être pénible à mes parents de me rien refuser. La maladie, prédite par Tante Wennervik, était déjà venue ; j'étais infirme d'une jambe et pendant longtemps je ne pus marcher. Il m'était donc impossible de prendre part aux jeux en plein air et aux exercices physiques, comme les autres enfants, et, pour qu'il me fût moins dur de demeurer immobile dans mon coin, on me laissait volontiers un livre entre les mains.

Cependant, la lecture du roman indien *Oceola* a été pour moi d'une très grande importance. Elle a éveillé mon ardent désir de produire un jour quelque chose de semblable et c'est à elle que je dois de savoir, si jeune encore, à quoi je veux employer mes forces vives et mes années futures. Je veux écrire des romans. Mes frères et mes sœurs, de même que la gouvernante, m'ont redit la prédiction que fit tante Wennervik le soir de ma naissance, que je m'occuperais surtout avec des livres et des papiers, et nul ne s'en réjouit plus que moi.

Et maintenant, je veux conter, ainsi qu'un épisode à cette histoire du roman indien, ce qui m'advint beaucoup plus tard,

alors que j'avais publié déjà plusieurs livres. Durant un voyage, je vis un jour dans une gare un gros bouquin intitulé *Oceola*. Il était mal imprimé sur du mauvais papier à gazette, maladroitement broché et marqué un très bas prix. Je l'achetai et quand je fus installée dans le train j'ouvris le volume, me demandant si c'était bien là le livre merveilleux de mon enfance. Ce devait l'être, en effet, car je trouvai réellement la scène avec l'alligator. Et pourtant, ce n'était plus cela; c'était un pauvre roman fatigant, prétentieux et démodé. C'était un peu comme si j'avais revu, après de longues années d'absence, le bien-aimé de ma jeunesse sous les traits d'un vieillard malade et morose. J'eus un sentiment de colère contre ce bouquin fané, à l'idée qu'il pourrait obscurcir les radieuses images de l'ancien, du vrai *Oceola*, et je faillis le lancer au loin, par la portière... Mais je n'achevai pas le geste. Il y avait malgré tout quelque chose d'attendrissant dans ce livre qui jadis avait pu me donner tant de rêves. Je l'emportai avec moi à la maison; mais je le cachai dans un coin de la bibliothèque et jamais plus je n'ai osé le rouvrir.



Dès que j'ai atteint mes neuf ans, une autre prédiction de Tante Wennervik commence à se réaliser et je fais mon premier grand voyage. On m'envoie à Stockholm pour y demeurer tout l'hiver et soigner ma jambe infirme dans un institut de gymnastique. Le traitement aura d'ailleurs d'excellents résultats, et quand je retournerai à Maarbacka, au printemps, je serai aussi fraîche que les autres enfants et on ne remarquera presque plus que je boite.

J'habite à Stockholm chez de proches parents qui sont très bons pour moi, ce qui ne m'empêche pas de regretter un peu la maison paternelle. J'ai de la peine à m'habituer à la ville; cela m'ennuie d'être obligée de mettre mon chapeau et mon manteau chaque fois que je sors, et je n'aime pas les longues rues pavées, où les petites filles doivent marcher bien droites et bien sages comme les grandes personnes. Je ne comprends pas davantage les jeux des enfants de Stockholm; je ne puis pas monter dans ces petits traîneaux qui courent si vite et les poupées ne m'intéressent pas du tout. D'ailleurs, je me sens sotte et gauche en compagnie de ces jeunes élégantes et puis

je parle comme une provinciale et j'ose à peine ouvrir la bouche, tant j'ai peur qu'on se moque de moi.

Mais il y a, à Stockholm, des choses qui sont belles au-delà de toute expression et qui font oublier tout le reste. Ainsi, par exemple, il y a, dans la bibliothèque de mon oncle, les romans de Walter Scott, qu'on me prête l'un après l'autre. Et il y a aussi le théâtre!...

Chez mes parents, habite une vieille servante qui a dirigé la maison de mon oncle à l'époque où il était encore garçon. Elle est trop âgée maintenant pour s'occuper à beaucoup de travaux, et elle reste assise tout le jour dans sa petite chambre à coudre et à filer. Mon oncle lui est très attaché et comme il craint qu'elle ne s'ennuie, il vient souvent la voir et il lui apporte quelquefois un billet de théâtre. Et quand elle va au théâtre, j'ai la permission de l'accompagner. Mes parents se sont aperçus du plaisir que j'y prenais et peut-être aussi sont-ils plus tranquilles de penser que la vieille femme n'est pas seule. Au surplus ma place ne coûte rien; Ulla n'a qu'un mot à dire au contrôle et on me laisse entrer avec elle. Naturellement, je n'ai pas de siège et je dois rester debout devant elle entre ses genoux. Mais qu'importe cela? Les heures coulent si vite au théâtre; je n'ai pas même le temps de sentir ma fatigue que déjà tout est fini.

Il y a encore quelqu'un aujourd'hui qui se rappelle les marches usées et les passages étroits de l'ancien opéra. Et il y a quelqu'un encore qui se souvient des odeurs qu'on y sentait en traversant les couloirs. Il m'arrive parfois, à l'étranger, d'entrer dans un vieux théâtre où flotte cette même odeur de coulisses et, chaque fois, je la reconnais et la respire avec une délicieuse volupté. Je me revois aussitôt petite fille, devant la porte d'une loge et attendant, en tremblant d'impatience, qu'on vînt ouvrir.

Ulla et moi nous nous asseyons toujours au premier fauteuil du deuxième rang, au fond. D'ailleurs nous n'allons pas seulement à l'Opéra ; nous allons aussi à la Comédie, mais nous y avons la même place.

De là, nous voyons *l'Africaine*, *Robert*, *la Muette*, *le Freischütz*, *les Vermelandais*, *la Belle Hélène*, *l'Ecole des Femmes*, *Fleur de Serre*, *Ma rose au bois*.

C'est encore un étrange monde qui me donne comme des

vertiges. Il est vraiment heureux qu'assise près de la table à ouvrage de maman j'aie si souvent lu l'Histoire Universelle de Nösselt, sans quoi comment pourrais-je m'y retrouver ?

Mais ce n'est pas tout à fait un monde nouveau pour moi. C'est plutôt celui, bien familier, de mes chers romans qui a pris corps et qui apparaît sous mes yeux en tableaux vivants. C'est ainsi que je revois mes farouches guerriers aux cuirasses d'acier ! Il y passe aussi un roi vêtu de pourpre, et il y a un cloître avec de longs moines gris et des nonnes errant sous les arbres. Je refais connaissance avec la mer sauvage, les volcans et les paysages des tropiques. Ai-je besoin de dire que je prends tout cela très au sérieux ? Je n'ai aucune idée, par exemple, que *la Belle Hélène* soit un simple badinage et je crois qu'Hélène s'est réellement enfuie de chez Pâris, bien que Nösselt ait négligé de le relater.

Nous avons les mêmes goûts, la vieille Ulla et moi. Nous aimons les beaux décors et les grandes scènes où la foule se presse sur le théâtre. Nous goûtons médiocrement le chant et la musique, et même nous en sommes assez vite fatiguées, parce qu'il nous est difficile de comprendre ce que l'on chante. Nous n'aimons pas beaucoup non plus les pièces où il n'y a ni roi, ni chevalier. Pour ma part, j'ai une certaine sympathie pour *les Vermelandais*, qui me rappellent le pays natal. Mais la vieille Ulla ne se plaît pas du tout à voir de simples paysans sur la scène, et prétend que *la Belle Hélène*, avec sa suite de rois, était beaucoup plus intéressante. Je suis un peu froissée dans mes sentiments de compatriote, mais je crois bien qu'au fond je pense de même.

Cependant la fin de l'hiver arrive ; au printemps, je retourne à Maarbacka, et naturellement je m'efforce de me souvenir de tout ce que j'ai vu et entendu pour le conter à mes frères et sœurs.

Un jour de vacance, l'idée nous vient soudain de jouer au théâtre et de représenter une des pièces auxquelles j'ai assisté à Stockholm. Après beaucoup d'hésitations, nous nous décidons pour *Ma rose au bois*, non pas que ce soit la plus belle, mais parce que c'est la plus simple, la seule que nous ayons quelque chance de réussir.

C'est un jour mémorable, surtout pour moi. Je suis chargée, en effet, de distribuer les rôles et d'apprendre aux acteurs

ce qu'ils devront dire ; nous n'avons pas de texte ; mais ma mémoire en tient lieu. C'est moi qui, à l'aide de rideaux et de tapis, transforme en scène la nursery ; c'est moi encore qui montre aux artistes à se farder, à se coiffer et à se costumer ; car je suis la seule qui ait quelque expérience de tout cela.

Le soir enfin, tout est prêt et la représentation peut commencer.

Les spectateurs sont : le père, la mère, la tante, la gouvernante, l'intendante et quelques autres jeunes filles. Ils s'assoient ensemble dans l'ouverture d'une porte et je ne sais pas s'ils voient très bien la scène; mais peut-être cela vaut-il mieux ainsi.

Nous avons engagé dans notre troupe une fillette voisine de onze ans ; elle a revêtu une robe de bal de maman et se montre très charmante dans le rôle de la jeune première « ma rose au bois ». Ma sœur aînée, qui a onze ans également, est habillée dans un vieil uniforme de papa et joue l'amoureux. Elle est très belle, ainsi,et joue avec tant d'âme ! Notre jeune femme de chambre représente une vieille ménagère et moi-même j'ai pris le rôle d'un vieillard de soixante-dix ans. Ce doit être un vieil homme avec de longs cheveux blancs et j'ai fait le personnage parce que mes cheveux sont longs et si pâles qu'ils paraissent presque blancs.

Nous remportons un légitime succès, et je me demande ce que l'auteur dirait s'il voyait sa pièce jouée de la sorte. Mais peut-être serait-il très content, lui aussi.

Depuis ce jour je ne rêve plus seulement d'écrire des romans ; je voudrais composer des pièces pour le théâtre et il me tarde de grandir afin de n'être plus obligée de m'asseoir au banc d'écolière et de perdre mon temps à étudier et à compter.



Par une belle après-midi de printemps, je me promène dans le petit bois derrière le jardin et, comme j'arrive, en suivant un des sentiers, jusqu'à la lisière du taillis, je suis soudain éblouie par un ruissellement de lumière. De larges champs s'étendent devant moi et les rayons de soleil colorent délicieusement la vapeur transparente qui s'exhale des terres labourées. Ici, des lambeaux de pourpre pendent du ciel ;

ailleurs il semble voler dans l'air une fine poussière d'or. Sous les arbres, au contraire, dont les branches se sont couvertes de jeunes feuilles, il fait étrangement sombre et quand je rentre, après la vision de la plaine ensoleillée, dans cette ombre verte, quelques vers me montent brusquement aux lèvres

Det är så mörkt under lindarna
så ängsligt stilla i vindarna.

(Il fait si sombre sous les tilleuls, — le calme de l'air est si angoissant.)

Quoi donc ? Qu'est cela ? Je m'arrête presque suffoquée par la surprise. Ce sont là des rimes. Ce sont des vers. Puis-je vraiment composer des vers ?

J'ai quinze ans et j'ai lu tous les livres de poésie qui se trouvent chez mon père : Tegnér, Runeberg, Mme Lenngren, Stagnelius, Vitalis, Bellman, Wallin, Dahlgren ; mais je n'ai jamais songé que je pouvais moi-même écrire des vers. Ecrire des vers, c'est quelque chose de si beau, de presque divin ; c'est quelque chose qui n'appartient qu'aux favoris des dieux, aux élus.

Mais aujourd'hui, j'ai bien réellement assemblé des lignes rimées. Je me les répète à voix haute, je les chante sous les arbres. Je suis trop émue d'ailleurs pour essayer d'en ajouter d'autres à ceux-là.

Imaginez que vous avez grandi comme un mendiant et que quelqu'un vient brusquement vous dire que vous êtes un fils de roi. Imaginez que vous étiez aveugle et que soudain vos yeux s'ouvrent, que vous êtes pauvre et misérable et que la fortune vous tombe du ciel ; que vous êtes seul et abandonné et qu'inopinément vous rencontrez une chaude et profonde tendresse. Imaginez ce que vous voudrez, rêvez le plus grand bonheur et vous ne pourrez comprendre ce que je ressens à cette heure.

Je peux rimer, je peux assembler des vers; j'ai le même don que Tegnér, Runeberg, Wallin ; je suis devenue semblable à eux.

Je ne révèle à personne mon secret ; mais je marche tout le jour comme en délire ; je n'entends rien à ce que l'on dit et je fais aux questions qu'on me pose d'étranges réponses.

Jamais je n'oublierai ce repas du soir. Mon père et ma mère

ont pris place à table, ainsi que ma tante, la gouvernante, mes frères et mes sœurs. Et je suis là moi-même, petite et pâle, avec de longs cheveux presque blancs, pareille à n'importe quelle autre jeune fille. Mon père préside comme à l'habitude et plaisante avec sa sœur et la gouvernante. L'entretien, animé et joyeux, roule sur les menus incidents de la vie quotidienne. Que diraient-ils tous, s'ils avaient le moindre soupçon de ce qui m'arrive et des espoirs qui se lèvent en moi?

Une chose pourtant m'inquiète un peu. Rien, dans la prophétie de Tante Wennervik, n'annonce que je doive devenir quelqu'un de grand. Et celui qui écrit des vers est si grand! Etre poète, c'est être presque plus qu'un roi. Je commence à penser que je me suis trompée et que je n'ai pas reçu le don divin. Mais je me redis les deux vers et ceci suffit à me rassurer, et je me sens infiniment fière, inexprimablement heureuse.

Quand la nuit est enfin venue, je veux essayer encore mon nouveau pouvoir et je me mets à composer un poème. J'enchaîne et j'ajoute les mots aux mots, les vers aux vers et quand l'aurore luit j'ai achevé tout un groupe de strophes.

Désormais, et durant de nombreuses années, je vais écrire des vers à tout propos, le jour et la nuit, à l'aube et au crépuscule. Puis toute cette poésie s'éparpillera et disparaîtra comme les feuilles à l'automne, et parmi quelques pages bien médiocres, il ne restera qu'une toute petite pièce dont je sois contente et que je me répéterai parfois encore, en passant des champs ensoleillés à l'ombre des arbres :

Det är så mörkt under lindarna,
så ängsligt stilla i vindarna.

§

J'ai vingt ans et je me trouve à Stockholm, dans la même demeure qui m'avait accueillie quand je n'étais qu'une enfant de neuf ans. Je suis venue ici pour entrer à l'Ecole Normale supérieure; j'ai passé l'examen et, depuis qu'il fait jour, j'attends, assise sur une chaise, la nouvelle de mon succès ou de mon échec.

La journée est longue et il me semble que je n'en verrai pas la fin. L'examen a eu lieu la semaine dernière et n'a pas été aussi difficile que je le craignais. Tous les examinateurs ont

été extrêmement bienveillants et leurs questions n'ont rien eu de trop terrible. Malheureusement, il ne suffit pas de s'en tirer assez bien ; il faut être meilleure que ses concurrentes.

Il n'y a que vingt-cinq places de libres chaque année à l'école et nous étions quarante-neuf à concourir. Nous avons été interrogées par petits groupes de trois, si bien que je ne sais pas comment les autres ont répondu. Mais je sais que toutes ont suivi des cours sérieux à la ville. Elles n'ont pas passé leur vie à la campagne, et employé leur temps à écrire d'inutiles poèmes. Il est donc en somme très naturel que toutes soient plus intelligentes et plus instruites que moi.

Depuis que je suis à Stockholm, j'ai bien pris des leçons pour me préparer au concours ; mais cela ne fait qu'une année de bonnes études, alors que les autres ont leurs huit ans d'enseignement classique.

On m'a dit que nous ne saurions aucun résultat avant cette après-midi. Si j'ai échoué, il viendra un huissier avec une lettre pour me dire que je ne suis pas admise cette année à l'École. Si, au contraire, j'ai réussi, je ne recevrai aucune lettre, aucun avis et je pourrai demain m'en aller tranquillement à l'école et y commencer mon travail. Mais nous ne sommes qu'au milieu du jour et il y a encore de longues heures pendant lesquelles l'huissier peut arriver à chaque instant.

Mes parents sont très bons, mais comment m'aideraient-ils ? Nous sommes tous assis ensemble et nous causons. Seulement il m'est très difficile de savoir de quoi nous parlons. Je ne pense qu'à une chose : si j'ai bien résolu le problème de mathématiques et si je n'ai pas mal répondu en suédois.

Puis, je me remets à espérer et je me dis que mon examen a dû être bon, non parce que je suis plus savante que mes rivales, mais parce que j'ai besoin de ce succès plus qu'aucune autre. De cela, voyez-vous, je suis bien certaine. Personne, autant que moi, n'a besoin de ces trois années d'études gratuites qu'on nous offre à l'école. Si j'échoue, c'en est fini de mes projets d'avenir. Il me faudra chercher une modeste place de gouvernante au salaire de quelques centaines de couronnes par an, ou bien je retournerai chez mon père et je m'y occuperai dans le ménage. Je ne suis plus à l'époque de mon premier séjour à Stockholm, où je croyais que les désirs et les rêves suffisaient. Je sais aujourd'hui qu'il me faut travailler

si je veux devenir un écrivain. Je sais aussi qu'il me faut travailler si je veux seulement vivre. Nous sommes si pauvres à la maison depuis quelques années que je tomberai dans la misère si je n'arrive pas à gagner mon pain.

Toutes les autres n'agissent peut-être pas comme moi, contre la volonté de leur père. Elles n'ont peut-être pas été obligées de se fâcher ainsi avec leur famille. On ne pense peut-être pas chez elles qu'il est inutile pour une femme de s'instruire. Et si elles ne réussissent pas peut-être pourront-elles se représenter l'année prochaine. Mais si j'échoue, moi, jamais mon père ne me permettra de rester à Stockholm et d'y continuer mes études.

Les autres ne sont peut-être pas non plus aussi pauvres que moi. Elles pourraient peut-être suivre d'autres cours. Mais je ne le puis pas. Mon père n'a pas d argent à me donner et c'est sans doute surtout pour cette raison qu'il a tant hésité à me laisser partir.

Comme le temps s'écoule lentement aujourd'hui! Et impossible de m'occuper à quoi que ce soit. Je ne veux pas sortir, dans la crainte que l'huissier n'arrive justement pendant que je serai absente. Lire ? à quoi bon ? L'examen est passé ; il n'y a plus rien à faire qu'à attendre.

J'ai déjà beaucoup attendu jusqu'ici. J'ai attendu le jour où je serais publiée et où quelqu'un viendrait lire mes romans, mes poésies et mes comédies et les trouverait pleins d'esprit et de beauté.

Une fois, j'ai vraiment cru que mes rêves allaient se réaliser. Il y avait un mariage chez un de nos voisins et j'étais demoiselle d'honneur. Pendant le repas, un des jeunes hommes récita un poème aux jeunes filles et je dus lui répondre en vers également. Nous fûmes naturellement très félicités l'un et l'autre ; le succès est toujours facile avec les poèmes de circonstance.

Une heure après le repas, ma mère vint me dire qu'Eva Fryxell voulait me parler. Eva Fryxell était la fille du grand historien Anders Fryxell, et écrivain elle-même. Elle habitait l'hiver à Stockholm, où elle fréquentait dans les cercles littéraires. Nul n'était mieux placé qu'elle pour m'aider dans cette voie.

Elle assistait au mariage, elle m'avait entendue réciter mes

vers et désirait m'entretenir à ce sujet. Elle m'interrogea sur mes intentions, sur ma poésie, me pria de lui communiquer mes meilleurs morceaux et me promit de faire son possible pour les placer dans quelque journal.

Elle fut très bienveillante et je crus que la chance était enfin venue. Je lui envoyai mes poésies et je commençai à rêver du jour où je pourrais les voir imprimées.

Mais tout l'automne passa et tout l'hiver aussi sans apporter la nouvelle attendue. Au printemps, je reçus une courte lettre d'Eva Fryxell. Elle me retournait mes manuscrits qu'aucun journal n'avait acceptés. Mais elle n'écrivait pas seulement là-dessus ; elle m'écrivait aussi que, si je voulais devenir une véritable artiste, je devais quitter la maison paternelle, me mêler au monde et surtout me mettre sérieusement au travail.

Et, suivant ses conseils, je suis partie de chez moi, voici un an, malgré l'opposition de mon père, afin d'acquérir les connaissances qui me manquent. En même temps, l'amour de l'étude s'est éveillé en moi. Je soupire après ces trois années d'école, après ces trois années de travail intense et de progrès intellectuel.

On sonne soudain à la porte et je tressaille aussitôt. Est-ce pour moi ? On m'a dit que l'huissier ne venait jamais après cinq heures, mais qui peut savoir ? Les décisions ont peut-être été connues plus tard, cette année.

L'espoir s'évanouit en une seconde. Naturellement, les quarante-huit autres étaient toutes plus capables que moi, et naturellement j'ai mal répondu plusieurs fois, sans l'avoir remarqué.

Nouveau coup de sonnette, et une de mes cousines entre vivement. Elle s'est présentée à l'examen comme moi, et nous avons passé l'oral dans le même groupe. Elle vient m'avertir que nous sommes reçues toutes deux. Elle ne veut pas me dire comment elle sait cela ; mais l'information est de source certaine. Et dès qu'elle a appris notre succès, elle a songé tout de suite à me porter la bonne nouvelle, pour que je ne fusse plus inquiète.

Je ne sais ce que je réponds, ni ce que je fais et je ne sais pas même si je la remercie. Je me sauve dans ma chambre pour être seule.

Je tremble et je marche de long en large sans parvenir à me calmer. Des larmes ruissellent sur mes joues, mais ce sont des larmes de joie. Le plus terrible est passé maintenant, et je ne suis plus la pauvre chose désemparée que j'étais hier. La route s'est ouverte devant moi ; je puis gagner mon pain et je me sens maîtresse de ma vie. Il ne dépend plus que de moi d'atteindre le but vers lequel je veux marcher.

§

Au Grand-Hôtel, à Jérusalem, un soir de mars 1900.

J'ai été appelée hors de ma chambre par notre guide syrien, Jemil, pour recevoir un visiteur, qui ne saurait être introduit dans mes appartements et que même Jemil n'estime pas pouvoir faire entrer plus avant que dans le vestibule de l'hôtel.

Il n'y a rien de surprenant à cela, car l'extérieur de l'étranger n'inspire pas précisément confiance. C'est un vieux nègre, du type le plus répugnant et qui fait songer aux êtres antédiluviens avec ses lèvres énormes, ses longs bras de singe, ses muscles saillants, son corps lourd et sa grosse peau rugueuse comme l'écorce d'un arbre. Cet homme n'est d'ailleurs vêtu de rien qui puisse s'appeler un habit. Ses pieds sont nus, il est enveloppé et enroulé dans une grande étoffe crasseuse, jadis blanche, dont il a rejeté un pan sur sa tête.

Il y a quelques jours, Jemil nous conduisit, Mme Sophie Elkan, ma compagne de route, et moi, à la vieille mosquée Elaksa, à Jérusalem, et nous fûmes surprises de trouver une couverture en lambeaux étendue dans l'embrasure d'une fenêtre. Jemil nous apprit que là se tenait habituellement un devin qui arrêtait les touristes et les dévots pour leur prédire l'avenir. J'exprimai le regret qu'il fût absent ce jour-là, car je me serais volontiers laissé dire la bonne aventure par un vrai sorcier d'Orient, dans la vieille mosquée El Aksa, construite au lieu même où s'élevait jadis le temple de Salomon. Or, notre bon guide Jemil a cherché le devin et l'a conduit à l'hôtel afin que je puisse l'interroger.

Cette consultation, certes, ne sera pas aussi solennelle dans un vestibule d'hôtel, au milieu du va et vient des serviteurs et des étrangers, que dans la mosquée El Aksa ; mais je n'ai malheureusement pas le choix. Nous nous approchons tous trois d'une table placée dans un coin et le nègre sort un sac

qu'il a caché sous son manteau, l'ouvre et verse devant lui une épaisse couche de sable, du sable de mer sans aucun doute, car il est plein de petits coquillages.

Pendant ces préparatifs, je songe à Tante Wennervik et je me demande si cet Oriental sera aussi bon prophète qu'elle le fut.

Après avoir égalisé le sable, le nègre prononce quelques mots en arabe que l'interprète me traduit en anglais.

« Il prie la lady de penser à une chose sur laquelle elle désire avoir une réponse. La lady ne doit pas parler ; mais seulement penser un instant à ce qu'elle veut demander. »

J'ai quelques minutes d'hésitation. N'y a-t-il pas un gouffre infranchissable entre un devin arabe et une voyageuse d'Occident, et quelle question puis-je lui poser qui ne soit pas trop étrangère à son intelligence ?

Durant tout mon séjour à Jérusalem, je n'ai eu réellement qu'une préoccupation. J'ai entrepris ce voyage uniquement pour visiter quelques paysans de Näs, en Dalécarlie, qui ont émigré ici et ont fondé une colonie avec un groupe d'Américains. Je voulais les voir pour écrire ensuite un livre sur eux.

J'ai été plusieurs fois chez eux ; j'ai mangé à leur table et visité leurs écoles, je les ai vus travailler à l'atelier et je me suis promenée dans les voitures construites à la mode suédoise ; j'ai marché sur leurs nattes et me suis assise sur les sièges qu'ils ont fabriqués eux-mêmes ; je me suis mêlée à leurs entretiens et je n'en ai pas trouvé parmi eux qui ne fussent bons, honnêtes et sincères.

J'étais si émue, sur cette terre étrangère, de voir ces braves visages suédois, d'entendre parler cette chère langue suédoise que les larmes me venaient aux yeux. J'ai assisté avec eux à l'office divin et je les ai écoutés chanter à notre adresse leur chant d'adieu : « Nous nous retrouverons un jour. »

Je voudrais les faire connaître à nos compatriotes et les montrer tels qu'ils m'ont paru être : simples, laborieux et patients. Mais je me demande maintenant si je pourrai réellement écrire ce livre, et ce n'est pas seulement le sentiment de mon impuissance à bien traiter le sujet qui m'effraie. Il y a cent autres raisons ; je ne sais si le public s'intéressera à l'histoire de ces humbles et, depuis quelques jours, je me débats dans une incertitude qui est très douloureuse. C'est

une chose très sérieuse pour moi : ce long voyage, peut-être inutile, tout ce temps, cette énergie, cet argent dépensés sans résultat, et, chaque jour, je me répète : « Cela fera-t-il un livre ? Sera-t-il jamais achevé? Se trouvera-t-il quelqu'un pour le lire? »

Mais puis-je interroger un devin nègre là-dessus ? Cet homme a-t-il même jamais vu un livre? Sait-il ce que c'est qu'un roman ?

Cependant, il n'y a rien d'autre que je désire connaître pour le moment et j'arrête malgré moi une pensée sur cette question : « Réussirai-je à écrire un livre sur les paysans suédois à Jérusalem ? »

Le nègre lève sa main, étend l'index que termine un ongle semblable à une serre et fait quelques rangées dans le sable devant lui. Il murmure et compte. Un instant s'écoule; puis il se retourne vers Jemil et lui parle en arabe.

« Il dit que la lady pense à quelque chose qu'elle veut écrire sur du papier », traduit l'interprète. « Il assure que la lady ne doit pas être inquiète. Le travail auquel elle pense réussira. »

Je suis vraiment stupéfaite et j'ai grand'peine à cacher ma surprise. Il est certain que ce vieillard possède au moins l'art de lire dans la pensée.

Il m'observe d'un air interrogateur et je lui fais dire par Jemil qu'il a bien répondu et que je suis très contente de lui.

Le devin égalise alors de nouveau le sable et me prie de lui poser une autre question. Cette fois, je n'hésite pas.

Nous devons quitter Jérusalem le jour suivant pour nous diriger vers Nazareth, Tibériade, Damas. J'interroge simplement : « Ferons-nous un bon voyage ? Arriverons-nous aux villes que nous désirons voir ? »

Quelques minutes seulement et le nègre se remet à parler; mais au lieu de répondre à ma question, il demande à voir mes mains, mes deux mains.

J'étends les mains ouvertes, montrant la paume. Le sorcier les examine, recule d'un pas et lève les bras au ciel, tandis que les mots se pressent sur ses lèvres.

« Qu'a-t-il ? Que dit-il ?

« Il dit que la lady pense à la route qui est devant elle, et il explique que la lady fera un bon voyage. Il dit que la lady a

le signe du sultan Ibrahim-il-Rabil ou du sultan Soliman dans ses mains. Il dit que tout réussira à la lady. La lady a une très bonne étoile. »

Je charge l'interprète de remercier le devin et je lui paie sa consultation. Je conçois bien que du moment où j'ai le signe du sultan Soliman dans la main, je dois me montrer généreuse.

« Je me demande ce que tante Wennervik penserait de cela? » me dis-je à moi-même, en rentrant dans ma chambre.

Et presque aussitôt, il me semble entendre une voix sévère murmurer à mon oreille avec l'accent du pays :

« Tu devrais savoir, ma fille, que ces Orientaux, qui sont laids comme des singes et sont vêtus de guenilles, s'entendent mieux que nous à flatter, surtout quand il s'agit d'attraper des sous. Mais tu peux croire en ma prophétie qui, elle, ne coûtait rien : « Souvent tu voyageras, dur tu travailleras, des livres tu écriras, en bonne santé jamais ne seras et ainsi ta vie passeras. »

« Chère tante Wennervik », murmuré-je alors, « ne te fâche pas. Tu n'as pas compris ce que signifiaient les paroles de cet homme. Il a seulement voulu dire que celle qui, dans l'âge mûr, a pu réaliser les rêves de son enfance, a connu le vrai bonheur et a dû naître sous une bonne étoile. »

SELMA LAGERLÖF.

Traduit du suédois par NELLY MELIN.

ÉLÉGIE D'AUTOMNE

à Raymond Bonheur.

I

Vallée qui me parles en silence, dont les vaches l'une
à la suite de l'autre comme des nuages sur la lune
glissent! Seul un toit rouge dans ta grisaille s'allume
et l'horizon se couvre et se découvre. La brume fume
et voici tous les prés cachés, mais de nouveau se retire la brume
et le toit réapparaît cerise comme un fer sur l'enclume.

La grive sur un cerisier près de la vigne abandonnée
se pose et les sentiers ruissellent de feuilles de châtaigniers.
On dirait de rigoles après un orage déchaîné.
Mais il n'y a pas eu de pluie dans la journée,
il n'y a que du brouillard et un silence tout étonné
quand un paysan tout à coup a éternué.

Les bois s'effacent, se reforment, les labours
où l'on va semer le blé sont devenus sourds.
Je n'entends plus qu'un char. Il roule comme un tambour.
Voici encore que rentrent des vaches aux pas lourds.
Devant elles un petit groupe de moutons court,
s'arrêtant, quand elles s'arrêtent, court.

Un clocher sonne trois heures très espacées.
La brume roule et continue à s'élever, à s'abaisser,
à s'avancer en épaississant et à se retirer.
Et les platanes de la route clairement dorés
ou pareils à du tabac sombre ne sont pas éclairés
aujourd'hui par le soleil qui ne s'est pas montré.

Le bois grelotte sous l'argent noir des mouillures.
Voici la vieille qui rapporte des châtaignes à la masure
dont le toit se confond avec les branches que la nature
tord comme des serpents ou lance avec droiture
vers le ciel humide où elles charbonnent comme une gravure,
la masure disloquée à la porte sans ferrure.

Et par une éclaircie je vois des vaches encore filer.
Elles glissent comme une course de bateaux dans le lait
du brouillard, et leurs mouvements dans la vallée
dans la vallée étendue sont comme si la vallée parlait,
comme si la vallée parlait et comme si elle s'en allait
tout entière avec l'heure qui tombe désolée.

De côte en côte on va. Et quand on est en bas
le haut d'une route apparaît tranchée entre les bois.
Qu'y a-t-il ici ? Un petit toit où entre un arbre, un toit
sous lequel une vieille a souvent reprisé des bas.
Voici la muraille avec un pot où éclata
jadis une fleur rouge au feuillage délicat.

Là-bas je sais que, comme une belle pensée,
la montagne continue et, sans arrêt, est posée.
Elle se cache ainsi que Dieu ou que la pensée
dans l'herbe. Mais tout à coup, dans la brume dispersée
elle apparaîtra, nettement existante, élancée
comme la poésie et longuement balancée.

II

Dans ce paysage vient un vieux au béret béarnais,
la figure comme taillée au couteau, le nez
que l'on dirait cassé net au milieu ; la lèvre n'est
qu'un trait fin sur le menton de galoche édenté ;
des yeux marron qui vont et viennent ; un coup décharné
et comme tiré par des cordes de chaque côté.

Il s'avance dans ce paysage de brume vers la masure,
vers la masure dont j'ai parlé, confondue avec la nature,
et qui a l'air d'un arbre crevé, et dont la chevelure
de chaume teigneuse s'écroule. Là, sur la terre dure
la vieillarde chargée de sa pauvre nourriture,
les châtaignes, les dépose et s'assied sur une couverture.

Et le vieux au béret béarnais presse le pas.
Il tient un télégramme ouvert. J'entends son pas
sur la route embrouillardée, net parce qu'il fait froid.
Il va vers la masure, dis-je. Et toute la vallée en bas
remue, et quelques peupliers çà et là
conservent une aigrette de feuilles où le pinçon file sa voix.

Après qu'il a passé le seuil de la chaumière,
le vieux Jean dit à la vieille Marie : « Bonjour, la mère
« le fils à toi est mort. » Et il se tait ensuite, et il serre
le télégramme dans sa main usée par la terre.
Elle ne répond rien. Il reprend : « C'est monsieur le maire
« qui m'a dit : il est mort en brave militaire. »

Elle se tait toujours. Maintenant, elle pèle des marrons
comme si l'autre n'avait rien dit. Elle baisse le front,
ombre épaisse accroupie qui dans l'ombre se fond.
Comme il est grand ce deuil auquel rien ne répond!....
A-t-elle compris que son fils est mort ? Oui ou non ?...
mort en Algérie dans un endroit qui n'a pas de nom.

Et le vieux paysan ajoute, beau diseur :
« Il est mort pour le pays, il est mort pour l'honneur. »
Mais elle ne bronche toujours pas, comme si le malheur
ne venait pas d'entrer dans son simple et pauvre cœur,
ce pauvre cœur noyé d'une sombre stupeur
comme cette aveugle vallée assourdie par la vapeur.

Elle pèle, dis-je, des châtaignes sans parler
et comme si elle n'entendait pas ou ne voulait
pas entendre, et comme si, dans sa tête fêlée,
elle cherchait une pensée à formuler,
pensée qu'elle ne trouve pas, pensée en allée
comme l'eau d'un vieux pot fendu s'est écoulée.

Et Jean, après qu'il est resté assis un long moment
se lève et dit : « Allons, bonsoir et bon courage, la maman ! »
Il laisse le télégramme sur la table en s'en allant.
La vieille Marie ne bronche pas davantage, pelant
ses châtaignes, tandis que j'écoute le pas de Jean
dans la brume qui semble pleuvoir en épaississant.

Quand il est reparti elle va vers un placard
d'où elle retire avec précaution un foulard
qui renferme des lettres du fils, depuis le départ
jusques il y a trois mois. Trois ans qu'il était quelque part
loin, là-bas, soldat chez des hommes sauvages et noirs,
comme ceux qui à la foire mangent un poulet cru chaque soir.

Ces lettres elles ne les a jamais montrées dans le pays,
encore qu'elle ne sache pas lire, mais cela suffit
de tenir ces papiers à la main. Ce qui y est écrit,
peu importe, du moment qu'elle sait que c'est le fils
qui a marqué le papier avec l'encre et que c'est lui
qui a signé là comme fait un homme instruit.

Cependant elle allume une petite lampe à essence
et, fermant la porte au loquet de bois, commence
de déplier l'une après l'autre les lettres où la flamme danse.
Et elle voudrait maintenant avoir cette science
d'entendre les lettres parler. Et, avec patience,
elle suit chaque mot pour savoir ce qu'il pense.

Mais elle ne les aurait pas montrées, pas même à Jean,
parce que c'est inutile de les raconter aux gens.
Il vaut mieux ne pas en connaître le sens
que de montrer aux autres que l'on manque d'argent.
Et puisque le fils est mort, c'est inutile à présent.
On lui avait dit : « il a été nommé sergent. »

Et ce qu'elle ne sait pas lire, la vieille femme le voit.
Elle le voit par intervalles. Ainsi, en automne, le bois
se couvre et se découvre pareil à l'autrefois.
Elle revoit ce fils, le plus jeune de trois,
avec son tricot de laine, sa hardiesse, sa voix
qui commandait aux bœufs, l'aiguillon à bout de bras.

Ce Jean-Baptiste était son plus cher, son bébé,
comme toujours celui qui meurt, la douce baie
qui apparaît quand l'hiver met du givre à la haie
parmi les cheveux gris des toiles d'araignées.
Et elle réentend dans la nuit qui va tomber
l'exclamation béarnaise aux bœufs ; « O bé bou bé ! »

Les autres fils étaient partis et mariés, le père mort.
Jean-Baptiste a grandi, il a tiré au sort,
il s'est promené avec un drapeau, ayant piqué au bord
de son béret le numéro. Les filles avaient tort
de lui parler : il était souple, il était fort.
On l'a expédié en Algérie dans un fort.

Qu'y a-t-il dans ces lettres de lui ? Il a été vivant.
On était satisfait. J'ai dit qu'on l'avait nommé sergent.
Et, comme il avait commandé aux bœufs, aussi aux gens.
La vieille mère pense encore aux bœufs. Elle les entend
et elle croit entendre Jean-Baptiste là-devant.
« O bé bou bé ! » Que ce cri est large sur les champs !

Jean-Baptiste ! sa photographie est sur la cheminée.
Il l'avait envoyée à Noël de l'autre année.
Il est en zouave, le poing sur la hanche, avec un bonnet.
Son large pantalon semble une robe. Et la mère reconnaît
le fils qui, elle se le répète encore, ramenait
les bœufs couleur d'osier sur le fumier qui fumait.

Et maintenant, il est mort. Le voisin vient de le lui apprendre.
Et elle n'a rien dit et ne dit rien, ne songe pas à prendre
une attitude, ni que le corps du fils sera comme la cendre
de ce foyer éteint. Non. Mais elle veut se rendre
au pays où il est mort. Elle ne veut pas attendre.
Ce voyage, celle dont le cœur aime tant peut l'entreprendre.

Elle retrouvera le fils si elle part. Elle le retrouvera bientôt.
Pour aller en Algérie il faut passer l'eau.
Elle passera l'eau et elle ira en bas, en haut.
Elle fera pour le retrouver tout ce qu'il faut.
D'autres y sont allés en prenant le bateau.
Moi j'irai à pied. J'ai bien été jusqu'à Pau.

J'ai été jusqu'à Pau, à pied, dans mon jeune âge.
Elle avait emporté du pain et du fromage
et un gros parapluie. Et à l'entrée de chaque village
les enseignes riaient sous les vignes, à son passage,
car elle était alors fiancée comme la pluie d'orage
est fiancée au grain patient du labourage.

Et tandis qu'elle songe ainsi, déjà le jour est noyé.
D'ailleurs c'est à peine s'il a fait jour, un jour barbouillé
que pas une minute le bleu n'aura égayé,
un jour qui ne laisse voir que la terre mouillée,
des acacias nus, des châtaigniers dépouillés
et tout le pourri de l'automne champignonnée.

C'est le jour d'un fils mort, un de ces jours qui ennuie,
dont chaque heure est comme un écheveau de fil gris,
un jour où il n'y a plus de ciel, où la tristesse m'a repris
et se reflète dans ce poème, parce que dans la vie
le paysage se reflète. Et que l'on mange, pleure ou prie,
il est là dans la brume et l'effacement d'aujourd'hui.

Mais qu'importe à Marie le paysage? Elle a ouvert la porte
et l'a refermée derrière elle, de sorte
qu'elle se dirige vers l'Algérie et elle emporte
les lettres de son fils à la main, les lettres mortes
de son fils mort dont elle entend la jeune voix forte
parler aux bœufs absents. Oh! comme Marie trotte!

Elle a déjà traversé un village et voici les toits
d'un autre village. Quand elle approche elle les voit
nettement, mais ils se fondent vite derrière soi.
Il n'y a plus que cette fumée d'eau et l'on croit
que l'on s'enfonce dans un vide affreux et froid.
Où est l'Algérie? L'Algérie? Eh bien! c'est tout droit.

L'Algérie est sûrement du côté de la rivière.
D'ailleurs, quand Jean-Baptiste a quitté la chaumière,
c'est de ce côté-là qu'il est allé en voiture. Et la mère
ne peut pas se tromper, et elle peut bien faire
la route à pied et, s'il faut qu'elle passe la mer,
il y a comme sur le gave un grand pont de fil de fer.

La route est maintenant toute pleine de nuit.
Où êtes-vous, étoiles qui nous guidez dans les poésies?
Constellation que nomment la Couveuse *ceux du pays,*
prête attention à cette mère sombre qui va vers son fils.
La constellation me répond: « Je la conduis,
« ma lumière se cache dans son cœur et elle la suit. »

*Et Marie passe devant une grange où une clarinette
file un son aigu. C'est le bal d'une noce en goguette
à la lueur des chandelles. Quelques coqs et quelques fillettes
voyant passer la vieille avec sa chevelure défaite
crient : «elle est folle !» Et rient. Et la vieille un moment s'arrête,
et leur répond avec des gestes de muette.*

*Que leur dit-elle en silence ? Elle leur dit d'un bras tragique :
« J'ai été jeune comme vous ; pour moi aussi la musique
« a résonné, et les pauvres joies de l'amour rustique
« je les ai eues. Mais la vie est dure, les soins domestiques
« vous courbent, le malheur vient. Mon fils qui était en Afrique
« est mort. On l'a nommé sergent, la république. »*

*Et elle reprend sa course. Et le filet aigu
de la clarinette peu à peu comme une source éloignée s'est tu.
Marie a déjà fait six kilomètres. Voici l'avenue
d'un village, des banquettes de terre, des arbres nus ;
et voici, maussade et déserte, son unique grande rue
où travaille un savetier jaune sous l'électricite crue.*

*Hagarde, la vieille ne s'arrête point, traverse le village.
La nuit n'est maintenant qu'un immense nuage
où retentissent les cris de quelques oiseaux de passage.
Invisibles ils chantent la Création, et le poète sur sa page
inscrit ces messagers qui vers de tièdes plages
s'en vont comme la caravane des rois mages.*

*Marie les entend, mais n'interrompt pas sa course folle.
Sont-ce les cris de son cœur, ces oiseaux qui se désolent
dans ce vaste vide ? Ou bien est-ce la parole
de son fils mort qui retentit là-haut et qui vole
avec les oies sauvages ? Jadis avec une gaule
il guidait sagement leurs sœurs au retour de l'école.*

Maintenant, elle n'en peut plus ; maintenant, c'est assez.
L'Algérie est si loin ! Il faut se reposer
pour être prête demain à recommencer.
Marie se couche dans une loge à la porte brisée,
tout près d'une métairie qui fut carbonisée
et dont les poutres, en s'écroulant, se sont entrecroisées.

III

Le lendemain, la brume s'écarte et des blocs d'azur
nagent dans le soleil éclaboussé, et les verdures
sortent du bain fumant, et toutes les bordures
luisent et les bois couleur de cuir et de pêche mûre
font danser le regard. Tout est lumière et mouillure.
Voici que grelotte en claquant des dents toute la nature.

Et la vieille Marie grelotte aussi et claque des dents.
Elle n'a pu dormir deux heures là-dedans.
Elle s'est remise en marche au soleil levant,
tenant contre son cœur les lettres de son enfant,
en marche vers cette Algérie où il l'attend,
où elle ne veut pas qu'il soit mort malgré ce qu'a dit Jean.

Elle demande et on lui donne un peu de pain
dans une ferme. O lumière dans l'eau du matin !
Les cloches de la source sonnent dans le thym.
Les bœufs luttent. La couturière aux yeux mutins
chante à sa machine-à-coudre et dans la cage le serin
l'accompagne à tue-tête au-dessus du jardin.

Pourquoi, alors, ô ma vallée ! pourquoi cette douleur ?
Réponds-moi, toi qui me sembles pleine de douceur
et qui, te dépouillant aujourd'hui de tes vapeurs,
souris d'amour avec une main sur le cœur !
O ma vallée ! pourquoi cette ombre humaine à ton bonheur ?
Pourquoi ce deuil, ce deuil dont la démence est sœur ?

Et la vallée répond : « Je porte aussi un deuil en moi,
« encore que je paraisse gaie. L'Automne brûle mes bois,
« les vignes ne sont plus que des tisons. Il faudra
« que tout soit consumé pour que je le revoie.
« Je souris, il est vrai. Mais la plaintive voix
« du pinson annonce que l'hiver, ce fossoyeur, est là.

« Où est le gai sifflet d'aulne ? Où est le cornet
« de bouleau où souffle l'enfant quand tout renaît ?
« Où est la jeunesse de la vieille ? Où est le chant béarnais
« dont elle berçait le Jean-Baptiste qui mêlait au lait
« ses larmes ? Jean-Baptiste est le printemps infortuné
« qui jonche mon cœur avec des feuilles déchirées. »

La journée court sous les pieds de Marie.
Voici le soir déjà. Au-dessus des prairies
des rubans de buée s'allongent et l'horizon est rouge et gris.
Un grand arbre semble dominer tout le pays.
Il est à moitié dans le jour, à moitié dans la nuit
comme un berger veillant son troupeau endormi.

Il est six heures. Les champs deviennent comme de l'étoupe.
C'est l'heure où la pauvreté va tendre vers la soupe
ses mains couleur de terre. Mais Marie, poursuivant sa route,
ne pense pas ce soir au pot où cuisent des croûtes
et des feuilles de chou, ni à la cruche de terre rouge,
ni au fagot rapporté sur le dos qui se voûte.

Marie va. Une étoile luit comme de l'eau en feu.
Marie la regarde. Elle va et ne détourne plus les yeux
de l'étoile qui est le cœur du vide bleu.
Marie va. Elle va. Elle est auprès du gave dangereux.
Et elle qui ne voit plus la terre, mais seulement les cieux,
glisse — et retrouve enfin et son fils et son Dieu.

FRANCIS JAMMES.

LA SATIRE DES MŒURS
DANS L'ICONOGRAPHIE DU MOYEN-AGE

(*Suite* [1])

Nous venons de passer en revue l'illustration des auteurs gais. Voyons maintenant ce que les artistes du Moyen-Age surent faire sans le secours des textes en matière de tableaux et de critique des mœurs, soit qu'ils aient imaginé de toutes pièces, soit qu'ils aient ajouté à un texte sérieux le commentaire d'une interprétation plus ou moins ironique.

Le tableau de genre n'est pas rare dès le XIIe siècle dans les manuscrits et dans la sculpture. Citons parmi les plus fréquents les chasses, souvent imitées de l'antiquité; la série des occupations de chaque mois de l'année accompagnant le zodiaque et dérivant des calendriers antiques; le labourage, etc. D'autres sujets sont moins usuels : par exemple, un chapiteau de Vézelay nous fait assister dès le XIIe siècle aux opérations du soufrage de la vigne; à la cathédrale de Bayeux, au XIIe siècle; à la façade de Rampillon, au XIIIe; au XIVe, au Portail des Libraires de Rouen, dans des manuscrits, nous voyons des montreurs de singes; au XIIe, au portail d'Avallon, c'est une danseuse qu'un joueur de vielle fait cabrioler. Des lutteurs ont été sculptés, au XIIe siècle, à Bois-Sainte-Marie (H.-Loire), à la façade de l'église de la Celle-Bruère en Berri; et à Souillac dans un bas-relief du musée de Poitiers ; au XIIIe siècle, sur les stalles du Chillon, et dessinés dans l'album de Vilard de Honnecourt; au XIVe, sur les stalles de Fribourg en Suisse; vers la fin du XIIIe siècle une curieuse scène de confession est sculptée dans l'église d'Evron (Mayenne).

Les monuments votifs montrent des scènes de métiers : au portail nord de Reims, c'est le commerce de la draperie au XIIIe siècle; sur les vitraux de Semur en Auxois, la fabrication des draps et la boucherie au XIVe siècle; pour le XIVe,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 300.

de nombreuses scènes des métiers et des rues de Paris sont peintes au bas des pages d'une belle vie de saint Denis, de la Bibliothèque Nationale, que vient de publier mon confrère et ami Henri Martin pour la Société de l'Histoire de Paris.

Au xvᵉ siècle, les scènes de mœurs et les représentations des métiers se rencontrent fréquemment sur des culots, comme ceux de l'église de Berck (Pas-de-Calais), où l'on voit des pêcheurs, un tonnelier, un boulanger, des marchandes, ou sur des miséricordes de stalles, comme celles de la cathédrale de Rouen, montrant des sculpteurs, des huchiers, des médecins et chirurgiens, et le maître d'école qui menace les enfants d'un paquet de verges. Il est curieux de rapprocher cette sculpture d'un extrait de délibération du chapitre, de 1413, qui nous apprend que près des stalles était l'armoire où l'on enfermait les verges à battre les enfants de chœur.

Sur les stalles de Westminster et de Gloucester, c'est une femme qui fustige un homme comme un gamin.

En effet, au xvᵉ siecle, la satire est beaucoup plus fréquente dans ces représentations. Aux xiiiᵉ et xivᵉ, les tableaux de mœurs se contentaient d'être sincères et même pénétrants, saisissants parfois de vérité, mais généralement impartiaux.

Mais l'esprit d'observation qui les anime et l'habileté des artistes à choisir le détail expressif et à rendre les plus délicates nuances des physionomies vivifient les tableaux profanes ou sacrés et rajeunissent les plus anciens thèmes.

C'est ainsi que, au xiiiᵉ siècle, dans les portails de Bourges, l'histoire de Noé est traitée d'une façon exquise : l'expression de confiance peinte sur les visages de la famille qui s'embarque ; le petit enfant souriant dans les bras de la grand'mère ; le patriarche tenant soigneusement le cep de vigne qu'il plantera après la tourmente, tout cela est de la plus séduisante vérité.

Le xivᵉ siècle, qui aime à entrer dans les détails et qui cherche l'expression, s'est complu à représenter un peu partout, aussi bien à la façade de la cathédrale de Lyon que sur les coffrets à bijoux et boîtes à miroirs en ivoire des musées du Louvre, de Cluny, de Londres et d'ailleurs, des groupes de jeunes amoureux infiniment gracieux de figure et de gestes qui causent sous les arbres du verger ou de la forêt. Le damoiseau tient souvent son faucon et la dame son petit écureuil familier. Plus souvent, les jeunes gens se font et se mettent sur la

tête des couronnes de fleurs. Ils se font, comme dans la chanson, d'autres choses aussi. Les gestes de la dame sont mesurés, quoi que disent, un siècle plus tard, les *Cent Nouvelles*, mais les caresses de son ami sont parfois vives : il commence par lui prendre le menton, puis la taille, puis il va au but, et parfois elle lui donne la réplique. L'artiste a le bon goût de s'arrêter là dans un récit que nous savons tous et qui est de tous les temps.

Des tablettes d'ivoire du Louvre et du Musée Britannique montrent aussi une façon très galante de jouer à la main chaude ; le patient est agenouillé devant une dame assise qui lui cache la tête entre sa cotte et son surcot.

Les scènes de mœurs et la satire se présentent quelquefois du XIIe au XVIe siècle dans l'interprétation des sujets religieux, et certains tableaux de ce genre sont extrêmement piquants.

Est-il, par exemple, rien de plus malicieusement cocasse que l'histoire d'Adam racontée par un sculpteur auvergnat sur un chapiteau de Notre-Dame-du-Port, à Clermont? Eve présente à son époux une grappe de raisin avec un geste des plus persuasifs, mais survient le bon Dieu, qui tient un livre ouvert, et bientôt l'ange est chargé de punir la transgression du premier homme. Cet ange auvergnat et policier s'y prend brutalement pour l'expulser du paradis : il le secoue par la barbe. Adam, à son tour, s'en prend à sa femme, cause première de tout le mal. Il a tout à fait perdu le sourire avec lequel il se laissait mettre le raisin dans la bouche : d'un coup de pied au derriere, il a jeté Eve sur le sol, et d'une main vigoureuse il l'empoigne par les cheveux. Ainsi est dépeinte la première scène de ménage, épisode précurseur d'autres analogues, que depuis bien des siècles l'histoire a renoncé à compter.

L'histoire d'Adam au début du XIVe siècle à Auxerre est toute simple et très grave ; à Rouen, au contraire, elle offre des développements familiers : il y en a d'une intimité charmante : lorsque Adam et Eve ont perdu leur paradisiaque sinécure, ils vivent en bons petits bourgeois, comme leur portraitiste lui-même, et après la naissance d'Abel, nous voyons maître Adam faire chauffer lui-même le bain de sa digne épouse.

Au portail de la cathédrale de Lyon, la Genèse est racontée avec complaisance, l'artiste a détaillé l'histoire de Loth et

ses filles, en laissant à l'état d'épannelage les épisodes par trop scabreux.

L'étrange histoire de Jonas a amusé depuis longtemps même les époques de foi. Au XIIe siècle, l'affectation qu'il met sur un chapiteau de Mozat (Puy-de-Dôme) à montrer son derrière en entrant dans la baleine ne peut être exempte d'ironie, et vers 1400, lorsqu'il sort de son poisson, sur une frise de la cathédrale de Strasbourg, soyez sûrs que l'artiste a ri autant que nous en nous le montrant maigri par le jeûne, chauve, ahuri, gesticulant d'étonnement et gambadant de joie.

L'histoire de David a donné prétexte à des tableaux qui n'ont rien d'austère. Croirait-on que, dans le psautier de l'abbé Jean d'Alesham (1325-1346, Bibliothèque de Douai), sa victoire sur Goliath est traitée en caricature? Goliath vient de tomber; un paysan qui passe sur son âne fait un grand salut au petit berger victorieux, et l'âne lui-même s'associe aux félicitations : il lève et brandit la queue et la tête; il brait en montrant les dents.

Mais ce qui intéresse plus les artistes est l'histoire de Bethsabée, et croirait-on que jamais ils ne nous montrent David expiant cette aventure? Le bain de Bethsabée, qui reçoit nue le messager apportant la déclaration de David, orne quelques boîtes à miroir et peignes d'os ou d'ivoire de la fin du XVe siècle et de l'Italie du nord (Musée de Cluny, South Kensington, Nuremberg).

C'est une galanterie toute naturelle sur des objets d'élégance féminine, mais il est étonnant que vers, la fin du XIIIe siècle, un grand portail de la cathédrale d'Auxerre soit, à proprement parler, une apothéose de l'adultère.

Nous y voyons en effet l'histoire de David depuis le bain de Bethsabée jusqu'à son couronnement exclusivement. Par un trou de serrure ou autre interstice de cloison, le saint roi contemple le très joli torse dont il décide de se rendre propriétaire au prix d'un crime. La servante donne une douche et une friction à sa maîtresse, puis nous voyons le départ et la mort du mari, et enfin David prenant Bethsabée par la main et la faisant asseoir à ses côtés sur son trône. L'histoire finit volontairement là. Jamais temple païen n'eut une décoration aussi immorale.

Le Nouveau Testament a été traité aussi familièrement que

l'Ancien. Revenons au XIIe siècle et aux chapiteaux de Notre-Dame-du-Port, pour y admirer un second mari, bien plus débonnaire celui-là, saint Joseph. Il reçoit aussi la visite d'un ange, mais cet ange est porteur d'une bonne nouvelle. Croiriez-vous que Joseph accueille cette bonne nouvelle sans nul enthousiasme, précurseur, lui aussi d'une foule de maris égoïstes que nous connaissons! D'une main inquiète, il tâte son front chauve, où le souci et l'ahurissement creusent des plis profonds, et, indigné de l'accueil fait à son message, l'ange le ramène à de meilleurs sentiments, par un geste dont depuis 4000 ans il n'a pas perdu l'habitude ; il le secoue par la barbe, comme il fit de ce pauvre Adam. Au XVe siècle, dans les peintures murales de la crypte de Saint-Bonnet-le-Château, nous voyons que saint Joseph n'a pas cessé d'inspirer aux artistes une douce ironie : il prépare dans une casserole la bouillie de l'enfant, tandis que la Vierge Marie, sa femme, reçoit la visite des Trois Rois.

Dans les scènes de la Passion sculptées au XVe siècle, soit au cloître d'Elne ou dans les retables flamands, les sculpteurs ont pris plaisir à donner aux bourreaux du Christ les gestes les plus canailles et les figures les plus patibulaires. Ils représentent avec un réalisme intense ce que nous dénommons aujourd'hui les *apaches*.

Les récits sacrés peuvent être l'occasion de présenter des tableaux de mœurs plus élégants. Ainsi le Festin d'Hérode, sculpté au XIIe siècle sur un chapiteau du cloître de Moissac, au XIIIe sur un des portails occidentaux de la cathédrale de Rouen, au début du XVIe, à la clôture du chœur d'Amiens et sur des retables flamands, nous montre ce qu'était au Moyen Age un repas de luxe accompagné d'*entremets* ou divertissements. A Moissac, Salomé danse un pas animé, en tenant des clochettes dans ses mains levées; à Rouen, elle danse sur les mains ; à Hemelverdeghem (Belgique), elle exécute la *morisque* ou danse du ventre.

Dans ces divers tableaux, les artistes ont su exprimer de façon charmante toute la gamme des sentiments humains en restant dans les limites de l'orthodoxie, comme un vrai littérateur saura tout exprimer sans néologisme, solécisme ou autre hérésie.

Nul ne songe à attaquer l'orthodoxie. Il en cuirait, et à quoi

bon? Quant à la morale, on peut prendre avec elle plus de liberté.

Lorsqu'un texte sacré choisi par le clergé pour thème décoratif d'un morceau d'architecture religieuse présente un côté humain et familier, le sculpteur ou le peintre s'en empare et s'étend avec complaisance sur les épisodes qui lui rappellent des choses vues : il y ajoutera des détails au besoin pour les rendre plus vraies ; ainsi au portail d'Auxerre, la mère du prodigue repenti accourt vers lui avec le père lorsqu'il revient à la maison paternelle.

Voulez-vous savoir avec quels gestes une femme du monde du début du XIVe siècle enjolait un coquebin ? Regardez Mme Putiphar au portail d'Auxerre. Vous conviendrez qu'on ne peut s'y prendre avec plus de gentillesse ; elle est pleine de tact, et son étreinte a cette décence qui provoque le désir ; Joseph nous impatiente; nous l'excuserons quand il aura affaire, quelques siècles plus tard, aux dames Putiphar mal élevées de la Renaissance : si celles-là n'ont pas fait un stage dans des maisons publiques, elles ont fréquenté la société des XVIe et XVIIe siècles, ce qui est tout un. Quant à Joseph, sur une pierre de touche d'orfèvre du XVe siècle de la collection Figdor, à Vienne, il exprime par un geste des plus énergiques combien il lui faut de courage pour résister à la tentation.

Voulez-vous savoir comment on s'amusait dans le monde et dans le demi-monde du XIVe siècle ? Regardez dans un vitrail de Bourges, et surtout au portail d'Auxerre, les aventures de l'Enfant Prodigue. Vous le regretterez d'autant moins que vous ne sauriez rien voir de plus gracieux, même dans l'art grec. Voici le jeune homme parti à cheval, suivi de son écuyer et de ses deux lévriers fidèles. Il met pied à terre à la porte de son amie, qui vient l'aider à descendre de cheval, et l'accole. Une servante la suit. Le jeune homme est vite maître et seigneur de la maison ; on l'invite à s'asseoir sur un fauteuil d'honneur, et on le couronne de fleurs; c'est la tenue du soir qui sied aux gens distingués; un homme mettait une couronne de roses pour aller dîner en ville, comme aujourd'hui il met son habit ; les fleuristes avaient fort à faire, et, par un privilège rare, il leur était loisible, même sous saint Louis, de travailler le dimanche.

Voici l'Enfant prodigue à table, entre deux gracieuses femmes ; l'une lui passe un hanap où elle vient de boire ; le lévrier

caresse l'amie de son maître ; le chat, qui doit avoir vu passer beaucoup de lévriers, ne s'en émeut pas; il sait sa pâtée assurée, et si la main qui le caressera ce soir n'est pas la même qu'hier ou demain, que lui importe, il a la philosophie de sa race.

Avec la chevauchée et la bonne chère, le bain est un des plaisirs les plus chers aux hommes du XIVe siècle : voici donc notre fils de famille aux étuves ; son amie le masse et le parfume, en lui mettant un baiser sur la bouche ; la servante apprête un coussin ou carreau, sur lequel il va s'asseoir pour être essuyé. Mais tout a une fin, surtout les heures agréables de la vie, et lorsque la servante a présenté ses comptes à l'ami de Madame, il a dû non seulement vider son escarcelle, vendre ses chevaux et ses lévriers, mais mettre en gage ses beaux habits, même sa chemise, car il n'est plus vêtu que de ses courtes braies et de sa courte honte. C'est le minimum de vêtement exigé par les règlements de la prévôté ou de l'échevinage, et Madame ne veut plus connaître un homme aussi peu élégant. Elle le chasse, assistée de sa servante, qui brandit une sorte de rame. C'est, cruelle ironie, la perche à battre les draps et à faire les lits. Pour bien tendre la literie sur les grands lits de ce temps-là, les chambrières usaient de cet ustensile. Celle-ci en use à deux fins, elle en bat l'amant chassé, et va en préparer la place de son successeur dans le champ de manœuvres qu'il vient de quitter.

Après un tableau qui nous montre l'arrogance du manant vis-à-vis du fils de famille ruiné qui vient le servir, nous voyons la fête que donne la famille noble pour le retour de son enfant. La cuisine est imposante, la table regorge de mets que les valets y déposent en fléchissant le genou, des musiciens et des danseurs professionnels égaient les convives par un ballet infiniment gracieux, c'est ce qu'on appelle un *entremets*.

Une foule de caricatures se mêlent aux plus belles ordonnances architecturales et côtoient les textes et les tableaux les plus sérieux dans la sculpture et dans la peinture du XIIe au XVIe siècle : on les trouve surtout dans les bordures de tapisseries, dans les frises, corniches, consoles, dans les marges des manuscrits même de science et de piété, où depuis le XIVe siècle elles sont plus fréquentes.

Le brodeur ou la brodeuse de la Tapisserie de Bayeux ne

s'est pas contenté de retracer en bordure de ses tableaux d'histoire des fables et divers animaux fantastiques ou réels : il s'y trouve un homme nu bizarrement accroupi, et trois groupes d'un homme et d'une femme nus causant avec animation. Les bras ne sont pas seuls à exprimer l'intensité de leurs sentiments, qui s'associe à des exagérations de formes. Ce sont de simples caricatures sans rapport avec le sujet principal. Les figures qui se meuvent dans les rinceaux de certains chapiteaux, depuis Toulouse jusqu'à Saint-Omer, sont aussi des fantaisies, quelquefois des fantaisies libres, comme l'adolescent du grand portail de Chartres, qui, de sa main passée sous une cuisse, saisit autre chose que la tige du rinceau, et semble trouver plaisir à prouver qu'il se suffit à lui-même. Sur un chapiteau du portail de Sainte-Marie-des-Dames, à Saintes, un homme, un vieillard sans doute, est, au contraire, caressé par deux femmes à la fois. — Au portail de Sévignac (Pyrénées) et sur les modillons des églises normandes et auvergnates beaucoup de personnages font des gestes obscènes.

Dès le XIIe siècle, des motifs satiriques se mêlent à des figures sérieuses et à de simples caprices dans l'abondante sculpture des églises. Ainsi, au portail d'Aïnay, à Lyon, un âne porte la chasuble sacerdotale ; on en voit un autre au portail d'Aulnay, en Saintonge, où il voisine avec une sirène, avec un diable tourmentant une femme, et avec quelques êtres fantastiques et falots. Il chante devant un livre que lui présente maître Renard, et qui sait s'il ne chante pas déjà le verset qui termine un siècle plus tard la Prose de l'Ane dans l'office sénonais de Pierre de Corbeil :

Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba
Tulit in Ecclesia
Virtus asinaria !

Nous venons de voir maître Renard enfant de chœur. Il fera dans l'Eglise une belle carrière : souvent nous le verrons prêcher les poules (Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Germain-des-Prés); et, vers 1330, le psautier de Gorleston conservé à Douai nous le montrera évêque, recevant le peuple des canards, coqs, poules et poussins; vers 1400 il recevra même la pourpre cardinalice dans le livre d'heures de Jean de Berri.

A la cathédrale de Strasbourg, au XVe siècle, c'est le cerf

qui dit la messe, après laquelle tous les animaux organisent une procession.

La caricature politique aurait-elle été inventée par les gens d'Eglise? Une satire de politique ecclésiastique des plus mordantes, et l'une des plus puissantes figures grotesques qu'on puisse citer, est l'évêque de Mer, de l'ancien pavement de la cathédrale de Térouane (1270 à 1280). On sait que l'évêque de Mer est un monstre du Bestiaire. On sait aussi que la cité romaine de Boulogne, détruite par les Normands, avait cessé d'élire des évêques, et que son siège épiscopal resta réuni à celui de Térouane, réunion que favorisèrent les Comtes de Boulogne. Mais quand ceux-ci eurent perdu de leur puissance, le peuple boulonnais réclama longtemps en vain au pape le rétablissement de l'évêché.

Il devait ne l'obtenir qu'en 1553, à la ruine de Térouane, qui, jusque-là, s'égaya de leurs vaines suppliques.

Par une cruelle ironie, l'évêque de Térouane avait fait graver dans le pavement de son église un évêque de Mer semblable à un satyre antique, nu, chauve, tenant de la main droite une crosse, et de la gauche brandissant un poisson.

Au XIVe siècle, une autre caricature de prélat plus irrévérencieuse est la figurine de terre cuite décapitée qui ornait à Gand une crête de toiture, et que le musée a recueillie. Ce personnage porte des vêtements pontificaux et si la tête manque aujourd'hui, il est très complet par ailleurs, et n'a rien à envier au Priape antique. C'est une étrange et bien énergique bénédiction qu'il donnait à la maison qu'il couronnait. Nous avons déjà vu que les Heures de Jean de Berri offrent des images sévères pour le clergé : outre Renard évêque et cardinal, on voit des évêques grotesques mitrés de soufflets à feu, un porc mitré, et un moine à arrière-train du même animal qui donne l'eau bénite, un moine ivrogne, et une satire plus hardie, qui dès le XIIIe siècle se voit déjà dans le psautier du duc de Rutland, et que présente aussi le manuscrit 760 de notre Bibliothèque Nationale. Un moine y bénit Renard occupé à étrangler un coq. Que pensait de cette figure de son livre de messe un prince si célèbre par ses exactions?

Dans le psautier du duc de Rutland, le Singe prédicateur adresse des remontrances bien illusoires à l'ours qui dévore un homme.

La caricature politique pourrait, je le disais, avoir été inventée par l'Eglise. On sait, en effet, qu'en 1329 l'avocat Pierre de Cugnières avait assumé, au nom du roi Philippe VI, la tâche courageuse d'exposer en un mémoire de 66 articles, devant l'assemblée générale des prélats et barons de France, les griefs des laïques contre le pouvoir ecclésiastique. Le futur Clément VI, alors archevêque de Sens, donna en haine de lui son nom à une figure grotesque de pierre sculptée dans la cathédrale, et plusieurs autres églises semblent avoir eu de ces caricatures de Pierre de Cugnières que l'on appela *Cugnaud*, et qui furent longtemps l'objet de la dérision des clercs.

A Saint-Bénigne de Dijon, au XVIe siècle, on aurait représenté, au fronton d'une fenêtre de cellier, l'abbé commendataire Federico Fregoso couronné d'un bonnet de fou par deux moines qui tenaient des brocs de vin. Cet abbé avait réduit les moines à la portion congrue, laquelle était encore de 4 pintes de vin par jour.

Mais ces procédés n'étaient pas spéciaux au clergé.

Parmi les caricatures politiques, on peut citer les outrages que certains ennemis de Charles le Téméraire firent subir à ses effigies, faisant pendre la tête en bas les portraits du duc « et faisoient mettre des roupies à aucuns ».

On a vu plus haut la caricature politique de la Roue-de-Fortune, de 1495, et l'on sait qu'au XVIe siècle les Protestants émirent un grand nombre de caricatures sculptées peintes et gravées contre le papisme et ses suppôts. On en commanda aux plus grands artistes.

Mais certaines caricatures avaient eu un caractère encore plus officiel.

En mai 1438, le prévôt de Paris, Tanneguy du Chastel, fit exposer à chacune des portes de la ville des tableaux peints sur toile représentant, pendus par les pieds, trois chevaliers anglais qui s'étaient parjurés envers lui. Le *Journal d'un Bourgeois de Paris* les décrit ainsi : « A chascune des IIII portes de Paris... on attacha III pièces de toile, très bien peintes de très laides histoires, car en chascune avoit painct un chevalier des grands seigneurs d'Angleterre, icelluy chevallier estoit pendu par les piez, à un gibet, les esperons chaussés, tout armé senon la teste, et a chascun costé un diable qui l'enchaînoit, et II corbeaux laidz et hideux qui estoient en bas

de son visage, qui lui arrachoient les yeux de la teste par semblant. — Item il y avoit escript au premier : « Guillaume de la Poulle, chevallier anglois, comte de Sufford et grand maître d'hostel du roy d'Angleterre, chevalier de la Jaretière, faulx et parjure de la foy mentie, deux fois, et de son scelle, a noble chevallier Tanguy de Chastel, chevallier françois. »

Les autres étaient Robert, comte de Huillebit (Willoughby), et Thomas Blond (Blount).

Un tableau de ce genre et de la même époque est encore conservé en Hollande, au musée de Leuwarden.

Ces images peintes ont eu des analogues sculptés : des têtes de pierre hideuses étaient suspendues du XIIe ou XIIIe au XVIIIe siècle au cou des femmes condamnées pour outrages.

Cette coutume était répandue dans le nord de la France et en Allemagne, et deux têtes patibulaires nous sont conservées : le *Klapperstein* de Mulhouse et celle du musée d'Orléans.

L'une et l'autre représentent une femme en colère, montrant les dents. Elle a les cheveux rasés en signe d'infamie.

La pierre patibulaire de la ville de Budessin représente non une tête, mais une bouteille, sur laquelle un médaillon figure une dispute de femmes.

Des effigies moins caricaturales, mais infamantes aussi, furent parfois exécutées par ordre de justice et aux frais des condamnés : c'étaient celles qui perpétuaient le souvenir d'une amende honorable avec l'image du condamné à genoux et en chemise. En 1412, le Conseil de Flandre condamna un banni à faire peindre son effigie à genoux dans l'église de Watrelos (Nord) avec une inscription rappelant ses délits, et, en 1440, fut exécuté, à Paris, le bas-relief, encore conservé, de l'amende honorable faite par le prévôt aux Augustins.

Le Moyen-Age a donc connu non seulement une iconographie satirique, mais une iconographie patibulaire.

Mais celle-ci même est souvent gaie, comme le montrent les pierres de Mulhouse et d'Orléans. C'est que le Moyen-Age portait partout une précieuse qualité, restée longtemps et jusqu'à ces dernières années une vertu française, la bonne humeur. Au Moyen-Age, il était rare qu'une commission administrative ou un chapitre de chanoines siégeât sans boire et sans rire, et qu'un monument religieux ou civil fût exécuté

sans être assaisonné de quelque détail drôlatique. Lorsque nos ancêtres plus proches faisaient des poésies légères dans les geôles révolutionnaires et des calembours au pied de la guillotine, ils montraient qu'en dépit du semeur d'ennui que fut Louis XIV ils restaient les dignes fils de leurs aïeux. Ces aïeux, en effet, jouissaient de l'Inquisition et avaient du Diable la peur la plus sincère, mais ils blaguaient avec la même intrépidité et dans la même large mesure le Diable et le Clergé, sans omettre la juste part des pouvoirs laïques.

Parmi les gens de belle humeur, les huchiers, que nous nommons aujourd'hui menuisiers, et les enlumineurs de manuscrits ont été les plus facétieux.

Parmi une infinité de sujets profanes, citons sur les miséricordes de stalles du XVe siècle : à Solignac, une gracieuse femme à ailes de chauve-souris, coiffée du hennin; d'autres monstres féminin à Rouen; à Saint-Seurin, de Bordeaux, un homme jouant à la brouette avec une femme nue; citons sur les accoudoirs de celles de Bois-le-Duc le Chevalier au Cygne, que nous appelons Lohengrin depuis Wagner, et un personnage à qui son nez en forme de groin démesurément allongé sert de clarinette. Il se retrouve à Saint-Pol-de-Léon. A Lorris en Gâtinais, ce n'est pas sur son nez qu'un moine joue de la clarinette. L'antique Priape n'a plus qu'à se voiler... la face devant ce confrère en froc.

A Amiens, la moitié au moins des pendentifs des stalles exécutées au début du XVIe siècle par Antoine Avernier sont sculptées de sujets obscènes. On y voit notamment des groupes qui évoquent les vices de l'Allemagne actuelle et dont, un peu plus tard, une façade de maison de la Renaissance, à Orléans, offrira effrontément la représentation aux passants au centre d'une jolie frise.

Au XIVe siècle, le portail des Libraires de Rouen; au XVe, un grand nombre de stalles d'églises, et aux deux époques les marges des manuscrits montrent d'abondantes collections de figurines grotesques les plus folâtres; les unes ne sont que des monstres ingénieux et bouffons, dessinés avec un talent et une verve souvent admirables; beaucoup renferment une pensée malicieuse... ainsi, un manuscrit de droit canonique du XVe siècle de notre Bibliothèque Nationale, au commencement duquel une jeune et jolie chasseresse décoche une flèche à un

phallus volant. Ah ! le bel oiseau de paradis ! Il est conforme à ses congéneres en plomb du musée de Rouen, qui remontent à la même date.

Depuis le XIIIe siècle, les fabliaux nous entretiennent beaucoup de l'amour des femmes pour ce gibier. (Rec. Montaigion, n°s 31, 36, 39, 63, 70, 72, 99, 101, 112, 122, 131, 133, 134, append. 8).

Les marges des livres d'église peuvent être aussi récréatives que les miséricordes de stalles ou les montants du Portail des Libraires. Comme ces derniers, les marges du Livre d'heures de Jean de Berri (Biblioth. Nat., ms. lat. 919) mélangent le gracieux au grotesque : on y voit des caricatures de toutes sortes et des femmes nues, les unes jeunes et gracieuses, une autre avec toutes les laideurs de la vieillesse. On sait que les très riches heures du même duc renferment des vues de tous ses châteaux, des paysages et scènes d'intérieurs, et des scènes champêtres. Il en est de même du Bréviaire Grimani.

Feuilletons, pour finir et à titre d'exemple, car on ne peut tout décrire, le très beau psautier n° 171 de la bibliothèque de Douai, exécuté entre 1325 et 1346, pour Jean d'Aleshan, abbé de Gorleston, par les soins du vicaire Thomas. Cet abbé ne devait pas s'ennuyer au chœur.

Les enluminures sont des plus variées : à côté des sujets sacrés qu'appelle le texte, on voit non moins des sujets profanes.

La fable déjà citée du lion, du cerf et des animaux.

Des sujets de chasse : chiens et lièvres.

Des illustrations de romans, spécialement Tristan et Iseut. Le roi Marc les découvre dans la forêt, guidé par le forestier. Le groupe des amants est d'une grâce exquise, mais la façon dont Iseut a posé sa main en s'endormant ne devrait pas permettre au roi Marc de croire à son innocence.

Il semblerait, du reste, que l'artiste ait voulu rassembler dans ses bas de pages une collection de maris trompés : nous voyons (fol. 30) un jeune homme enlever une jeune femme qui l'étreint et l'embrasse, tandis qu'un vieillard l'invective et cherche à la retenir par la main ; nous voyons (fol. 48 v°), à côté d'une scène d'amour et d'un combat singulier à cheval, une jeune femme qui se laisse emmener par un élégant seigneur en confiant à son vieux mari le soin de bercer l'enfant.

Nous voyons encore (fol. 65 v°) un gagneur qui laboure tandis que sa femme se laisse caresser par un ami.

D'autres marges contiennent des caricatures : des lièvres, dont l'un chevauche un lévrier, chassent un chien ; un vilain montre à un cavalier ce que Jean-Jacques Rousseau enfant aimait encore à exhiber. Mais voici qui est plus grave, et le peintre ne respecte rien : prélat, dame, roi, chevalier et médecin sont caricaturés sans pitié : voyez deux docteurs en médecine. l'un est un écureuil qui trône en chaire dans un manteau d'hermine ; il examine une fiole et donne une consultation à un pauvre béquillard ; l'autre est un singe, au chevet de l'ours malade.

Quant au chevalier, il exécute une brillante passe d'armes contre un escargot.

Ailleurs, un vieux roi sur son trône invective un fou qui, sans s'émouvoir, lui tire la langue et lui présente des arguments dont Abélard n'eût pu se prévaloir.

Oserais-je vous dire ce que fait la dame ? Elle exhibe à son singe familier des secrets que maint soupirant, sans doute, voudrait connaître, et de ses deux mains expertes le vicieux animal la caresse : on voit combien,dès le xive siècle, fut soignée l'éducation des animaux d'agrément (fol. 126).

Enfin, maître Renard crossé et mitré trône dans sa chaire épiscopale ; il y donne audience à la volaille (fol. 105).

Que pensait de tout cela le clergé ?

Le clergé, comme la haute société, aimait à rire en ces heureux temps, et la bégueulerie n'était pas inventée.

Seuls, au xiie et au xiiie siècle, deux personnages chagrins ont élevé la voix contre les abus de l'imagerie des églises : au xiie siècle, dans une épître célèbre. saint Bernard condamne la profusion et le fantastique dans l'ornementation des églises et monastères.

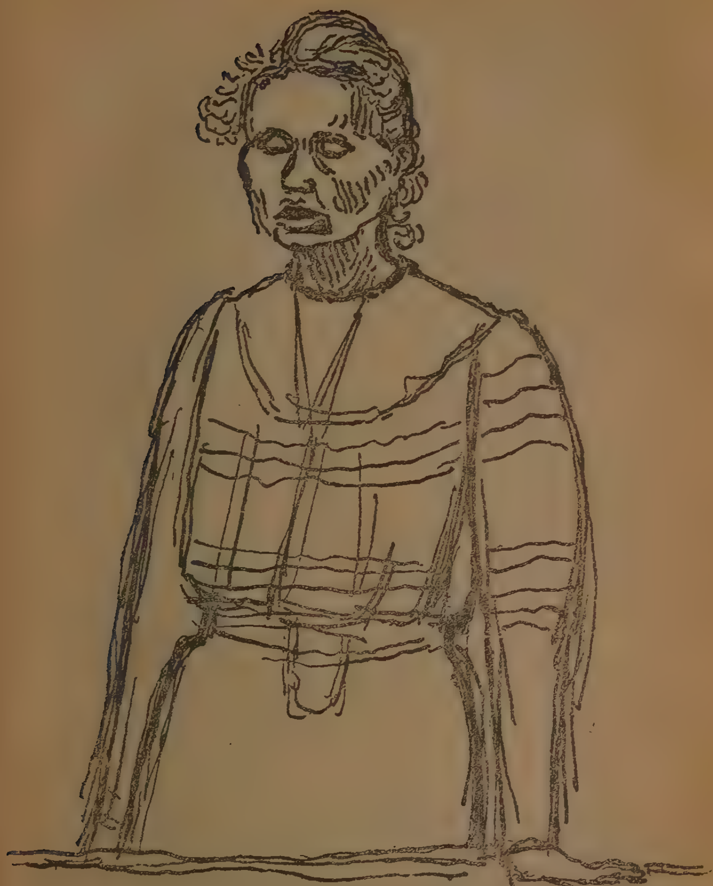
Au xve siècle, un abbé cistercien allemand, Michel Rumpler, qui vécut de 1477 à 1513 à l'abbaye de Formbach, déclame avec plus de complaisance encore sur les figures drôlatiques ou obscènes qu'il voyait sculpter dans les églises : « accedit et turpitus coeuntium..... », dit-il, et il est d'avis qu'une jeune fille qui voit de telles images ne peut manquer d'avoir l'envie d'en reproduire les gestes, et il cite le poète latin :

Videntque magnam
Matronæ quoque mentulam libenter.

La Réforme alors était déclarée et ce fut elle qui mit fin aux gaîtés de l'imagerie, comme à beaucoup d'autres gaîtés. Saint Bernard, à qui ses austérités avaient donné une gastralgie, et de qui la gastralgie aigrissait le caractère, s'était montré précurseur des Protestants. Il obtint pour près d'un siècle non ce qu'il demandait, mais une accalmie dans la fantaisie; mais le débordement recommence de la fin du XIIIe siècle au milieu du XIVe.

Faut-il blâmer saint Bernard, l'abbé Michel Rumpler et les Calvinistes? Faut-il, au contraire, louer nos catholiques d'avoir adopté la pruderie protestante? Je ne prendrai pas la responsabilité de conclure. J'ai fait simplement un peu d'histoire.

CAMILLE ENLART.



MADAME PIERRE CURIE

LES ORIGINES PATERNELLES DE LAMARTINE[1]

Avant la Révolution, qui fit durement sentir ses effets en Bourgogne, Mâcon n'était pas la petite ville morte et déchue qu'elle est aujourd'hui. Sans aller, avec Lamartine, jusqu'à en faire un « Weymar français » ou une « Florence gauloise », elle était pourtant un centre agréable où la littérature et les arts furent toujours en honneur. C'était, à l'époque, une des étapes du voyage d'Italie, et ses rues étroites et mal pavées étaient sans cesse encombrées des diligences qui emportaient les voyageurs vers le midi, tandis que le commerce des vins embarqués sur les quais de la Saône donnait alors quelque animation à cette petite cité provinciale dont l'aspect, à vrai dire, n'a guère changé depuis deux siècles, située qu'elle est dans ce coin anti-pittoresque de la Bourgogne, au bord d'un fleuve qui n'a même pas le mouvement et le murmure de l'eau.

« Le haut de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, « est abandonné au silence et au repos. On dirait d'une ville « espagnole. L'herbe y croît, l'été, entre les pavés. Les hautes « murailles des anciens couvents en assombrissent les rues « étroites. Un collège, un hôpital, des églises, les unes res« taurées, les autres délabrées, et servant de magasins aux

(1) SOURCES. *Archives communales de Mâcon :* Registres des baptêmes, mariages et décès de la paroisse Saint-Pierre. *Archives départementales de Saône-et-Loire :* Série B 1324-1371. Registres du bailliage de Mâcon où sont conservés de nombreux contrats, testaments et donations. *Archives communales de Cluny :* registres de baptêmes, mariages et décès de la paroisse Saint-Marcel. *Archives de la guerre (Section administrative)* où l'on conserve les états de service des membres de la famille qui furent officiers. *Bibliothèque Nationale :* cabinet des titres et armorial général de d'Hozier. *Claude Bernard :* généalogie des familles de Mâcon. (Mss. de la bibliothèque de l'académie de Mâcon, où la notice relative à la famille de La Martine est incomplète et sujette à caution, mais où l'on rencontre de nombreux détails intéressants sur les La Martine du début du XVIII[e] siècle, dont l'auteur de l'ouvrage fut le contemporain et l'ami.)

A CONSULTER. *Arcelin :* Indicateur héraldique du Mâconnais. — *Lex :* Lamartine, souvenirs et documents. — *Tessereau :* Histoire chronologique de la grande chancellerie de France (Paris, 1710). — *Révérend du Mesnil :* Lamartine et sa famille (Lyon, 1869) seule étude d'ensemble, mais où l'on relève nombre de lacunes et d'erreurs.

« tonneliers du pays ; une grande place plantée de tilleuls à ses « deux extrémités, où les enfants jouent, où les vieillards « s'asseoient au soleil pendant les beaux jours ; de longs fau- « bourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au « sommet de la colline, à l'embouchure des grandes routes ; « quelques jolies maisons dont une face regarde la ville tandis « que l'autre est plongée dans la campagne et dans la verdure, « et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes « maisons, presque toujours fermées, qui reçoivent, l'hiver, les « anciennes familles de la haute ville : c'est le quartier de ce « qu'on appelait alors la noblesse et le clergé. »

A dire vrai, il y avait peu de noblesse dans la région du Mâconnais, du moins au sens propre du mot : elle n'était guère représentée que par quelques vieilles familles du pays, désœuvrées et hautaines, à qui la modicité de leurs revenus interdisait Versailles, où elles ne pouvaient tenir rang de gentilshommes ; et à part ce comte de la Baume-Montrevel qui n'avait jamais mis les pieds à la cour et trouvait moyen de manger royalement à Mâcon ses six cent mille livres de revenu avec ses équipages, ses violons et ses chasses, le reste n'était guère que hobereaux de province ou bourgeois enrichis, vivant de la terre et indifférents à la politique.

Cette noblesse n'était donc qu'une classe aisée de la bourgeoisie, avec toutes les prérogatives des seigneurs il est vrai, menant une existence oisive et nullement asservie au commerce et aux professions libérales. « Aussi ancienne, et plus ancienne même que la noblesse, cette bourgeoisie se confondait entièrement avec elle, dans les mêmes salons, dans les mêmes châteaux, dans les mêmes opinions, dans les mêmes plaisirs. Un titre ou une particule faisait toute la différence. »

La famille de Lamartine en est d'ailleurs le meilleur exemple ; à la fin du dix-huitième siècle, ses membres, établis dans la région depuis plus de trois cents ans, s'étaient lentement élevés des plus infimes fonctions aux plus hautes charges, et les transformations subies par le nom patronymique sont le témoignage le plus évident de cette évolution, commune d'ailleurs à la plupart des anciennes familles de la région.

C'est ainsi qu'au milieu du seizième siècle le chef de la famille était humble tanneur à Cluny ; son fils, plus tard, fut un bourgeois influent de la ville et, à ce titre, chargé de pré-

senter aux Etats du Mâconnais les revendications du Tiers : et tous signaient Alamartine; au début du XVIIe siècle, on trouve un de ses descendants qui remplissait les importantes fonctions de juge-mage et capitaine de l'Abbaye de Cluny et, plus tard, acquit la noblesse — noblesse de robe — par l'achat d'une charge de secrétaire du roi, et put signer de Lamartine; puis, par une ascension toute naturelle, leurs revenus et leurs fiefs s'étant augmentés, ses fils prirent l'épée et, peu à peu, virent s'ouvrir devant eux les chambres de la noblesse aux Etats de Bourgogne; et le nom devint de La Martine.

Mais tous, bourgeois, magistrats et capitaines, vécurent de la même vie, partageant leur temps entre l'hôtel de Mâcon et les châteaux des environs, sans autres dates à leur article dans le « livre de raison » de la famille que celles de leur baptême, de leur mariage et de leur mort.

> Simples et satisfaits si chacun de leur race
> Apposait Saint-Louis en croix sur sa cuirasse,

soucieux avant tout d'augmenter leur bien par de solides alliances, tandis que les cadets s'en allaient mourir obscurément à quelque siège lointain, et que les filles, peu ou point dotées, traînaient leur mélancolique existence sous les arceaux du cloître le plus proche; comme si toutes les forces vives de la race eussent du sommeiller pendant trois siècles pour s'éveiller et s'épanouir dans son dernier rameau.

« Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille, dit Lamartine; et quand je dis une bonne famille, je n'entends pas une famille noble de cette noblesse que les hommes honorent et qu'ils enregistrent sur du parchemin... » Le poète en effet se montra toujours indifférent à ses origines; ses armes mêmes, enregistrées avec tant de soin par son trisaieül à l'Armorial général, avaient été timbrées par lui d'une façon fantaisiste (1). Mais si tous ces petits détails le laissaient indifférent, il n'en allait pas de même de son grand-père Louis-

(1) Plusieurs membres de la famille de Lamartine firent, en 1696, enregistrer leurs armes à l'armorial général : *de gueules à deux fasces d'or accompagnées d'un trèfle de même*. La branche cadette de Montceau brisait en chef d'un lambel à trois pans d'argent. Le poète, pour un motif qu'on ignore, substitua des bandes aux fasces et, chose curieuse, fit subir au nom patronymique l'évolution contraire à celle qu'elle subit du XVIe au XVIIIe siècle Jusqu'en 1820 il signera de la Martine ou de la Martine de Pratz; de 1820 à 1840 environ, de Lamartine, et de cette date jusqu'à sa mort, le plus souvent Lamartine.

François de La Martine, qui, fort entiché de noblesse, fit enregistrer dans des actes officiels du milieu du XVIII[e] siècle plusieurs généalogies assez inexactes de ses ancêtres. A vrai dire il avait pour excuse de vivre à une époque où les titres décidaient plus que les mérites; pour faire admettre ses filles dans des chapitres nobles et ses fils dans des régiments d'élite, il fut donc contraint de justifier des quartiers requis par les statuts. Sa noblesse était incontestable, mais trop récente. C'est alors que, pour satisfaire aux règlements, il se créa une généalogie plus ou moins authentique. Très habilement, il fit subir aux registres paroissiaux des grattages et même des lavages chimiques, rendus d'ailleurs parfaitement visibles par le contraste des encres et des écritures; et il faut croire que les deux gentilshommes chargés de l'examen des pièces furent tolérants. Partout où cela fut possible, les « chevalier », « messire », « noble seigneur », remplacèrent les « ecuier » et les « maistre »; l'A de Alamartine se transforma en « de » au moyen de quelques grattages, et l'on profita même de ce qu'un ancêtre avait été marié deux fois pour en faire deux personnages distincts et donner ainsi un degré de plus à la noblesse ; on verra plus loin que Louis-François ne s'en tint malheureusement pas là.

Néanmoins, malgré ces falsifications, il est possible de reconstituer la généalogie exacte de la famille de Lamartine à l'aide d'autres documents authentiques et d'une autorité incontestable.

Sans remonter jusqu'aux Sarrazins, en qui le poète aimait à voir l'origine lointaine de sa race, ce qui serait en tous cas une excuse charmante à sa large hospitalité, sa hautaine nonchalance et son amour des animaux, on peut établir la filiation sur preuves des Lamartine depuis le début du XVI[e] siècle.

La forme primitive du nom est, comme l'on sait, Alamartine, que l'on rencontre encore aujourd'hui en Franche-Comté et même en Bourgogne. La famille est vraisemblablement originaire du Charolais où l'on trouve, à la même époque, des Alablanche, Alaberthe, Alabernade, devenus, à la suite d'une transformation identique, des de la Berthe, de la Blanche, de la Bernade. Les Alamartine vinrent, au début du XVI[e] siècle, s'établir à Cluny sur les dépendances de la célèbre Abbaye qui faisait vivre toute une population, et où le premier Alamartine dont on trouve mention vivait vers 1530 et exerçait la

modeste profession de tanneur cordonnier. Avec son prénom — Benoît — c'est là tout ce que nous savons de lui ; mais ses enfants nous sont un peu mieux connus.

Il eut une fille, Françoise, mariée le 15 janvier 1587 à Claude Tuppinier, et trois fils. Le plus jeune, Gabriel, fut notaire au bailliage de Mâcon et épousa une dame Claude Morestel, dont il eut une fille, Philiberte, mariée à Jean Durantel, notaire et procureur à Cluny. Le cadet, Benoît, avocat à Mâcon, prit pour femme, le 29 octobre 1596, Jeanne Fornier, fille de Guyot Fornier et de Jacqueline Descrivieux, dont il eut plusieurs enfants (1).

Quant à l'aîné, Pierre Alamartine, ancêtre du poète, on sait sur lui peu de chose. Quelques actes de baptême, où il est cité comme parrain, nous apprennent qu'il épousa Jehanne de la Roue, d'une famille bourgeoise du Mâconnais, sans que l'on puisse connaître ni sa profession, ni quelque date précise de son existence.

Au milieu du XVIe siècle, d'ailleurs, quelques membres au moins de la famille Alamartine appartenaient à la religion réformée : un curieux pamphlet du temps, en effet, la *Légende de Dom Claude de Guise*, œuvre de Gilbert Regnault, notable huguenot de Cluny (2), nous apprend qu'ils eurent à souffrir

(1) De ce mariage naquirent : 1° Charles, né le 15 mai 1598 ; 2° Guyot, né le 31 décembre [illegible], marié, le 30 décembre [illegible], à Philiberte [illegible] ; 3° Claude, né le 28 octobre [illegible], mort le 3 octobre [illegible] ; 4° Marguerite, née le 16 août 1604, morte le 3 août [illegible] ; 5° Etienne, né le 12 novembre 1605 ; 6° Jacques, né le 3 septembre 1610 ; 7° Avoye, née le 23 février 1612 ; 8° Aimée, née le 8 juin 1613 ; 9° Suzanne, née le 57 septembre 1614.

C'est vraisemblablement d'un des fils de Benoît que sont issus Emilian Alamartine, notaire à Cluny au milieu du XVIIe siècle, père d'une fille nommée Philiberte, un Alamartine, notaire à Cluny de 1740 à 1780, dont les minutes sont déposées aux archives de Saône-et-Loire, et les nombreux Alamartine actuellement encore existants aux environs de Mâcon et dans la Haute-Loire.

A signaler également un acte de mariage du [illegible] janvier 1782, entre Philippe Caruilet, marchand forain, et Jeanne Lamartine, tailleur (*sic*), fille de François Lamartine, tisserand, « lesquels ont déclaré ne pas savoir signer ». Ces Lamartine n'ont vraisemblablement aucune parenté, même lointaine, avec ceux qui nous occupent, la forme roturière du nom étant Alamartine et non Lamartine.

(2) *La Legende de Domp Claude de Guize*....., s. l., [illegible], in-8. Il ne faut pas s'exagérer l'importance de cette conversion des Alamarine aux idées nouvelles qui, d'ailleurs, dut être extrêmement courte : le mouvement réformiste en Bourgogne eut des causes très diverses suivant les endroits ; à Mâcon et à Cluny par exemple, les émeutes et les conversions de 1562 et 1567 eurent en grande partie pour motifs les exactions de Claude de Guise, abbé de Cluny, qui faisait lourdement peser son autorité sur les habitants : ceux-ci, plus par exaspération que par foi sincère, s'allièrent aux Huguenots ses ennemis. De ce nombre furent quelques familles bourgeoises de Cluny, dont les Alamartine. Lorsque Claude quitta Cluny, tout rentra dans l'ordre.

des persécutions pour leur foi. « Quy voudrait, dit Regnault,
« spécifier les persécutions, les voleries, les larcins et brigandages que saint Nicaise et saint Barthélemy (1) ont exercés à l'encontre des pauvres fidèles de la Religion en la ville « de Cluny, faudrait les prendre un par un, puis déchiffrer « les tours, les menées, les piperies, cruautez et barbaries « pour tirer les rançons de ces pauvres, ainsy que descrire les « sommes de deniers qu'il a tirées des seigneurs Philibert, « Magnyn, Marin Arcelin, capitaine Rousset, Bolat, Division, « Tuppinier, Hollande, *Alamartine*, Corneloup, Fornier, et « plusieurs autres signalés de la ville de Cluny; et nous n'aurions jamais fait non seulement à spécifier les deniers qu'il a « estorqués de ces personnages, mais aussi les moyens qu'il « a tenus pour leur faire renoncer Dieu, c'est-à-dire révolter « la Religion réformée. »

L'Abbé de Cluny obtint d'ailleurs finalement gain de cause, puisque, au début du XVIIe siècle, on trouve un fils de Pierre pourvu d'une charge importante à l'Abbaye même, ce qui suppose, bien entendu, un retour à la religion de ses pères. Estienne Alamartine, en effet, fils de Pierre et de Jehanne de la Roue, bourgeois de Cluny, est qualifié dans les actes le concernant de juge-mage et capitaine de l'Abbaye de Cluny : fonctions importantes qui lui conféraient des pouvoirs judiciaires et administratifs fort étendus, puisqu'il était chargé de rendre la justice pour le compte du roi sur les terres ecclésiastiques. Peu à peu, il augmenta sa situation : le 25 octobre 1604, il fut nommé avocat; en 1609, le roi ayant créé trois offices de conseiller au bailliage de Mâcon, il acquit une de ces charges, et enfin, en 1651, celle de secrétaire du roi, fort recherchée alors puisqu'elle conférait la noblesse à son titulaire pourvu qu'il l'eût exercée vingt ans ou qu'il fût mort en étant revêtu. Estienne Alamartine ayant été reçu au Parlement de Paris le 3 juillet 1651 et étant mort en fonction en 1656, la noblesse fut donc acquise à ses descendants.

Estienne fut marié deux fois : en premières noces, il épousa, le 22 octobre 1605, à Mâcon, Aymée de Pise, fille de noble Antoine de Pise, président en l'élection du Mâconnais, et de dame Antoinette de Rymon — dont il n'eut pas d'enfant; —

(1) Surnoms donnés par Regnault à Claude de Guize et à son desservant.

et en deuxièmes noces, le 18 novembre, à Châlons, Anne Galloche, fille de Guillaume Galloche, procureur du roi en la Châtellenie de Saint-Laurent-les-Châlons, et de Nicole Gon.

C'est à propos de ces deux mariages que commencèrent les falsifications de Louis-François dont nous avons parlé plus haut. En effet, dans toutes les généalogies qu'il fit établir au milieu du XVIIIe siècle, il eut soin, afin de donner un degré de plus à sa noblesse, de profiter de ces deux mariages pour faire du seul Estienne deux personnages distincts. Le premier fut marié avec Aymée de Pise, le second avec Anne Galloche.

Mais devant l'invraisemblance des dates — le premiar mariage étant de 1605 et le deuxième de 1619, le fils présumé d'Estienne aurait donc eu treize ans à l'époque de son mariage! — Il fallut d'abord reculer la date de 1605 à 1601 et avancer celle de 1719 à 1629, ce qui fut fait et donnait alors environ 27 ans au faux Estienne le jour de son mariage.

Bien plus, comme il ne restait de lui — et pour cause — aucun acte, aucune pièce authentique, il fallut au moins fournir une preuve irréfutable de sa naissance : c'est alors qu'on créa de toutes pièces un faux acte de baptême au nom de cet imaginaire personnage. A cet effet, à la date du 2 novembre et sur les registres paroissiaux de l'année 1602, on fit disparaître, par un lavage chimique, l'acte de baptême d'un individu quelconque, et à cette place on transcrivit le faux qui devait donner quelque vraisemblance à l'extraordinaire conception de Louis-François de La Martine. Il est d'ailleurs heureux pour lui que les deux gentilshommes chargés de l'examen des titres et preuves de noblesse fournis, messire Eléonor Garnier, comte des Garets, gouverneur de la citadelle de Strasbourg, et le chevalier de Prisque de Besanceuil n'aient pas mené leur besogne jusqu'au bout, car la lecture des registres, où toutes ces falsifications sont encore très apparentes aujourd'hui, les eût pleinement édifiés : sur l'un, l'acte du premier mariage d'Estienne, les corrections sont visibles ; sur l'autre, le faux acte de baptême, le papier blanchi par l'acide et où les mouillures sont encore apparentes, les signatures grossièrement copiées ou décalquées, l'encre encore noire, l'écriture même contrastent trop étrangement avec les actes qui précèdent ou suivent pour que le moins averti s'y soit trompé.

Louis-François avait compté sans les registres du bailliage et les autres pièces conservées actuellement aux archives de Saône-et-Loire et dont il ignorait peut-être l'existence; par leur lecture on peut se convaincre qu'il n'y eut pas deux Estienne Lamartine, mais un seul, qui fut marié deux fois. De sa première union il n'eut pas d'enfant, mais de la deuxième, il en eut cinq, trois filles et deux garçons.

L'aînée des filles, Philiberte, épousa, le 10 mars 1638, Antoine de la Blétonnière; une autre, Anne, née en 1627, fut mariée à Simon Dumont, « élu en l'élection », et mourut le 16 mars 1709; la dernière, Françoise-Madeleine, devint religieuse à la Visitation de Mâcon.

Quant aux deux fils, l'aîné, Philippe-Etienne, fut l'auteur de la branche aînée des Lamartine, dite d'Hurigny, éteinte dans les mâles à la fin du XVIII[e] siècle, et le cadet, Jean-Baptiste, de celle de Montceau, qui sera rapportée après son aînée.

Lamartine d'Hurigny.

Le fief d'Hurigny, dont les La Martine de la branche aînée prirent le nom, était situé à quelques kilomètres de Mâcon, et appartenait, au milieu du XVI[e] siècle, à Ennemont Seyvert en faveur de qui il avait été inféodé par lettre de juin 1510; Estienne Alamartine, qui l'avait acquis en 1665, le transmit à son fils aîné et lui permit d'entrer, le 27 décembre 1676, aux Chambres de la noblesse du Mâconnais.

Philippe-Etienne de La Martine d'Hurigny naquit vraisemblablement à la fin de 1621. Il succéda à son père en 1656 dans son office de conseiller et secrétaire du roi, mais résigna ses fonctions quelques années après, le 14 janvier 1663. Il avait épousé, le 19 juin 1637, Claudine de la Roue, fille de « feu noble Antoine de la Roue, avocat à Mâcon, et de demoiselle Marie Galopin, sa veuve ». De cette union naquirent :

1° Philippe de La Martine, écuier, seigneur d'Hurigny, né le 26 août 1658, marié en 1708 à Anne Constant, fille d'un riche marchand de Lyon, dont il n'eut pas d'enfant, et mort le 20 octobre 1747. Ce fut lui qui, le premier de la famille, fit enregistrer ses armes, en 1696, à l'armorial général;

2° Jean-Baptiste qui suivra;

3° Ursule, née le 2 janvier 1677, mariée le 27 novembre

1696 à Antoine Desbois, grand bailli d'épée du Mâconnais et « capitaine du vieil chasteau de Mâcon », morte le 7 mars 1746;

4° Marie, née le 5 février 1662, morte le 14 du même mois;

4° Marie, née le 24 juillet 1665, religieuse au couvent de la Bruyère;

6° Anne, née le 12 septembre 1667, ursuline à Mâcon.

Jean-Baptiste de La Martine, second fils de Philippe-Etienne, naquit le 19 octobre 1663. Ce fut lui qui, le premier des Lamartine, rehaussa le nom du prestige, si grand à l'époque, de la noblesse d'épée, puisque, après avoir servi quelques temps cornette dans Lande-Dragons, il acheta, le 25 octobre 1689, une compagnie dans le régiment de Gévaudan-Dragons. Il quitta l'armée pour épouser, le 26 février 1696, Eléonore Bernard, d'une très ancienne famille mâconnaise, fille de Philibert, seigneur de la Vernette, conseiller du roi au siège et présidial de Mâcon, et de Jeanne Bouilloud, qui lui donna :

1° Philibert, né le 15 juillet 1698, capitaine au régiment de Piémont, chevalier de Saint-Louis, mort le 8 janvier 1789 sans avoir été marié;

2° Françoise, née en 1700, morte en 1720;

3° Jean-Baptiste de La Martine, dernier seigneur d'Hurigny, né en 1703.

Il servit d'abord comme volontaire dans le régiment de Villeroy, où il devint capitaine et chevalier de Saint-Louis. Il épousa, le 8 mai 1735, Anne de La Martine de Montceau, sa cousine, et mourut le 16 avril 1757, n'ayant eu de son mariage qu'un fils, Louis-François, né le 26 février 1748, mort jeune, et cinq filles : l'aînée, Jeanne-Sybille-Philippine, née le 28 février 1736, fut mariée le 16 février 1756 à Pierre de Montherot de Montferrand (1). La deuxième, Marianne, née le 31 octobre 1731, épousa, le 25 février 1759, Pierre Desvignes de Davayé; une autre, Ursule, née le 6 décembre 1741, devint, le 2 septembre 1766, la femme d'Antoine Pâtissier de la Forestille, capitaine au régiment de Piémont, et mourut le 14 août 1824. Quant aux deux autres, Marie-Philiberte, née le 7 février

(1) Un petit-fils de Jeanne-Philippine et de Pierre de Montherot épousa plus tard une des sœurs du poète.

1739, et Françoise-Marie, née le 13 novembre 1742, elles moururent jeunes.

A la mort de Philibert de Lamartine, en 1789, la branche aînée se trouva donc éteinte dans les mâles; quant à la seigneurie d'Hurigny, avec les domaines et châteaux qui en dépendaient, elle avait été constituée comme dot, en 1756, à Jeanne-Sybille, lors de son mariage avec Pierre de Montherot.

Lamartine de Montceau.

La branche de Montceau a pour auteur Jean-Baptiste, fils cadet d'Estienne Alamartine et d'Anne Galloche. Il naquit en 1640 et, à la mort de son père, hérita de sa charge de conseiller au bailliage de Mâcon ; il épousa, le 27 avril 1662, Françoise Albert, fille d'Abel Albert, conseiller du roi, receveur des consignations, et de demoiselle Françoise Moisson. Ce fut elle qui lui apporta en dot cette terre de Montceau (1) qui, malgré les difficultés financières où le poète se débattit vers la fin de sa vie, ne fut vendue qu'en 1870 après sa mort. C'était un beau domaine d'environ 47 hectares, situé sur les communes actuelles de Prissé et de Saint-Sorlin, à une quinzaine de kilomètres de Mâcon.

Le testament « olographe et mutuel » de Jean-Baptiste et de sa femme, rédigé le 1er mars 1707, nous montre que, dès le début du XVIIIe siècle, la situation de la famille de La Martine était déjà fort bien établie :

Nous léguons, y est-il dit en effet, aux pauvres de l'Hôtel-Dieu et de la Charité de cette ville, à chacun (*sic*) la somme de trois cents livres, les invitant à prier Dieu pour nous. A notre fils Nicolas de La Martine nous donnons et léguons pour sa part et portion de nos biens et hoirie notre domaine situé à Milly (2) et lieux circonvoisins,

(1) La famille Albert était originaire de Mâcon. Benoît Albert, lieutenant en la justice de Romenay, était père d'Antoine, rapporteur et certificateur des criées par provision du 22 novembre 1607 ; à la mort d'Abel Albert, son fils, survenue en 1672, la terre de Montceau échut à Jean-Baptiste.

(2) La maison de Milly a été construite par Jean-Baptiste de La Martine, au début du XVIIIe siècle. M. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, a retrouvé et publié le premier le curieux acte suivant : « L'an de N. S. 1705, le 15e juillet, je soussigné ay béni la maison de M. Jean-Baptiste de La Martine conseiller du Roy au bailliage et siège présidial de Mâcon, à 6 heures du soir. A. Danthon, curé de Milly. » (Arch. de la commune de Milly, série G. G.) Les terres avaient à cette époque une superficie d'environ 52 hectares et s'étendaient sur les communes de Milly, Bertzé-la-ville, et Saint-Sorlain. La seigneurie de Milly était, au XVIIIe siècle, entre les mains de la famille de Pierreclos.

et celui des Fortins, paroisse de Bertzé-la-ville, consistant en maison garnie des meubles qui y sont présentement, cave, pressoir et généralement tout ce qui en dépend, prés, terres, vignes, bois, maisons des grangers et vignerons et leurs dépendances, avec les bestiaux qui servent à la culture. Plus nous lui léguons notre maison sise en cette ville, près les religieuses Sainte-Ursule (1), qui est habitée présentement par son frère aîné, suivant qu'elle se comporte chargée du passage qui y est présentement pour la desserte de la grande maison que nous habitons. Nous lui donnons et léguons de plus la charge de conseiller magistrat au bailliage et présidial de Mâcon, avec tous les droits en dépendant, la part que nous avons aux charges de receveur des épices, et en tout ce que dessus instituons ledit Nicolas de La Martine notre héritier particulier, à la charge de payer par lui, annuellement et par avance, à Sœur Françoise de La Martine (2), religieuse à la Visitation Sainte-Marie, et à Sœur Anne de La Martine (2), religieuse Ursule, à chacune d'elles 15 livres de pension pendant leur vie sur leurs simples recens, attendu que nous n'entendons pas que la communauté en profite sinon nous révoquons ledit leg. Item nous donnons à Marie et à Marie-Anne de La Martine nos filles, à chacune la somme de dix-huit mille livres... Item nous donnons et léguons et donnons à François de La Martine, notre fils, chanoine en l'église de Mâcon, la somme de quinze mille livres et outre ce nous lui léguons la somme de mille livres que nous lui avons avancée pour fournir aux frais de son baccalauréat en Sorbonne... au résidu de nos autres biens, desquels nous avons disposé cy-devant, ni n'entendons disposer cy-après, nous nommons et instituons notre héritier universel, seul et pour le tout, Philippe-Etienne de La Martine, notre fils aîné. Voulons de plus que si moi ledit de La Martine, décède le premier, qu'au moment de mon décès notre héritier entre en jouissance du domaine et vignobles de Perronne et des biens qui sont venus de Monsieur Litaud depuis son mariage...

Comme on peut s'en rendre compte par ce document, la plupart des biens, — à part Saint-Point et les propriétés de Franche-Comté — qui composeront plus tard le patrimoine d'Alphonse de Lamartine se trouvait, dès le début du XVIII[e] siècle, en possession de son trisaïeul.

Jean-Baptiste mourut le 1[er] septembre 1707 ; de son mariage naquirent seize enfants, neuf fils et sept filles :

(1) Il s'agit de la maison natale de Lamartine sise au n° 18 de la rue des Ursulines, qui ne faisait, de par les jardins communs, qu'une seule et même propriété avec le n° 3 de l'actuelle rue Bauderon de Sennecé, résidence ordinaire du chef de la famille.

(2) Une de ses tantes et une de ses sœurs.

1° Abel, né le 4 février 1663, mort le 13 novembre de la même année;

2° Philippe-Etienne, qui suivra;

3° Françoise, née le 10 mai 1666;

4° Antoine, né le 10 mai 1666, mort le 28 du même mois;

5° Claudine, née le 26 avril 1667, morte le 22 septembre 1672;

6° Nicolas, né le 31 octobre 1668, mort le 19 mai 1714. Il succéda à son père dans l'office de conseiller au bailliage et présidial de Mâcon. Il mourut à Vichy sans avoir été marié; il devait aller de là aux eaux de Bourbon, dit Claude Bernard dans une note de son manuscrit, « dont celles de Vichy n'étaient regardées par ses médecins que comme une préparation; mais la mort l'en empêcha : sa maladie était une phtisie pulmonaire; on ne seconda pas assez l'effet des eaux par des purgatifs décidés »;

7° Claude, né le 31 novembre 1669;

8° Marie, née le 11 novembre 1670, morte le 2 février 1750, sans avoir été mariée;

9° Antoine, né le 11 novembre 1670, son jumeau, mort à Paris en 1690, « où il avait été envoyé pour étudier en Sorbonne »;

10° Marianne, née le 21 juin 1673, mariée le 9 avril 1712 à Claude Chambre, receveur des Etats du Mâconnais, morte le 16 mars 1758;

11° Louis, né le 16 mars 1765, reprit en 1703 la compagnie de son frère aîné dans le régiment d'Orléans et fut tué au siège de Barcelone en 1719;

12° François, né le 20 mai 1677, chanoine de l'église Saint-Pierre de Mâcon, pourvu d'un archidiaconé en 1725, élu doyen par le chapitre de cette église le 29 mai 1728;

13° Françoise, née le 4 janvier 1678, morte la même année.

14° Françoise, née le 13 avril 1679;

15° Jean-Baptiste, né le 10 septembre 1680, mort le 9 juillet 1720, noyé en se baignant dans la Saône;

16° Aimée, née le 27 juillet 1683.

Philippe-Etienne de La Martine, fils aîné de Jean-Baptiste et de Françoise Albert, naquit le 26 mai 1665. De 1689 à 1702, il servit comme capitaine dans Orléans-Infanterie d'où son père le retira pour le marier, en 1703, à Sybille Monteillet,

fille d'un marchand de Lyon. Il mourut le 22 mars 1735 ayant eu de ce mariage :

1° Anne, née le 8 janvier 1705, mariée, le 8 mai 1735, à Jean-Baptiste de La Martine d'Hurigny, son cousin, morte le 15 mai 1781 ;

2° Louise-Françoise, née le 21 août 1707 ;

3° Louis-François, qui suivra ;

4° Marie-Anne, née le 24 mai 1713 ;

5° Marie-Claudine, née le 19 février 1714, dite Mlle de Luzy ;

6° Charlotte, née le 24 février 1716, mariée, le 26 novembre 1736, à Pierre de Boyer, seigneur de Ruffe et de Trades, morte le 13 juillet 1757.

7° Philippe, né le 17 novembre 1717 ; lieutenant, le 1er décembre 1733, dans le régiment de Tallard (devenu par la suite Monaco), capitaine le 21 mai 1739 ; mort chevalier de Saint-Louis le 27 octobre 1750, des suites de ses blessures ;

8° Ursule, née le 30 novembre 1718.

Louis-François de La Martine, seigneur de Montceau et de la Tour de Mailly (1), naquit le 4 octobre 1711.

Comme son père, il fut destiné au métier militaire et par le relevé de ses services conservé aux archives de la Guerre, nous savons qu'il fut enseigne, le 3 octobre 1730, au régiment de Tallard-Infanterie, promu lieutenant le 22 août 1731, capitaine le 10 novembre 1733, et qu'il quitta l'armée le 1er octobre 1746, avec la croix de chevalier de Saint-Louis. Comme son corps fit les campagnes de 1733, 34, 35, sur le Rhin, celles de 1744 et 46 en Flandre et 1745 en Allemagne, on voit qu'il prit part à la guerre de succession de Pologne et à la guerre de Sept Ans.

Lamartine, qui l'a à peine connu d'ailleurs, mais pouvait en parler d'après des souvenirs de famille, en a laissé un portrait charmant.

Il avait été superbe sous les armes, dit-il, dans sa première jeunesse. En garnison à Lille, sous Louis XV, il avait frappé les yeux de Mlle Clairon, qui débutait alors, et en avait été très remarqué. J'ai encore vu les restes de ses équipages, tels que sa magnifique

(1) Ce fief était situé à Igé, près du chemin de cette paroisse à Verzé. Louis-François en acquit la seigneurie d'un sieur Cochet, en 1736.

argenterie de campagne...., il avait servi longtemps dans les armées de Louis XV et avait reçu la croix de Saint-Louis, à la bataille de Fontenoy. Rentré dans sa province avec le grade de capitaine de cavalerie (1), il y avait rapporté les habitudes d'élégance, de splendeur et de plaisirs contractées à la cour et dans les garnisons.

Quelques années après son retour à Mâcon, il épousa, le 25 août 1749, Jeanne-Eugénie Dronier, fille de Claude-Antoine-Joseph Dronier, seigneur du Villard et de Pratz, conseiller honoraire au Parlement de Besançon, et de Cécile-Eugénie Dolard (2), qui lui apporta en dot de riches propriétés. À la fin du XVIIIe siècle, la famille de La Martine, représentée par son chef Louis-François, était, on le voit, une des plus considérables de la région : le 15 novembre 1787, Louis-François fut donc élu de la noblesse aux États particuliers du Mâconnais, où les représentants des trois ordres réglaient les affaires de leur province, et, le 16 mars 1789, il assista, avec deux de ses fils, à l'assemblée du bailliage de Mâcon, pour l'élection des députés aux États généraux.

D'autre part, de sérieuses alliances avaient permis d'augmenter et d'embellir le patrimoine. Près de Dijon, en 1756, Philippe-Étienne avait acquis la seigneurie d'Urcy, avec son château, son parc immense et les terres de Quemigney, Clémencey, Fleurey, celles mêmes qui devaient être mises sous séquestre en 1793 comme bien d'émigrés ; en outre, les La Martine possédaient, aux environs de Mâcon, des vignobles à Péronne et à Champagne ; la seigneurie de la Tour-Milly, [illegible] et Milly, dont les terres avaient presque doublé depuis Jean-Baptiste ; Monceau, enfin, résidence favorite de Louis-François, qui l'avait transformée. À vrai dire c'était, plutôt qu'un château, une de ces gentilhommières comme il en foisonne en la région ; mais la maison, toute blanche au milieu des arbres, avait grande allure avec ses avenues de

(1) Comme on l'a vu, François-Louis fut officier d'infanterie et non de cavalerie : c'est une des nombreuses erreurs que l'on relève dans les Confidences et les Mémoires.

(2) Arch. communales de [illegible]. Sur la famille Dronier, originaire de Franche-Comté, on est peu renseigné : d'après une généalogie fort suspecte, [illegible] par Louis-François [illegible] Suzanne [illegible] Jean-Claude Dronier aurait épousé, le [illegible], Marie-Claudine [illegible], dont il eut un fils, Claude-Antoine-Joseph, seigneur du Villard et de Pratz, conseiller au Parlement de Besançon en 1740, marié le 17 nov. 1719, à Cécile-Eugénie Dolard.

noyers séculaires, ses terrasses, ses jardins et ses vignes qui s'étendaient au loin. A l'intérieur, une salle de théâtre où l'on jouait la comédie ; puis des communs immenses pour loger les domestiques, jardiniers et vignerons et une plantation de mûriers, où Louis-François, qui semble avoir été un homme extrêmement pratique, avait tenté l'élevage des vers à soie.

Son mariage avec Mlle Dronier lui avait également apporté des biens considérables en Franche-Comté : c'étaient d'abord le château et les bois de Saint-Claude, Pratz et Monculot ; les forêts du Fresnay, dont les sapins s'étendaient sur plusieurs centaines d'hectares, et qui vaudraient, disait souvent Lamartine, « des millions », mais furent, après la Révolution, vendues, paraît-il, à vil prix, par dégoût de quelques lieues de distance pour les administrer. Voilà qui ressemble peu, pourtant, à ce que l'on sait de Louis-François qui, soucieux avant tout de son bien et dérogeant même, avait installé des usines hydrauliques de fils de fer à Morez-en-Jura, berceau de la famille Dronier, et dont il semble s'être occupé avec assiduité (1). Enfin la terre et le château du Villard-Saint-Sauveur, celle des Amorandes avec les ruines d'un vieux château féodal, et d'importants vignobles à Poligny.

Toute cette fortune devait, à la mort du vieux seigneur, passer, selon l'usage, aux mains du fils aîné, François-Louis, né le 6 juillet 1750. A l'âge de quatorze ans, il fut inscrit à l'école de la compagnie de chevau-légers de la garde ordinaire du roi, après approbation des fameuses preuves de noblesse établies par son père. Mais il était d'une santé délicate et dut, en 1776, quitter la compagnie, où il n'avait fait d'ailleurs que quelques rares apparitions, « n'ayant tardé à venir faire ses exercices, dit une note de son dossier aux archives de la guerre, que par maladie dont il a donné les preuves ». Cet oncle semble avoir laissé une profonde impression à Lamartine, qui s'étend longuement sur lui dans ses souvenirs de jeunesse. Par lui, en faisant toutefois la part du décor et de la poésie dans les *Confidences*, on voit assez bien ce que dut être

(1) Mémoire du sieur de Lamartine « par lequel il sollicite divers privilèges et faveurs pour les deux manufactures de fil de fer et de fers noirs qu'il possède aux Combes, près St-Claude-sur-Bienne et à Morez-du-Jura, et où il demande qu'il soit interdit au sieur Muller de maintenir l'établissement analogue aux siens qu'il a commencé d'installer au village de Champagnole. 1er sept. 1789 ». *(Arch, nat. F 12. 107, page 854)*.

pendant soixante-quinze ans l'existence de cet infirme, aigri contre la vie et le sort et qui fit durement peser les idées d'un autre siècle sur les premières années de son neveu (1). « J'ai son portrait bien gravé dans ma tête, dit Lamartine, parce que c'est un des hommes qui m'a fait dans ma jeunesse le plus de peine et le plus de bien. Il a été la sévérité et souvent la contradiction de mon existence, quoiqu'il n'ait jamais voulu en être que la seconde paternité et la Providence. »

Il faut se défier pourtant des idées libérales voire même un peu révolutionnaires, que lui prête le poète. *Les Confidences*, on le sait, furent écrites en pleine activité politique, à un moment où Lamartine n'était pas fâché de se découvrir des origines républicaines. Il ignorait sans doute que son oncle émigra, pendant quelques mois seulement il est vrai, et que ses biens furent séquestrés.

Ce fut en somme un solitaire un peu farouche, despotique parfois, et son angélique belle-sœur elle-même, Mme de Lamartine, dans son journal intime, concède qu'il n'était pas méchant, mais, dit-elle, « il est souvent hors de lui et comme dans le délire ». Dans sa jeunesse il s'était fiancé, contre le gré de ses parents, semble-t-il, avec la fille du fameux Saint-Huruge ; mais bientôt son état s'était aggravé à un tel point que les médecins lui avaient déconseillé le mariage ; et du jour où cet aîné fut reconnu incapable de continuer la race, il fut relégué au second plan dans la famille, ce qui n'était pas, on l'avouera, pour adoucir son caractère.

Mais le cadet, Jean-Baptiste, né le 27 octobre 1751, était entré dans les ordres. Il fallut donc chercher plus bas encore, et tirer de l'ombre, où il était destiné à végéter le petit chevalier de Pratz, Pierre de Lamartine (2). Il était né le 21 septembre 1751 et, selon l'usage du temps, il ne devait jamais se marier, mais « vieillir dans le grade modeste de capitaine de cavalerie, « gagner lentement la croix de Saint-Louis, puis dans son âge « avancé, pourvu d'une petite pension du roi et d'une légitime

(1) Il mourut à Mâcon, le 29 avril 1827.

(2) Lorsque Pierre de Lamartine entra dans l'armée, son père l'autorisa, afin de le distinguer de son frère, et selon un usage très répandu alors, à ajouter à son nom celui de *Pratz ;* Pratz était le nom d'une terre que Louis-François possédait en Franche-Comté, et Pierre de Lamartine signera le plus souvent désormais, Pierre de Lamartine de Pratz (ou de Prat). De là l'erreur si fréquemment commise en affirmant que le véritable nom du poète était : de Prat de Lamartine.

« plus mince encore, végéter dans une chambre haute de quel-
« que vieux château de son frère aîné, surveiller le jardin,
« dresser les chevaux, jouer avec les enfants, faire la partie
« d'échecs ou de trictrac des voisins, aimé mais négligé par
« tout le monde, et achever ainsi sa vie, inaperçu, sans biens,
« sans femme et sans postérité, jusqu'à ce que les infirmités
« et la maladie le reléguassent dans la chambre nue où pen-
« dent au mur son casque et sa vieille épée, et qu'on dît un
« jour dans le château : Le chevalier est mort. »

Cette triste et solitaire existence, Pierre de La Martine l'avait acceptée avec résignation. A dix-sept ans, après avoir déjà servi deux ans comme volontaire, il adressa une demande en vue d'obtenir un brevet de sous-lieutenant sans appointements dans Dauphin-Cavalerie, où commandait le comte de Vibraye, ancien compagnon d'armes de son père.

« Il ose espérer, disait-il, qu'on lui accordera cette grâce en considération de ses pères et parents qui ont sacrifié une partie de leur vie et de leur fortune au service du Roy, son père ayant été obligé de se retirer par rapport à sa santé après plusieurs campagnes de guerre sans autre récompense que la croix de Saint-Louis » ; suivait l'énumération des états de services de tous ceux de sa famille qui avaient servi avant lui, et il terminait, demandant cette faveur, « sous le bon plaisir de Monseigneur le Dauphin et de M. le comte de Vibraye, colonel-lieutenant du dit régiment, pour se mettre en état de suivre convenablement le métier de ses pères auquel, étant cadet de famille, il se propose de sacrifier avec zèle sa vie pour le service de sa majesté et de sa patrie ».

La demande fut accordée le 11 mai 1769 ; le 1er juin 1772, il obtenait le grade de sous-lieutenant en pied ; de lieutenant en second le 13 juin 1776, en premier le 14 février 1779 ; celui de capitaine le 12 juillet 1781 et de capitaine de remplacement le 9 mars 1788. C'est à ce moment qu'on s'occupa sérieusement de le marier ; il en était question déjà depuis longtemps, dit Lamartine, mais on ajournait d'année en année cette difficulté. C'était un soulèvement général de tous les sentiments de la famille : les chevaliers ne sont pas faits pour se marier.

La mère surtout était révoltée : marier le chevalier, disait-elle, c'est monstrueux. Mais, d'autre part, laisser s'éteindre le le nom, c'eût été un crime contre le sang. Il fallut se décider.

On lui laissa tout au moins faire un mariage d'inclination : il épousa en effet une jeune fille peu dotée, ce qui n'était pas, on l'a vu, dans les traditions de la famille. Elle était une amie de sa sœur Suzanne et, comme elle, chanoinesse-comtesse au chapitre de Salles en Beaujolais, couvent situé à un kilomètres de Villefranche-sur-Saône et qui était une de ces nombreuses institutions mi-religieuses, mi-mondaines de l'ancien régime pour les filles nobles et sans fortune. Louis-François y avait fait admettre sa fille en 1775. Là, elle s'était liée avec d'autres jeunes filles de son âge, entre autres Françoise-Alix des Roys, fille d'un intendant des finances du Palais-Royal et d'une sous-gouvernante des enfants d'Orléans (1). C'est à Salles, où il allait souvent voir sa sœur, que Pierre de La Martine l'avait connue, et c'est elle qu'il épousa, à Lyon, le 7 janvier 1790 (2).

Mais si cette union n'augmentait en rien le patrimoine, elle apportait pourtant dans la famille un élément nouveau : la haute situation de M. des Roys, le crédit de sa femme auprès des d'Orléans pouvaient laisser croire à Louis-François que les La Martine arriveraient, dans un court délai peut-être, à obtenir dans la maison du roi ou des princes un emploi que leur nom et leur fortune justifieraient largement et qui serait enfin la consécration des efforts accomplis obscurément pendant trois siècles par leurs ancêtres au service de la couronne. Mais s'il entretint quelque temps ces espérances très légitimes, les premières menaces de la Révolution vinrent le détromper.

Dès son début, Pierre de La Martine, à peine marié, reprit son uniforme, bien qu'il n'eût pas été compris dans la nouvelle formation de son régiment le 1er mars 1791, et se rendit à Paris offrir au roi ses services. Un mémoire présenté à Louis XVIII en 1814 en vue d'obtenir la croix de Saint-Louis et apostillé par un cousin de sa femme, Henrion de Pensey, ministre de la Justice au début de la première Restauration, nous donne quelques détails sur le rôle de Pierre de La Martine pendant les premières années de la Révolution. Suivant en cela l'exemple de la noblesse de France il avait, dès 1791, fait demander au roi ses ordres soit pour émigrer soit pour rester

(1) Les origines maternelles de Lamartine seront l'objet d'une prochaine notice.
(2) Le contrat fut signé à Lyon le 4 janvier, devant Me Fromental jeune et le mariage célébré le 7 en l'église d'Arnay.

à Paris. Louis XVI lui fit répondre de demeurer; il obéit et ne manqua aucune occasion de se rendre au château des Tuileries toutes les fois qu'il fut menacé; il s'y trouvait même la nuit du 10 août, resta jusqu'après l'attaque, combattit l'un des derniers, fut arrêté en sortant et conduit en prison, d'où il ne se tira que par la complicité d'Henrion de Pensey. Lamartine a raconté tout cela, mais les faits sont confirmés par une note du même Henrion qui lui donna asile, et lui évita ainsi d'être massacré à la Force, le 1er septembre suivant. Dès qu'il fut en état de partir sans éveiller l'attention, ce fut pour regagner Mâcon : il y trouva tous les siens en prison et ne tarda pas à les rejoindre. Le registre d'écrou conservé aux archives municipales de Mâcon nous apprend, en effet, qu'il fut incarcéré à l'ex-couvent des Ursulines — en face même de la petite maison qu'il habitait avec sa femme, le 9 pluviôse an II, c'est-à-dire le 28 janvier 1794. François-Louis, toujours malade, était à l'hôpital de la prison; l'abbé, son frère, était entré le 13 octobre 1793 et leur père les y suivit le 14 ventôse an II pour avoir un peu trop attiré l'attention sur lui en protestant hautement contre la séquestration de ses terres comme biens d'émigré alors que son fils aîné seul de la famille, avait quitté la France. Et de fait, pourtant, il avait fini par se faire rendre justice, car le directoire du département de Saône-et-Loire, par un arrêté du 12 avril 1792, avait fait droit à sa réclamation. Néanmoins, pendant la Terreur, ils étaient tous incarcérés et à un moment même dans une situation critique, puisque leur nom figure sur la liste des prisonniers devant être déportés à Cayenne le 25 avril 1794.

Thermidor leur ouvrit les portes; ils se comptèrent, tous étaient là. Peu à peu les terres de Bourgogne leur furent restituées, mais la plupart de celles de Franche-Comté avaient disparu dans la tourmente. François-Louis était vieux, heureux du calme relatif, heureux surtout de s'en être tiré, lui et les siens, à si bon compte; et la vie reprit autour du foyer rétabli. Mais le choc avait été rude pour deux vieillards de plus de quatre-vingts ans. Ils s'éteignirent en 1796, à quelques mois de distance, elle d'abord, lui ensuite, entourés de leurs enfants (1).

(1) Jeanne-Eugénie Dronier mourut le 13 fructidor an IV; Louis-François de Lamartine le 9 germinal an V.

Après leur mort, il fallut appliquer la nouvelle loi sur les successions; le partage commença : l'aîné, François-Louis, eut le domaine d'Hucy, l'abbé la terre de Montculot, Marie-Suzanne, l'ex-chanoinesse de Salles, celle du Villard, une autre fille, Charlotte, Montceau ; quant à la plus jeune, Sophie-Eugénie, demeurée toujours faible d'esprit, elle alla vivre auprès de son frère Pierre; à celui-ci échut la meilleure part : l'hôtel de Mâcon, Milly et ses vignobles. Mais ils n'avaient fait que subir cette loi imposée; tous savaient que ces parts du patrimoine ancestral, ils ne les détenaient que provisoirement et qu'à leur mort elles devaient faire retour au chef futur de la famille, Alphonse de Lamartine, né le 21 octobre 1790, suivant la vieille coutume que n'avait pu remplacer à leurs yeux la nouvelle loi.

Les pages qu'on vient de lire n'ajouteront rien à la gloire de Lamartine. Comme Vigny, lui aussi pouvait dire :

> J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
> S'il est ancien qu'importe? Il n'aura de mémoire
> Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Lui-même, on l'a vu, se montrait peu soucieux de ses origines. « Je descends, répondait-il invariablement lorsqu'on l'interrogeait à ce propos, d'une famille noble et catholique du Mâconnais. » Le reste lui importait peu, et il ignora sans doute toujours que ses ancêtres avaient laissé quelque trace dans les registres et parchemins du temps où ils vécurent et donné, avant lui, un peu d'éclat au nom qu'il portait.

Il semble pourtant que ces recherches puissent être de quelque utilité dans l'étude de la formation de l'esprit et de la poésie de Lamartine : on sait en effet de quelle importance est, si l'on veut comprendre sa première évolution, l'étude du milieu de son enfance et des influences qu'il subit pendant sa jeunesse : cette éducation foncièrement religieuse, cette mère admirable et scrupuleuse, ce père aux principes rigides, et surtout cette vie des champs qu'il mena jusqu'à vingt ans, toutes les sources profondes de sa poésie sont là ; et aussi dans cette terre natale, cette Bourgogne grasse et fleurie où il reviendra chaque fois le cœur débordant d'émotion. Mais, dans son œuvre, il faut aussi faire la part de cette vie antérieure, de ces influences ancestrales, qui l'ont souvent dominé dans les

grands moments de son existence ; comme il l'a dit lui-même, « c'est la cendre des morts qui créa la patrie ». Enracinés dans ce coin de Bourgogne depuis trois cents ans, habitués de père en fils à faire tout naturellement le sacrifice d'intérêts immédiats ou propres à ceux lointains et souvent invisibles de la race et de la famille, ses pères lui transmirent un peu de cet amour d'un sol qu'ils avaient lentement acquis au cours des siècles. D'eux aussi, il tenait cette foi qu'il sauvera intacte des pires épreuves et cet instinct secret de la légitimité qui le laissait muet et respectueux devant les fautes d'un Charles X, plus coupable pourtant que Louis-Philippe devant sa conscience d'honnête homme et de démocrate.

PIERRE DE LACRETELLE.

LES MARCHANDS

(Suite [1])

V

Tabusse et Marie gravissaient lentement la montée des Accoules, aux escaliers larges et bas, qui joignait les petites maisons tranquilles dont le cuivre des portes luisait. C'était, en sortant des rues encombrées, noires et sales du quartier italien, comme un coin de village discret et doux où il faisait bon vivre. On ne voyait plus, adossé au bas des façades, le long alignement des éventaires où s'entassaient les salades, les tomates et les fruits mûrs du Midi. La Grand'Rue, la rue Cordellerie, la rue des Tripiers étaient des fleuves qui ne charriaient pas de ce côté leur flot de Napolitaines, d'enfants nus et de filles. La Place des Moulins était vaste au bout de la montée. C'était dimanche ; le lavoir public ne portait plus sur ses bords la guirlande vivante des blanchisseuses agenouillées venant chanter et battre le linge en semaine. Une école maternelle, une chapelle de pénitents noirs, un jardin maigre étalaient la figure attendrie, grave et simple de leur destinée. Tabusse et Marie s'assirent sur un banc, contre des fusains mal taillés qui dessinaient un lamentable contour. Tabusse toussait ; Marie l'aida à se couvrir du pardessus qu'il portait sur le bras.

Ils regardaient devant eux une maison étroite qu'avaient habitée les parents du négociant. Tabusse évoquait un passé paisible écoulé, et chaque souvenir lui était un regret de plus. Il accumulait l'intimité de sa bonne souffrance. Il disait à Marie :

— Ta grand'mère était revendeuse à la Halle Vivaux... J'ai joué à la marelle avec Picquemal dans ce jardin...

Et cet homme étriqué, qui paraissait n'avoir jamais eu que l'âge qu'il portait le jour même, dévidait l'écheveau d'une enfance qui semblait ne point lui appartenir.

(1) *Voy. Mercure de France*, nº 300.

Marie écoutait distraitement. Elle déchiquetait de ses doigts ennuyés les petites feuilles de platane que le vent mettait à ses pieds comme de passagères aumônes d'or. Elle était fatiguée de porter son rêve, qui montait et descendait les chemins avec elle. Il était sur sa porte quand elle l'ouvrait, elle lui faisait une place au bord de son lit ; mais il se traduisait par le vide désespérant des attentes vaines. Elle avait cru un moment que la vie de son cœur revenait, quand Picquemal s'était intéressé aux affaires de son père. Cela n'avait pas duré. Le commerce restait le commerce. Les sentiments n'étant point un escompte, le conseiller les avait laissés de côté.

Ils avaient repris leur chemin. Tabusse toussait encore. La rue Fontaine-des-Vents s'ouvrait comme une fenêtre sur la mer. Le soleil était un champ de blés mûrs dont l'heure faisait les gerbes. Moissonneur, le crépuscule n'avait plus qu'à ramasser. Un bateau sortait des bassins et envoyait le bonjour tricolore de son drapeau qui flottait. La jetée était noire de la foule regardant le courrier de Chine glisser majestueux, et répandre l'haleine infernale de ses cheminées.

— As-tu soif ? demanda Tabusse à Marie.

Ils prirent place à la terrasse d'un restaurant où des tables étaient déjà occupées. Une femme donnait le sein à son enfant et buvait par intervalles un verre de sirop de groseille. Un groupe de maçons, que l'on reconnaissait aux grandes plaques blanches incrustées dans leurs vestes, chantait en chœur une sentimentale rengaîne de café-concert. Deux hommes parlaient haut en soignant leur absinthe : c'étaient Mangepan et Escornebeuf, que l'oisiveté du dimanche et la soif réunissaient dans ce coin de ville, étagé sur l'Esplanade de la Tourette, d'où la cathédrale se dessinait, pareille à un palais d'Orient.

Le portefaix et l'aide-funèbre parlaient de la grève finie. Les patrons n'avaient pas cédé ; on les avait même vus un jour conduire leurs lourds attelages à la place des charretiers. Les dockers reprenaient le travail pour six francs et neuf heures par jour.

— Et tes comptes avec la Bourse du Travail ? demandait le félibre.

— C'est arrangé.

Le Comité de la grève, l'heure des enthousiasmes passée,

avait en effet insisté pour que Mangepan lui donnât, en détail, l'emploi de l'argent de la caisse de secours, qui restait vide.

Le portefaix, embarrassé un moment, avait fini par faire accepter un procès-verbal de justification. Les livres, expliquait-il, avaient été détruits par un de ses petits neveux qui en avait confectionné des bateaux en papier.

Le ciel n'était plus qu'une plaine violette sur laquelle se détachaient encore les miettes des grands coquelicots du couchant. Les petits voiliers rentraient au port pareils à des oiseaux blancs qui gagnent leur nid. Lampe du large, le phare de Planier jetait l'intermittence de ses sillons de clarté sur la mer qui montait.

Tabusse et Marie descendirent vers la mer pour rentrer chez eux. Les quais étaient calmes, mais l'entassement des marchandises au seuil des embarcadères disait le travail de demain. Quelques Arabes frileux, pliés dans des couvertures orientales, flânaient dans les hangars, attendant l'heure de rejoindre le pont d'un navire à destination d'Alger.

Le tramway tardait à paraître. Tabusse et Marie n'attendirent plus et marchèrent le long du canal Saint-Jean, où mouillaient des mahonnes, des barques et des tartanes chargées de briques. Ils avaient dépassé les hauts murs en rotonde contre lesquels séchait la grande dentelle rouillée des filets étendus. Les bureaux de la Santé et de la Douane montrèrent leur petite masse carrée et grise.

Brusquement ils se trouvèrent dans la foule. Les habitants des quartiers de la Mairie et de l'Hôtel-Dieu promenaient sur le port leur originale flânerie. Des jeunes filles, portant de larges rubans de couleur dans les cheveux et des fichus croisés autour des reins, formaient, en se donnant le bras, une chaîne horizontale qui se heurtait aux propos hardis des hommes : pilotes, nervis ou matelots.

Dans la cohue, Tabusse et Marie qui ne se parlaient pas se frayaient un difficile chemin ; ils étaient de minuscules épaves ballottées et glissantes à qui le bruit et l'odeur forte des groupes faisaient mal. Le négociant cherchait constamment des yeux sa fille. Il avait, pour elle, une tendresse timide, presque muette. Il la savait sans bonheur, presque sans joie, et, près de cette enfant farouche, blessée, fière ou indifférente, il épuisait

son cœur trop plein qui ne pouvait malgré lui s'épancher. Il aurait voulu parler, dire à sa Marie : « Je sais..., tu n'es pas heureuse..., moi non plus..., consolons-nous.... » Il ne savait pas, il n'avait jamais su, et la vie passait. Il se sentait usé, fini. Coliadès et Zapulo l'avaient invité coup sur coup, sous le prétexte d'affaires à traiter, à d'abondants déjeuners qui l'avaient rendu plus malade encore. Il ne connaissait pas la méchanceté et la défiance ; il était un bon pantin candide et facile, que chacun faisait mouvoir.

Les globes électriques et les cafés s'allumaient sur la Cannebière. La foule bousculait la foule sur les trottoirs. Plus haut c'était la foire aux *Santons*, la foire de la Noël. Les longues étagères des baraques ouvertes étaient drapées de papier blanc et les petits personnages d'argile s'alignaient sur ces parterres immaculés. Il y avait des *ravis*, des aiguiseurs, des meuniers, des poissonnières, des bergers, des Enfants Jésus, des saint Joseph, des anges, des vierges, tout le carnaval des crèches, la multitude peinte des bonshommes faits au moule ou à la main. Ces boutiques alignées semblaient le bazar des légendes naïves qu'avec des ponts de liège, des échelles minuscules, du papier d'étain et de la mousse, les enfants pouvaient construire.

Marie regarda les étalages. Depuis des années on ne faisait plus la crèche chez elle. Elle en avait une pourtant, qui devait dormir dans un carton, sur la soupente de la cuisine, parmi la poussière. Elle évoqua les anciennes veillées de décembre ; elle eut envie d'acheter tous les santons nouveaux qu'elle voyait, les jolis santons plus chers et plus fins des statuaires italiens. Ils s'arrêtèrent devant une baraque. Marie fixa son choix sur une femme en terre cuite portant une cuve sur la tête et sur deux poules en plâtre dont les pattes étaient faites de morceaux d'allumettes. Elle s'amusait à reconnaître les vieux petits saints de tous les temps, qui jouaient un rôle dans l'évocation des scènes de Bethléem. Elle mit des noms sur les formes fragiles : Barthomiou, Jigé, l'Aveugle, tous personnages des *Pastorales* du Midi.

L'entassement bigarré luisait plus fort dans le jour des lampes à pétrole qui se balançaient au bout d'un long crochet de fer fixé au toit de la baraque. La vendeuse, sur le seuil, appelait les clients et dans son patois, traînant et lan-

goureux, vantait sa marchandise amusante et pauvre qui avait une âme.

Des gamins s'approchèrent de Marie et la regardèrent tristement emporter ses santons. La marchande les bouscula un peu lorsqu'elle vit qu'ils n'achèteraient rien.

Des sons de trompettes, de mirlitons, arrivaient d'autres boutiques : celles-là criardes de tout le stock dépareillé dont elles étaient pleines. Les ustensiles de ménage, les jouets à deux sous, les porcelaines fleuries, les bijoux en simili faisaient de montueux paysages multicolores dressés devant le public, qui les démolissait de ses achats.

Une à une les baraques fuyaient. Au carrefour des Réformés l'ombre compacte s'appesantissait, intense. L'église Saint-Vincent-de-Paul plaquait sur les fonds de nuit sa grande silhouette dentelée et ses flèches qui piquaient le ciel.

Tabusse ferma un instant les yeux. En se séparant du bruit et des lumières de la foire, il eut la sensation de tomber dans un grand trou noir. Il ne pensa plus ; il s'ensevelissait dans un vide étrange qui berçait sa détresse. Les maisons, les platanes, la fuite des voitures n'existaient plus. Cette minute loin de la vie lui parut bienheureuse et il eut le désir violent d'en finir soudain.

Enigmatique, silencieuse, Marie marchait à son côté....

VI

— *Soleil du Midi... Soleil !*

L'horloge éclairée de la Bourse avait l'aspect d'une lune fixe et rousse au sommet de l'édifice. Marcel demanda le journal à une marchande, aux jupes courtes, qui stationnait sur le trottoir désert bordant l'une des façades d'un grand café.

La petite tardait à rendre la monnaie. Des couples passaient rapides, qui gagnaient les music-halls désignés, plus loin, par des arcs lumineux.

Comme si elle avait amoncelé soudainement un peu de courage, la fille regarda Marcel, l'invitant...

Désœuvré, il la suivit. Elle pouvait avoir quinze ans ; son petit corps était emprisonné dans une blouse noire d'écolière ; elle avait de petits pas pointus et les journaux du soir faisaient une grande tache blanche sous son bras maigre.

Dans la rue des Récollettes, étroite et borgne, des globes,

salissant la clarté des flammes, pendaient aux portes des hôtels meublés.

Une raccrocheuse abominable et fardée articula en voyant passer la gamine :

— Fifi qui a fait un levage !

Mais Fifi ne se retourna pas et attendit Marcel sur le seuil d'un bouge.

— C'est là...

Picquemal prit la bougie commencée que lui tendait le garçon et paya d'avance le franc de la chambre.

Le pauvre franc ! La pauvre chambre ! Tout cela ne valait pas cher.

Une odeur de cuisine et de musc régnait dans l'appartement. Le lit, sous ses rideaux sombres, s'étalait, ignoble. Des marques de souliers maculaient les couvertures.

Marcel arrêta la petite, qui ôtait sa blouse :

— Tu es donc pressée ?

— Non, mais vous serez gentil !

Gentil signifiait : vous me donnerez « pour le temps », et Marcel, involontairement, pensa aux fiacres que l'on prend à l'heure.

— Tu fais la vie depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Oh non, Monsieur, depuis deux mois. Seulement, voilà, les journaux ça rapporte guère et l'on se fatigue tout le jour presque pour rien. Alors tu comprends, Monsieur, j'ai essayé autre chose...

— Ça te rapporte beaucoup plus ?

— Oh ! oui.

— Pourquoi ne te lances-tu pas en plein? Tu es très jolie, tu réussirais !

— J'y ai bien songé, mais ça me dégoûte...

Et comme Marcel faisait un geste :

— Je me donne, moi, parce qu'il le faut. J'ai ma mère qui est infirme et mon frère me bat si je ne lui porte pas d'argent. Il faut !... mais je songe à demain, à plus tard, à quelque chose qui peut changer ma vie... je veux redevenir honnête demain. plus tard... En vendant des journaux le reste passe et la police ne m'embête guère. Si je faisais comme les autres, on me traquerait pour me mettre en carte et ça, tu comprends, Monsieur, je ne veux pas.

Elle s'approchait du lit ; Marcel la retint encore et lui donna une pièce d'or. Elle le regarda, elle ne comprenait plus.

Dehors, la rue était la même, malsaine comme une eau qui dort : des raccrocheuses hélaient encore Picquemal :

— Tu viens, chéri ?

Et Marcel se mit à fuir, ne voulant pas approcher d'autres misères. La pluie s'était mise à tomber doucement et pointillait la chaussée. Quelques parapluies s'ouvraient, précautionneux. Les cochers relevaient la capote de leur voiture, et des gens, que les cafés n'attiraient pas, patientaient sous les tentes des magasins clos.

Marcel alluma une cigarette et fuma goulûment comme pour se laver la bouche. Il avait sur les lèvres la mauvaise haleine de l'hôtel meublé.

Il allait devant lui, un peu au hasard. Il n'avait pas sommeil ; il oubliait la pluie. La lumière vive d'un bar de nuit attira sa flânerie. Il entra à *l'Excelsior*. Quatre violons et un piano traînaient une valse lente ; les consommateurs chantaient doucement, le dos appuyé aux banquettes confortables. Dina, la *barmaid*, une gênoise admirable qui avait vendu des oranges sur les quais, souriait aux clients. Ses yeux, ses dents, ses boucles d'oreilles étincelaient derrière le haut comptoir, sur lequel s'appuyait la paresse attentive des filles aux chapeaux extravagants, aux robes tapageuses.

Les coktails, les whisky, le champagne doraient les verres emportés par les garçons.

Une grande fille sèche, que la générosité sentimentale de la patronne tolérait dans l'établissement, offrait des fleurs.

Une bande entra en coup d'air et s'entassa autour de la table occupée par Marcel. Rose Ly, une petite blonde emmitouflée, pareille à un portrait de Reynolds, se jeta au cou du jeune homme comme on dit bonjour.

— On ne te voit plus, que deviens-tu ?

Picquemal, étourdi, tendait les mains à Jean Messager, le fils de l'agent de change, et à Noël Laurent, interne des hôpitaux.

— Que vous sert-on ? criait la *barmaid*.

Rose répondit pour tout le monde :

— Du champagne.

Elle se rua vers le comptoir pour embrasser la grosse Dina à qui elle devait le prix de son loyer.

La grande fille sèche présenta une poignée de roses qu'un petit jeune homme imberbe paya en rougissant.

L'orchestre reprenait la *Valse Bleue*. En dansant, les bras écartés, Ly revint au milieu de ses amis; elle ressemblait à un amas de chiffons bleus sur la chaise qu'on lui avait avancée. Elle but à tous les verres. Après avoir touché à celui de Marcel, elle minauda :

— Je connais ta pensée !

Jean Messager, capricieux, bougonna :

— Laisse donc Picquemal.

— Tu m'énerves ! s'écria Rose. Et elle lui tira la langue.

Jean, fâché, se leva pour se mettre à côté d'une femme paisible qui agitait son trousseau de clefs.

Ly murmura à l'oreille de Marcel :

— Pourquoi ne viens-tu plus me voir ?

Picquemal affirma sans conviction :

— Pas le temps !....

Elle lui donna un coup d'éventail. Il fit une petite grimace douloureuse, reprit sa pose flegmatique et commanda un nouveau kummel.

L'atmosphère était ensorcelante, vaporeuse, chaude, pareille à un lit défait. L'orage des lustres étreignait les glaces, violentait les visages, était du soleil sur la plaine mouvante de la fumée ; les bouteilles sur le comptoir étincelaient comme des pierres multicolores de bagues tourmentées.

Absorbés, quatre jeunes gens jouaient au pocker sur une table d'angle. Entre la sentimentalité de la musique, le bruit de la soie, la course des garçons, les exclamations de Dina, les baisers des hommes et les mouvements scintillants des filles, on entendait leurs phrases sèches, nettes, impérieuses : « Je passe... deux paires aux as par les neuf,.. sécance à la couleur ». Avides, les doigts fouillaient le clapotis des jetons dans le petit panier.

Noël Laurent mêlait du pippermint et du sirop de groseille à du sherry-brandy et buvait cette couleur de marécage qui lui abîmait le cœur. Il fallut le faire sortir, il trébuchait...

— La porte !

Un peu de froid dérangeait la quiétude des clients enlisés

voluptueusement dans la moiteur de cette serre vive. Les bouchons continuaient à sauter sous l'élan de mousse pailletée du champagne et le large sourire de Dina allait sans cesse du tiroir empli d'or à la ligne des tables ruisselantes.

Rose Ly emmena Marcel dans le calme d'un petit salon contigu à la salle. Tout en se passant du rouge et de la poudre devant un miroir, elle faisait des reproches à Picquemal, qui prétendait avoir sommeil.

— Tu viendras chez moi.

Elle oubliait Messager ; une passion la reprenait pour Marcel qui lui avait fait connaître Capri et l'avait quittée ensuite, sans motifs précis.

Il se défendait. Il était venu à *l'Excelsior,* non pour chercher une conquète facile, mais pour combler le vide de quelques heures de nuit.

— Tu ressembles à Fifi ! dit-il brusquement, suivant une pensée.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme ? questionna Rose, sincèrement jalouse.

Il ne répondit pas, croyant l'exciter.

Elle se fit câline, humble ; elle se penchait lourdement sur lui.

— Dis que tu me retrouveras tout à l'heure.

Il répondit « oui » pour se débarrasser, et Rose, heureuse, s'envola légère pour respirer encore l'air de lumière de la salle qui était nécessaire à sa vie de papillon.

Marcel fit un parallèle des deux manifestations d'amour de sa soirée et trouva de la tristesse de toute part ; il ne différenciait que des formes ; Fifi et Rose avaient une même parenté dans son cœur. Il chassa la pensée qui lui apportait le visage de Marie ; il tremblait de la mêler, de la tacher dans ce décor de sa nuit.

Dans le bar s'établissait maintenant une sorte d'intimité complice ; chaque femme trouvait un amant et discutait sa nuit. Jean Messager avait emmené la fille au trousseau de clefs. Dina feignait un repos bien gagné, et l'orchestre s'était tu. La salle ressemblait au seuil d'une chambre ; il y avait des sincérités dans les yeux et du vice...

Un grand bruit coupa tout à coup la discrétion d'une multitude d'aveux éperdus. Noël Laurent revenait ; il avait, pen-

dant que le cocher dormait dans sa voiture, dételé un cheval de fiacre qui stationnait sur la place et il voulait faire entrer de force la bête dans *l'Excelsior*. Les femmes s'apeuraient déjà et montaient sur les tables dans un fracas de petits cris et de dessous agités ; les habitués noctambulesques s'amusaient follement de cette nouveauté et de la mimique de Laurent, qui *gueulait* avec un accent de clown :

— Je vais vous montrer ma jument en liberté.

Et tandis que l'interne des hôpitaux tirait désespérément sur le licol, le cheval fourbu, qui ne pouvait passer la porte trop étroite, balançait sa pauvre grosse tête résignée dans le cadre étincelant des vitres blondes.

VII

Le jour où l'on trouva Tabusse pendu à l'espagnolette d'une croisée, Marie fut libre. Elle eut cette douleur inconsciente des gens qui souffrent tout à coup, profondément, de la perte d'un être bon qu'ils ont négligé d'aimer de près pendant sa vie.

Le matin riait aux vitres de la salle à manger en désordre. Marie regarda pour la première fois sa robe noire, très simple, qui tombait mal.

Mme Gaudine, une voisine, qui rangeait les tiroirs du buffet, dit :

— Il faut avoir du courage ; c'est la vie..... Venez, nous allons mettre à part ce qui ne servira plus.

Elles passèrent dans la chambre où, quelques jours avant, avait expiré Tabusse, et ouvrirent les armoires.

La voisine sortit les vêtements et le linge du défunt, dont elle fit un gros tas sur les carreaux rouges qui brillaient.

— Nous vendrons tout cela.

Marie toucha du bout des doigts la défroque usée.

— Il vaut mieux le donner aux pauvres. Nous n'en retirerons rien.

La voisine protesta :

— Mais si, mais si, cela fera de l'argent... laissez-moi faire.

Et Mme Gaudine continua à créer de grands vides sur les étagères et les porte-manteaux.

Un chapeau haut-de-forme démodé tint mal l'équilibre sur

le dos de la pile des hardes et alla rouler, lamentable, jusqu'au pied du lit défait.

Dans un carton, on trouva un voile de mariée et des bouquets de fleurs d'oranger.

— Il faut garder cela, dit Marie. Ce sont des choses de maman.

Mme Gaudine agita ses grosses épaules rondes :

— Comme vous voudrez.

Une liasse de papiers soigneusement pliés émergea d'un paquet de chemises. La femme y jeta curieusement les yeux. C'était des extraits de naissance, des actes notariés, des lettres et des factures. Une note de fournisseur portait : costume tailleur, drap amazone, doublé soie : cent quatre-vingt-dix francs.

— Vous vous teniez bien en ce temps-là, prononça la voisine, vous étiez riches ?

— Les affaires de papa marchaient bien.

Une voix criait dans la rue :

— Vieux habits, vieux galons...

Mme Gaudine se précipita vers la fenêtre et fit signe à l'homme qui monta.

Il était sans âge et sans figure. Ses cheveux et sa barbe, non peignés, envahissaient la forme de sa bouche, de ses joues, de ses yeux, de son front. Sur le col de sa veste de couleur puce les pellicules se mêlaient à la poussière. Il avait des trous aux coudes et des carrés d'étoffes diverses remplaçaient la partie usée de son pantalon.

Il examina les vêtements et le linge d'un air indifférent qui augurait mal de l'estimation de la marchandise.

— Ça ne vaut pas cher....

— Combien offrez-vous ? demanda Mme Gaudine.

— Trois francs.

— Vous repasserez dans trois ans. Trois francs? Vous n'avez pas honte ? Il y a là de quoi couvrir un régiment.

— On ne trouve presque plus d'acheteurs du vieux, répliqua l'homme. Le neuf se fait à présent pour rien.

— Cent sous !

Ils tombèrent d'accord pour quatre francs et le chiffonnier commença à remplir le sac qu'il portait avec lui. Lorsqu'il eut fini, il sortit péniblement les pièces blanches de la poche et les

fit tomber une à une dans la main de la voisine, qui les vérifia attentivement.

— Bonjour la compagnie. A une autre fois.

L'homme chargea le sac sur son dos, et Marie le regarda s'en aller. Il lui parut qu'on emportait encore un peu de ses pensées.

On entendit la porte du corridor se fermer brusquement et la voix reprendre :

— Vieux habits, vieux galons.....

— Ce n'est pas tout, dit Mme Gaudine, il faut songer à manger. Je vais vous chercher du bouillon. J'ai mis le pot-au-feu pour mon déjeuner.

Marie la remercia ; elle n'avait pas faim. Mais la voisine était déjà dans l'escalier.

La fille de Tabusse s'assit, accablée, Un long moment elle resta sans penser, les yeux fixés sur la raie du soleil qui illuminait la détresse de la chambre endeuillée. Le froid la tira de sa torpeur ; elle se leva ; elle avait des crampes aux jambes ; elle eut l'envie d'occuper ses doigts, mais elle ne sut que rétablir un peu de symétrie sur la cheminée. Lorsque les candélabres furent également distants de la pendule dorée qui sommeillait ses heures sous le globe de verre, elle revint dans la salle à manger, en étouffant ses sanglots. Mme Gaudine apportait précautionneusement sa grosse tasse de bouillon, que Marie but à petites gorgées.

— Ça vous remettra.

La voisine reprit la tasse et repartit, car son mari allait rentrer.

Marie resta de nouveau seule. Le vide emplissait sa tête brûlante, dont les tempes battaient. Il lui sembla qu'on bâtissait autour d'elle, qu'on la séparait vivante de la vie. Les objets fuyaient un à un ; quand elle crut que les pierres du mur invisible allaient atteindre son visage et la cacher, elle jeta un cri et étendit les bras comme pour le démolir.

La salle à manger lui réapparut la même. Le buffet et le dressoir montraient leur lourde sévérité ; la tapisserie, fanée, faisait mieux ressortir les faïences claires et les tableaux romantiques accrochés aux murs. Deux fauteuils démodés paraissaient ne pouvoir contenir que leur propre repos, et les chaises,

légères, couronnaient la table au-dessus de laquelle luisaient le cuivre et la porcelaine de la suspension à bougies.

Marie, qui avait peur de sa solitude, chercha un prétexte à se donner pour sortir : la messe de sortie de deuil à commander. Comme elle allait mettre son chapeau, on sonna. Les dames Picquemal entrèrent avec des gestes exclamatifs, des mouvements de soie mêlés à des airs mystérieux.

— Ma pauvre petite..... prononça Pince-vitre, et elle embrassa l'orpheline. Renée et Marthe firent comme leur mère, et l'on s'assît.

— C'est là que ça c'est passé ? demanda Mme Picquemal, en désignant une fenêtre.

— Non, Madame, c'est dans la chambre ; et Marie revit la scène angoissante et précipitée où son père grimaçait sa mort.

— C'est affreux, s'écria Renée.

Marthe Nossetto, silencieusement, reconstruisait l'effroi de son amie. Elle se pencha vers elle.

— Tu es toute seule ?

— Toute seule..... oui.

— Il ne faut pas rester ainsi, les premiers temps surtout. Il faut essayer de te distraire. Je viendrai te chercher....

— Tu es très bonne, dit Marie en lui donnant la main.

Renée fut choquée de la précipitation de sa sœur à offrir ses services à Mlle Tabusse. Mme Picquemal coupa l'attendrissement de la conversation.

— Que comptes-tu faire? As-tu quelques revenus ?

— Pas grand'chose..... je travaillerai...

— Il est vrai que tu as ton brevet supérieur, dit Renée ; cela pourra te servir.

— Je ne sais pas.....

Elle n'avait point eu le temps, en effet, de penser à son avenir et de faire le bilan de son pauvre héritage.

— Mon mari pourra t'aider dans l'arrangement de tes affaires, reprit Honorine Picquemal ; si tu as besoin de lui, ne te gène pas, il sera très heureux de faire quelque chose pour la fille de son ami.

Les dames Picquemal se levèrent. Ignorant que la mort de Tabusse leur rapportait plus de trois cent mille francs, elles avaient eu le droit naïf d'être généreuses.

Marie leur donna le temps de s'éloigner et sortit à son

tour. L'air vif et la lumière la grisèrent un moment. Elle regarda la rue comme si elle lui était inconnue et s'étonna de se sentir vivre par la vie des autres.

Des repasseuses chantaient dans leur magasin ouvert; elle les vit, la gorge défaite, les manches relevées, guider sur le linge humide la marche brûlante et lourde des fers qu'elles approchaient par intervalles de leurs joues brillantes.

Une bouchère, sur le seuil de sa boutique, lui adressa un bonjour qui voulait être un geste de condoléance. Elle arriva ainsi jusqu'à l'église, en traversant des visions bruyantes et familières. Une odeur fine d'encens régnait sous les voûtes, mêlée à l'odeur onctueuse des cierges qui brûlaient. Marie, après qu'elle eut rejoint le sacristain, auquel elle donna cinq francs pour la messe, s'agenouilla à l'ombre d'un pilier et, la figure dans les mains, redevint lointaine...

Dans le chœur d'un autel latéral, dédié à sainte Anne, des enfants ânonnaient leur catéchisme, sous la direction d'un jeune abbé.

— Combien faut-il de péchés mortels pour aller en enfer ?

— Il ne faut qu'un seul péché mortel pour aller en enfer.

— Qu'est-ce que l'enfer ?

Les questions joignaient les réponses, et cela faisait, dans le silence et l'ombre, une litanie monotone et candide qui s'harmonisait au bruit d'un prie-Dieu remué, à celui d'une porte de confessionnal ouverte, au toussotement d'une pénitente, au pas étouffé d'une *femme des chaises* qui passait.

Marie prolongeait son engourdissement dans la forme pieuse de son corps penché.

De temps en temps, comme pour se mieux persuader de sa présence dans l'église, elle formulait quelques invocations : « Je vous salue, Marie... » Ses prières ne s'achevaient pas selon le texte saint, mais selon ses propres rêves. Tous ces commencements de chapelets aboutissaient au chant douloureux et beau de l'amour qu'elle appelait pour la sauver.

— Marcel ! Marcel !

La figure du jeune homme surgissait devant ses yeux fermés inlassablement...; elle se mêlait à l'image de la Vierge évoquée aussi, et il naissait dans l'esprit de Marie un paradis immortel et harmonieux qu'elle rêvait d'atteindre. Maintenant, elle ne voulait plus mourir que dans la joie; sa tristesse était

semblable à une journée d'automne, si langoureusement dorée, qu'elle cache la douleur du bois mort qui craque dans l'allée. Elle voyait des robes violentes, du fard sur sa figure, le carnaval qui ne lui donnait que le temps de s'étourdir, de se masquer, et de rire.

Le sacristain vint lui dire qu'il était tard, qu'on allait fermer les portes. Elle se signa et quitta vite l'église, qui ne ressemblait plus, avec son recueillement, à la forme vibrante de ses désirs nouveaux.

VIII

— Je suis pauvre, je suis seule... ils ne veulent pas... c'est très naturel... c'est très naturel...

Et Marie se mit à pleurer.

Marcel Picquemal la laissa faire. Il estimait que la douleur qui s'extériorise soulage la douleur intime qui stagne au fond du cœur. Il coupait seulement de quelques phrases heurtées la détresse de son amie.

— Ayez un peu de courage... je suis là... je vous promets d'être toujours là... Est-ce que je ne souffre pas, moi aussi ?

Les parents du jeune homme s'étaient formellement refusés à donner leur assentiment au projet de son union avec Mlle Tabusse. C'était cette nouvelle qu'il apportait à Marie.

Dans cette chambre de jeune fille où ils étaient réunis, de longues minutes de silence inquiet rôdaient au long des rideaux blancs, qui s'évasaient dans la courbe du lit de cuivre, en formant une grotte de mousseline, au milieu de laquelle une petite statue de Vierge s'harmonisait.

Marcel caressa les cheveux de Marie. Elle était pâle, un contour d'ombre lui agrandissait les yeux, les faisait démesurés. Elle dit :

— Il faut me quitter, Marcel... il ne faut pas compromettre votre vie.

Elle était résignée sans conviction ; elle était celle qui, sur le quai de la gare, embrasse à perdre haleine celui qui doit partir, en souhaitant intimement que ne vienne pas l'heure du train.

Picquemal l'attira doucement sur ses genoux :

— Vous êtes une égoïste, vous voulez m'empêcher de vous rendre heureuse...

Il l'embrassa. Elle eut un frisson au creux des épaules.

— Non... Non...

— Taisez-vous, répondit-il, vous êtes à moi malgré eux... Nous partirons.

— Je ne veux pas, sanglota Marie; j'aurai de la peine tout le temps en pensant que je vous sépare des vôtres.

— Il n'y a que nous ; mes parents ne comptent pas, ne comptent plus.

Il était nerveux, à fleur de peau ; il injuriait sa famille, il la détestait. Puis, comme un enfant :

— Pourquoi ne veulent-ils pas, ma chérie ? Ils vous ont vue petite, toute petite, ils vous ont donné des jouets...

— Il y a longtemps de cela, dit Marie.

Leurs joues se touchaient et chacun d'eux sentait sur la sienne les larmes de l'autre.

Ils se levèrent, mais plus que l'angoisse était dans leurs yeux. Debout à côté l'un de l'autre, la glace de l'armoire leur renvoyait leur image de jeunesse. Ils restèrent un moment à se contempler, s'étreindre et, devant eux-mêmes, ils eurent l'orgueil de se sentir beaux.

— Ma chérie, murmura Marcel, comme je vous veux... vous serez ma femme!

— Non, répondit-elle impérieusement, pas votre femme; ce que vous voudrez, pas votre femme, ils ne veulent pas.

Elle n'osait dire « votre maîtresse »; elle avait honte des mots. Elle se serra contre son ami et Marcel la sentit haletante et transformée. Elle était chaude, elle était un fruit mûr qui va tomber de l'arbre abandonné. Ils rencontrèrent le lit de cuivre, les rideaux de mousseline et se penchèrent.

Le timbre de la porte retentit. Un sursaut les secoua, ils attendirent. La voix de Mme Gaudine s'infiltrait par la serrure :

— C'est moi, mademoiselle Tabusse, ouvrez!

Ils écoutèrent, fébriles. La voisine s'impatientait. Ils laissèrent s'en aller les pas.

De nouveau, ils s'étaient enlacés fiévreusement et sous le regard des meubles en pichpin, des bibelots tendres, de la tapisserie à fleurs très virginale, leurs baisers eurent des cris.

IX

Escornebeuf soumettait un de ses poèmes à l'appréciation du graveur Mistre, qui continuait à multiplier à coups de crayon son imagination sur le projet d'une eau-forte qui devait porter le titre symbolique de *la Musique nue*. C'était une harpe dont les cordes étaient des femmes ; un satyre en jouait et chaque son était représenté par l'envolée de corps légers, aux notes aiguës, de figures lucifériennes, aux notes graves.

L'aide-funèbre joignait l'accompagnement monotone de la récitation de ses vers provençaux à l'harmonie dantesque du dessin :

Il y a des rats, il y a des rats
Dans cette maison où je suis seul.
Il y a des rats aussi dans ma tête,
Des rats qui rongent mes pensées
Comme un fromage.

Je suis dévoré dans mes oreilles et dans mon cœur,
Dévoré de toute part par des rats,
Des rats noirs et des rats blancs.
Ah ! qui viendra poser une souricière
Contre la chambre de ma vie pleine de rats !

Charles Mistre coupait de quelque « très bien, très bien » sans conviction la déclamation du poème et continuait à s'absorber sur son ébauche.

L'atelier était plein d'une lumière égale et franche qui avivait la couleur d'un divan algérien encombré de coussins, de revues d'art et de livres dont le brochage se décousait. Le poêle ronflait dans son long tuyau de tôle. Des dessins, mal accrochés à des traverses de bois peint, voisinaient avec des cadres vides. Des statuettes et des vases aux reflets métalliques formaient, sur le couvercle d'un pétrin provençal, une mascarade minuscule qui riait de tout son éclat de cuivre et de bronze vert.

Le félibre acheva :

J'entends quelque chose qui gratte...
Je deviens fou !
On me mange les pieds et le cerveau.
Un chat ! un chat !
Vienne le chat sauveur !
Que c'est bon ce velours de ton dos...

Mais quoi tu as des griffes?
La vie n'est donc pleine que de dents et d'ongles!
Ah! je suis l'éternel écorché,
L'éternel mordu.

— Où vas-tu publier ta chanson? demanda Charles Mistre.

— Je ne sais pas; les almanachs sont parus... Si je trouvais des souscripteurs, je ferais une plaquette.

— Elle serait un peu maigre!

— J'ajouterai *la Chanson du Tavan* (1) et je demanderai une préface à Mistral.

Le graveur sourit, posa les cornes à son satyre et mit du coke dans le poêle.

— Que devient Mangepan? questionna-t-il en revenant s'asseoir devant son chevalet.

— Il est au Havre; il a été appelé par le comité gréviste de là-bas.

On frappa à la porte. Mistre, sans se déranger, cria : « Entrez. » M. Coliadès se présenta; le graveur s'essuya machinalement les mains à son sarrau en s'excusant de sa tenue.

— Je sais... je sais... les artistes... prononça le Grec, et il se mit à regarder les eaux-fortes.

— C'est amusant! dit Coliadès en montrant une figure de femme grimaçante et douloureuse dont les yeux étranges et profonds semblaient percer le papier.

Escornebeuf, auquel on ne faisait plus attention, toussa pour mieux affirmer sa présence.

— Je vous dérange, peut-être? insinua Coliadès.

— Non.., non... pas du tout... c'est... c'est...

Mistre ne savait comment désigner l'aide-funèbre. Il craignait d'offusquer le visiteur en lui présentant Escornebeuf comme son ami. Ce dernier, comprenant son importunité, se sauva, non sans avoir marqué son départ d'un « bonjour, mon vieux, à un de ses jours » dont Mistre n'apprécia point en l'occurrence la familiarité.

Le visage de Coliadès reflétait la luxure des compositions qu'il feuilletait. Les plis allongés de ses yeux fuyants s'accusaient mieux sur cette face rasée de levantin dont les cheveux noirs collés semblaient une calotte de jais bien ajustée qui

(1) La chanson du taon.

moulait les détails du crâne oblong. Les doigts du Grec tenaient maintenant une suite de gravures représentant les aspects divers d'une *Vie de Bohémiens*. Un réalisme brutal se mêlait à un mysticisme de légende. Des roulottes, des chevaux maigres, des femmes sales et des hommes déguenillés grouillaient sur la plage des Saintes-Maries, en face de la mer, une mer extravagante dont les vagues roulaient les images de sainte Marthe, de sainte Magdeleine et de sainte Sarah. Il y avait des planches ne contenant que de simples sujets : une gitane buvant du soleil, une Valaque cherchant des pous sur la tête d'un enfant, un vieux geignant contre une roue de charrette.

— Combien vendez-vous celle-ci ? demanda le Grec en désignant une gravure.

— Cent francs, répondit Mistre, c'est un premier état.

Coliadès offrit cinquante francs et demanda un reçu. Le graveur fut embarrassé, mais le Grec sortit un timbre de quittance de son portefeuille, rédigea la note, et Charles Mistre n'eut plus qu'à signer.

— Qui vous a donné mon adresse? demanda le graveur, encore interloqué d'un marché si vite conclu, et auquel les temps ne l'avaient point habitué.

— C'est le fils de mon ami Picquemal.

— Marcel ? Il a été tout à fait gentil. Que devient-il ?

— Il donne beaucoup de soucis à sa famille. Il s'est amouraché d'une femme. On craint qu'il ne fasse des bêtises.

Mistre ne poussa pas la curiosité jusqu'à demander dans quel ordre de bêtises rentraient celles que commettait son ami, mais se souvint que Marcel était soucieux lors de la dernière après-midi qu'ils avaient passée ensemble dans l'atelier.

— Vous devriez essayer de le sortir de là, continua Coliadès.

— Oh ! moi... vous savez !... Puis, je ne sais pas de quoi il s'agit.

Coliadès raconta les libres amours de Marcel et de mademoiselle Tabusse, en omettant de signaler les événements qui pouvaient les justifier.

Charles Mistre prononça évasivement :

— Les histoires de sentiments sont délicates... Marcel a peut-être de mauvaises raisons qu'il croit bonnes pour se livrer

à son cœur. J'essaierai pourtant, conclut-il, lorsqu'il eut compris que Coliadès était un envoyé des Picquemal.

Et il le raccompagna jusqu'au seuil de la porte.

Le long sifflement des sirènes des bateaux montait avec le bruit des charrettes dans la pièce claire et chaude qui semblait un reposoir au-dessus de la vie ardente.

Mistre contempla les pièces d'or.

— Si seulement Marcel arrivait !... pensa-t-il.

Il songeait au bon déjeuner qu'il lui offrirait.

Le satyre inachevé grimaçait, les doigts crochus sur la harpe. Le graveur marqua mieux la béate volupté de la bouche et la saillie des cuisses velues.

Il riait de son œuvre qu'il rêvait de vendre à quelque riche amateur qui, ne comprenant que la vicieuse ligne des formes, l'accrocherait dans le cabinet de toilette d'une maîtresse.

Un feuillet s'envola de la table et vint s'abattre au pied du chevalet.

— Tiens! Escornebeuf qui égare ses manuscrits, à présent !

Il éleva la feuille laissée par le félibre, monta sur une chaise et déclama :

Il y a des rats, il y a des rats
Dans cette maison où je suis seul.
Il y a des rats aussi dans ma tête,
Des rats qui rongent mes pensées
Comme un fromage.

Puis, soudain, un peu grave :

— Tout de même, ce pauvre Marcel ! Il me fait gagner cinquante francs, mais il doit être bien ennuyé...

Il s'habilla devant le poêle, sur lequel une marmite d'eau gloussait.

En descendant le haut escalier, il rencontra l'aide-funèbre, qui revenait chercher sa copie.

Mistre ne voulut pas remonter :

— Tu viendras la chercher un autre jour.

Et il entraîna le félibre soumis dans un restaurant de la rue Torte, dont il appréciait le vin de Chianti et les spaghetti.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Zapulo, vous n'êtes pas raisonnable. Vous chicanez pour des misères! Vous ne pensez même plus aux cinquante mille francs que je vous ai fait gagner avec l'assurance de Tabusse.

— Permettez, l'assurance de Tabusse n'a rien à voir dans notre affaire de blés; du reste, j'ai payé ma part de primes.

— Je n'ai pas dit que vous n'aviez pas payé! Je vous fais souvenir seulement que c'est moi qui vous ai proposé la bonne affaire.

— Si vous me la faites regretter par une mauvaise!

Picquemal, qui livrait à Zapulo une marchandise non con forme à un échantillon présenté à la vente, ne voulait point revenir sur un prix établi.

— Je ne puis accepter 19 sans bonification! décidait le Grec.

Mais Picquemal s'entêtait à ne pas accorder de différence et refusait l'arbitrage que lui proposait Zapulo.

La voix des interlocuteurs se haussait, devenait aigre, incisive :

— Vous êtes de mauvaise foi.... on ne peut pas travailler avec vous.... la conscience ne vous étouffe pas.

Ils se fâchaient. Zapulo, sec, hautain, demanda le relevé de son compte à ce jour dans la maison Picquemal de Birette.

— Vous n'avez pas confiance?

— Je ne fais plus d'affaires avec vous, annonça le Grec.

— C'est bien, conclut Picquemal vexé, je vais faire relever votre compte de suite. Est-ce que vous l'attendez?

— S'il vous plaît.

Un guichet s'ouvrit qui communiquait avec le bureau des employés et la voix du négociant, impérieuse, commanda :

— Janselme! le relevé de la maison Zapulo au 20 janvier. Facturez à 19 comptant 1 o/o le dernier ordre d'achat.

Il y eut un silence. Zapulo tourna son chapeau entre ses doigts, et Picquemal mit distraitement de l'ordre sur son grand bureau.

L'employé apporta le compte.

— En avez-vous pris copie? demanda le conseiller.

— Oui, monsieur.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Et il tendit la feuille à Zapulo, qui ajusta son lorgnon pour la vérifier.

— Cinq... huit... quatorze... vingt-trois...

Le Grec refaisait les additions. Picquemal, nerveusement, interrogea :

— Sommes-nous d'accord ?

— C'est en règle, vous pouvez faire encaisser quand vous voudrez.

Sur le seuil de la porte, Picquemal rappela Zapulo.

— Il est inutile, n'est-ce pas, de faire connaître en Bourse notre différend !

— Ah ! si, par exemple ! je veux savoir si vous me volez !

— On n'a jamais volé personne ici, monsieur !

— C'est ce que le Tribunal de Commerce appréciera.

— Vous oubliez que je suis juge ?

— Parbleu ! je le sais bien, j'ai voté pour vous !

Et le Grec s'en alla très digne.

Des courtiers arrivaient, les poches remplies d'échantillons; Picquemal refusa de les recevoir. L'un d'eux insista; il voulait qu'on lui réglât son semestre de commission.

Picquemal, bourru, cria de l'intérieur de son cabinet :

— Qu'est-ce encore ?

Le caissier de la maison répondit :

— C'est M. Trouche qui vient pour son compte de courtage.

— A combien s'élève ce compte ?

— A vingt francs quatre-vingts.

— Comment ! C'est pour des sommes pareilles qu'on nous dérange. Vingt francs quatre-vingts ! Je ne veux plus de courtiers qui ne font avec nous que 20 fr. 80 de commission dans six mois. Je n'en veux plus. Réglez, et dites à M. Trouche qu'il n'a plus rien à faire ici.

La voix se tut. Les employés prenaient des attitudes laborieuses sur leur pupître; les plumes grinçaient. On avait peur de la colère du patron et du guichet mobile toujours prêt à s'ouvrir :

Mèche, le gamin chargé des courses, prononça derrière sa main :

— Le singe n'est pas de bonne aujourd'hui.

Jeanselme, qui avait la confiance du patron, fit le maître d'école, mais le caissier fut obligé d'ajuster ses lunettes que le rire faisait glisser.

Gérard Nossetto en entrant trouva son beau-père très surexcité; il venait chercher de l'argent pour le lancement d'une marque d'automobile.

Picquemal, qui ne croyait à rien qu'à ses propres affaires et qui connaissait son gendre, crut judicieux de lui faire observer qu'il n'était pas prudent de risquer mal à propos ses capitaux dans des affaires nouvelles lorsqu'ils se trouvaient déjà en sûreté.

Gérard insistait; le vrai motif qui l'amenait était le désir qu'il avait de s'offrir une voiture neuve. Picquemal s'en débarrassa en lui consentant une avance de vingt mille francs sur l'intérêt de son compte.

Nossetto s'en fut presque heureux ; les demi-mesures contentaient toujours ses premiers besoins. Il avait des besoins quotidiens d'argent pour satisfaire sa vie de luxe, faire patienter ses fournisseurs, tenir une banque au cercle.

L'heure de la bourse approchait; des télégrammes arrivaient. Le négociant recouvra sa quiétude en s'absorbant sur le projet d'un nouveau marché et oublia sur le visage des chiffres la figure de Zapulo et la face de son coffre-fort encore ouvert.

ÉMILE SICARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

. Dialogues des Amateurs.

XCIX. — Les Années.

M. DELARUE. — Ah ! mon cher ami, voici bientôt venir une année nouvelle.

M. DESMAISONS. — Pas si nouvelle !

M. DEL. — Qu'en savez-vous ?

M. DESM. — Je m'en doute.

M. DEL. — Vous êtes bien présomptueux.

M. DESM. — Voilà vingt ans que j'entends annoncer pour demain des merveilles ou des horreurs et rien que je sache n'est jamais advenu.

M. DEL. — Patience !

M. DESM. — Je n'en ai plus beaucoup, ni d'illusions. Cela ne veut pas dire que je sois impatient de l'avenir ni dégoûté du présent. J'accepte la minute telle qu'elle est ; elle est bonne puisqu'elle est. Seulement je trouve que les minutes se ressemblent un peu trop.

M. DEL. — Oui, on sent un peu trop qu'elles sont sœurs, mais il y en a de plus ou de moins jolies. N'en est-il pas que vous regrettiez : c'est une distraction, cela.

M. DESM. — Non, parce que je suis trop raisonnable. Je sais qu'elles ne vont pas seule à seule, mais toujours en se tenant la main, dans une chaîne infinie. Si j'en désirais une il me faudrait accepter aussi toutes ses compagnes. Mais je crois que nous faisons de la littérature, c'est-à-dire quelque chose de très bête. Tenons-nous-en à la réalité.

M. DEL. — Pourquoi ne pas songer un peu au possible ?

M. DESM. — Parce qu'il y a le réveil. Le quotidien me suffit, mais je le trouve bref.

M. DEL. — C'est pourquoi, peut-être, il faut l'allonger par le rêve.

M. DESM. — Ah ! que vous êtes resté romantique ! Cet allongement est chimérique, puisqu'il y a le matin et qu'il y a le soir.

M. DEL. — Mais si l'on rêve au delà de la vie ?

M. DESM. — Rêver au delà de la vie !

M. DEL. — Des gens s'y adonnent.

M. DESM. — Croyez-vous ?

M. DEL. — Mais, cela est certain, vous le savez comme moi.

M. DESM. — Vous n'y êtes pas. Mon cher, les gens qui rêvent au delà de la vie ne rêvent pas la vie que nous connaissons ; ils ne rêvent pas un au delà tel qu'un prolongement du réel. Quoi qu'ils fassent, il y a une erreur et rien ne peut empêcher la vie présente de finir.

M. DEL. — Et s'il s'en recommençait une autre, plus belle, perfectionnée ?

M. DESM. — Elle ne m'intéresserait pas, puisque je ne puis en avoir aucune idée et ceux-là même qui en rêvent sont dans cet état d'esprit. Elle les intéresse si peu qu'ils se cramponnent à celle-ci d'une façon honteuse. Leur chair, qui est la seule vérité, sait bien que la mort clôt toute activité. De là ce tremblement, qui contredit les conclusions de l'esprit. Mais, est-ce que nous sommes sérieux en ce moment ?

M. DEL. — Presque pas. Il y a un moment nous faisions de la littérature ; maintenant c'est de la philosophie. Mais qu'à bien considérer les choses rien n'est sérieux. L'homme, surgi à l'état d'enfant, le demeure toute sa vie.

M. DESM. — Il y a pourtant des degrés dans cette puérilité.

M. DEL. — Pas d'un certain point de vue.

M. DESM. — Vous admettez bien qu'il faut vivre ?

M. DEL. — Ce n'est pas nous qui choisissons. C'est un fait, et voilà tout. Allez-vous mêler la volonté à nos autres divagations ?

M. DESM. — Cela ne serait jamais qu'un mot de plus. Ah ! que l'homme a inventé de choses !

M. DEL. — De choses, vous voulez rire. De mots ! De mots ! De mots !

M. DESM. — Oui, de mots. Mais c'est aux mots qu'il tient le plus, et cela se conçoit. Les mots contiennent tout, ils sont grands comme le monde, plus encore, ils sont sans limites. Tandis que les choses sont si petites qu'à peine on les touche, si fugitives qu'à peine on les a senties. Il faut un grand effort pour préférer la chose au mot. Quand on est arrivé à faire ce choix naturellement, sans lutte, on a atteint le sommet. On pourrait se reposer si le repos n'était pas, lui aussi, un mot.

M. DEL. — Oui, préférer vingt francs au billet de loterie qui vous promet un million ! En sommes-nous capables ?

M. DESM. — Non ! non ! n'en soyons pas capables. Les mots et leurs promesses sont aussi une sorte de réalité de l'esprit, à laquelle nous devons participer. Si nous n'avions pas, tous les vices, comment pourrions-nous parler de la vertu ?

M. DEL. — Et si nous n'avions pas toutes les vertus...

M. DESM. — Sans doute. Mais avec quoi pouvons-nous acquérir

ces qualités contradictoires sans qu'il y ait contradiction ? Avec les mots. Les mots sont précieux. Ils valent plus que l'or et plus que le diamant.

M. DEL. — Faites-vous vraiment une différence entre le vice et la vertu ?

M. DEM. — La différence qu'il y a entre les contraires, lesquels se fondent dans l'identité. C'est la commodité des mots. Rien ne leur résiste. On les plie, on les déplie, on les replie comme on veut. C'est une réalite irréelle et qui pourtant, à l'occasion, fait sentir son poids. On peut assurément malmener la logique, mais jusqu'à un certain point seulement. La logique est la réalité de l'esprit. Quant à la vraie réalité, il faut se contenter de la regarder. Elle est inviolable. Vous avez assez souvent vu l'aventure des Etats qui font des lois, sans tenir compte de la réalité, et comment ces lois demeurent inapplicables, sans que les législateurs s'aperçoivent jamais pourquoi. Quand la réalité de l'esprit entre en lutte avec la réalité du monde, elle est toujours vaincue. Les deux logiques évoluent sur des chemins différents et qui n'ont que des entrecroisements rares. C'est à ces endroits qu'il faut saisir le monde.

M. DEL. — Dieu. Quel casse-tête !

M. DESM. — C'est votre faute. Vous m'aiguillez vers les grandes questions ! Vous savez, on peut continuer comme cela jusqu'à demain, tant qu'on trouve des mots, et plus encore, chaque mot ayant trois ou quatre significations pour chaque philosophe, ce qui, multiplié par tous les philosophes, fait qu'on s'entend très bien. Il n'y a que vous...

M. DEL. — Moi, j'y renonce.

M. DESM. — Vous avez tort.

M. DEL. — Heureusement que cela ne vous prend pas souvent.

M. DESM. — N'est-ce pas vous qui avez commencé avec votre insinuation sur l'autre vie ?

M. DEL. — J'ai eu tort, je le reconnais. C'est si drôle, cette idée d'une autre vie, que je ne croyais faire qu'une plaisanterie.

M. DESM. — Elle est de tout temps. Elle eût été bonne, meilleure même, aux temps préhistoriques. L'homme à aucun moment n'a été content de son sort. Toujours, il a trouvé que le temps lui était mesuré avec parcimonie et il s'est ingénié à en allonger le terme. L'autre vie, quelle trouvaille ! Ici on n'était plus astreint à compter avec la durée, aussi s'en est-on donné. L'autre vie n'a pas de fin. Premier principe dont l'audace surprend un peu, si habitué que l'on soit aux extravagances humaines.

M. DEL. — Mais ce n'est peut-être qu'un aveu d'ignorance ou d'impuissance.

M. DESM. — C'est possible. La notion de l'infini, celle même de de l'indéfini sont récentes. Pour ces gens simples et encore pour les

premiers chrétiens, cela ne voulait rien dire qu'un temps très long. Remarquez que ce sont eux qui avaient raison, la notion de l'infini étant incompréhensible et, pour tout dire, absurde. N'importe, les voilà en possession d'une vie dont ils ne voient pas la fin. Vont-ils en être plus heureux ? Vont-ils prendre avec indifférence les accidents de leur existence limitée? Nullement. On ne vit jamais de gens plus malheureux et moins résignés que ceux qui croient à la vie future. Nous autres, regardons passer les années, avec la résignation douce née de notre incrédulité.

M. DEL. — C'est bon à dire. Mais il y a en nous un secret désir de vivre...

M. DESM. — Je croyais que vous alliez dire de revivre, et j'allais vous arrêter, car ce désir est tout ce qu'il y a de plus factice, de plus mauvaise littérature, de plus mauvaise philosophie. Mais un désir de vivre, ou, plutôt, le désir de vivre, oui. Après, cela prouve-t-il que nous devions vivre éternellement ?

M. DEL. — Cela prouve que nous n'en serions point fâchés. L'homme le plus populaire de France est M. Metchnikoff, qui promet d'allonger la vie humaine.

M. DESM. — Ah ! Qu'il apprenne donc aux hommes à jouir de toutes les minutes de la vie présente ! Nous avons peu de jours et nous les gâchons. Allonger la vieillesse! Ah! ce monde devient trop intellectuel.

M. DEL. — Allons, mon cher ami, soyez heureux pendant cette année nouvelle.

M. DESM. — J'y compte bien.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Georges Duhamel : *L'Homme en tête;* « Vers et prose », 3.50. — Emile Sicard : *L'Ardente chevauchée ;* « Le Feu », 3.50. — Robert Vallery-Radot : *L'Eau du puits;* Plon. — Louis Kremer : *Le Tribut d'Airain;* Henri Falque. — Jean Maysounave : *Gerbe de palmes*, avec une lettre-préface du général d'Amade ; Bernard Grasset, 3.50.

L'Homme en tête. Je ne sais si Michelet est en grand honneur auprès des poètes de l'Abbaye, dont, avec MM. René Arcos, Charles Vildrac et Jules Romains, M. Georges Duhamel formait naguère le groupe un peu dispersé déjà ; pourquoi en lisant dans *l'Homme en tête* l'épisode central de *la Chevauchée* d'Anthrope, ai-je eu souvenir aussitôt des pages visionnaires par où s'ouvre le second volume de l'Histoire romaine, le passage des Alpes et, après les épouvantements de la montagne, la découverte de l'Italie et la divination de la Cité lointaine, espérée et haïe par la troupe des mercenaires? Sans doute la similitude de l'aventure contribua à

cet éveil de la mémoire; mais peut-être aussi y a-t-il une analogie plus fondamentale et la fougue passionnée du poète est-elle parente avec l'imagination de l'historien qui ressuscitait les morts pour les recréer tels qu'il se les représentait, sous des apparences épiques. M. Georges Duhamel n'est pas encore, autant que M. Jules Romains, pleinement maître de lui; cependant les forces encore tumultueuses et obscures qu'il ne dominait pas toujours dans son précédent recueil s'ordonnent et s'organisent ici et c'est à peine si l'on trouverait maintenant quelques traces d'un vocabulaire inutilement barbare; un néologisme comme *limacer* n'est pas tout à fait inadmissible pour exprimer la marche lourde des chars aux « roues galonnées de rouilles » :

Très lentement ils limaçaient à fleur de terre.

Mais *libérément* et *ponctiforme* sont des mots bien déplaisants. M. Georges Duhamel, qui n'abandonne rien au hasard et s'inquiète également de la langue et du rythme, ne les a pas employés sans parti pris et la volonté chez lui l'emporta alors sur ce qu'il faut bien, faute de mieux, appeler le goût. Par crainte des mauvaises et faciles routines, il lui advient d'errer : mais, après tout, il vaut mieux errer par désir du nouveau que construire trop habilement sur des plans déjà connus. La Légende de *l'Homme en tête* n'est probablement pas celle d'une seule personne, mais celle de l'humanité et des divers guides qu'elle a suivis, à cause de tout ce qu'elle retrouvait d'elle-même en eux. Quand ils se sont une fois fait une sagesse et qu'ils l'ont laissé deviner à la foule, la foule se rue derrière eux, effarant sur son passage la masse des satisfaits qui ne veulent rien savoir du passé ni du futur ; le chef et sa horde troublent cependant la quiétude des « poussahs » ; mais la horde a bientôt dépassé celui qui la conduisait ; et ce n'est pas les plaines grasses et les riches cités qui lui apparaissent à la dernière cime, mais l'immense désolation du froid et de la mort ; et seul survivant, Anthrope, prend le chemin du retour ; seul, non pas seul, tant qu'il n'aura pas exorcisé et chassé de lui ces deux compagnons qui ne le veulent pas quitter : son Mauvais-Génie et sa Pensée-la-plus-intime ; alors revenu à la primitive ingénuité, laissant derrière lui « sa bonne volonté, sa douce volonté humaine », il pourra entrer dans la terre promise :

Je vais dans un beau pays de beauté
Où je veux, bien blanc et bien nu, rentrer
Léger de savoir, léger de sagesse.
Les plus belles raisons y sont sans raison,
Les plus belles raisons n'y seront que des chansons.
Je vais dans un beau pays de joie
Pour y aimer, par delà notre vie, la vie.

Enrichie d'intermèdes et de paraboles, la légende d'Anthrope n'est

pas tracée en lignes aussi sèches que dans une analyse nécessairement schématique. M. Georges Duhamel a trouvé pour la narrer des images neuves qui font parfois songer à M. Paul Claudel ; il se complaît à les développer et à noter les détails et ainsi telle comparaison qui, chez un écrivain ami de l'ellipse, se serait condensée en une formule assez brève devient l'objet d'un véritable petit poème dans le poème :

Du front de la montagne
Un rocher détaché
Roule, selon les rides ravinées,
Avec l'air d'une lourde larme de pierre;
S'il semble s'arrêter un peu,
C'est pour repartir d'un plus grand saut;
Un fauve lâché ne retrouve pas son trou plus vite.
Il bondit vigoureusement
Et fauche au ras de leurs racines
Les pins et les genèvriers.
Aussi les bûcherons besognant sur la pente
Sentent leur dos fourmiller d'inquiétude;
Et la peur refroidit leur ventre,
Tandis qu'approche ce fléau
Que personne ne voit encore.
Moi, cependant, paisiblement dans les fougères,
J'ai mon cœur calme comme un faucon coiffé,
Ma peau s'éclaire avec un sang que rien n'affole;
Car je sais la montagne et le chemin des avalanches
Et que la pierre ne doit pas tomber ici.
Mais je peux désigner, là-bas,
Les arbres qu'elle va coucher
Et l'homme qu'elle écrasera.

Il etait bon de citer ce morceau caractéristique : M. Georges Duhamel illustre par l'exemple les très sagaces *Notes sur la technique poétique* qu'il vient de publier en collaboration avec M. Charles Vildrac; le lecteur averti découvrira sans peine les allitérations, les assonances intérieures, les motifs symétriques qui commandent ici le rythme de manière aussi certaine que si l'auteur eût usé de rythmes traditionnels et familiers à tous.

L'Ardente Chevauchée. En un sonnet ingénieux et émouvant, M. Emile Sicard décrit l'Acis et la Galathée du Luxembourg sur qui pèse éternellement la menace de la mort prochaine : ainsi pour tout ce qui lui est cher, il appréhende les vengeances du destin toujours aux aguets. Ce n'est pas qu'il soit insensible aux grandes fêtes de la lumière et de la joie; aussi fortement que M. Valère Bernard, il a compris sa cité phocéenne, ivre de couleur et de cris; à l'écart des routes provençales, usées par les lourds souliers et les

bâtons de fer, il s'est plongé aux sources fraîches et en a disputé l'amour à Mai qui s'achemine vers l'été.

Mais des affinités plus profondes peut-être le relient aux poètes du Nord, à Charles Guérin, à Albert Samain, à Stuart Merrill, à M. Élémir Bourges, qui est un poète aussi et des plus grands; il a « dans le cœur de la musique et de l'absence »; entre les deux routes parallèles qui ne se rencontreront jamais, il est seul, tandis que marchent à côté des frères qu'il ne lui sera pas accordé de connaître :

Ces chemins qui s'en vont me séparent : j'écoute
Les deux voix d'horizon chantant à mes côtés
Et je gravis, en ce milieu, mon long été,
Miroir de ma jeunesse encombrée et soumise.
J'ai posé sur le sol où mes jambes se brisent
Mon bâton, mon amour et mon sommeil ardent !
Mais les matins nouveaux pareils à ceux d'avant
N'ont pas changé mon pas dans les plaines jumelles
Et je marche dans l'encombrement de mes ailes.

On pourrait reprocher à M. E. Sicart quelque gaucherie dans l'allure de la phrase, une prédilection pour des façons de dire telles que :

Ni le soleil les blesse et ni l'ombre les chasse.

Il arrive aussi qu'en accentuant trop les contours il alourdisse l'image, comme dans ces strophes :

Les avirons, ailes penchées des barques lentes,
S'éploient profondément dans la courbe de l'eau
Au rythme arqué des bras qui semblent les rabots
Limant l'espace d'or joignant l'île géante.

Devant son établi de soleil l'homme chante;
Les vagues de clarté s'envolent en copeaux
En rejoignant le ciel dont elles sont l'écho !

Nous préservent les dieux des métaphores incohérentes qui étaient si chères à Ferdinand Brunetière : mais il semble qu'ici un lien trop fort et trop visible assemble les mots presque contre leur gré.

L'Eau du puits. Voici des vers de deuil, d'espoir et d'amour, d'un accent si sincère et en même temps d'une si fière discrétion que par là il est malaisé de les apprécier sans commettre une inconvenance. On a raconté qu'un soir Victor Hugo pleura parce que Leconte de Lisle avait douté qu'il dût achever dans Sirius les poèmes commencés ici-bas ; Hugo croyait surtout à son immortalité personnelle et se tenait, non sans raison, pour une sorte de Dieu ; mais que les meilleurs, les plus intelligents d'entre les hommes nés de la femme disparaissent et que l'illusion chrétienne puisse réconforter les survivants par l'idée de les retrouver dans un monde bienheu-

reux, cela d'abord surprend et va jusqu'à irriter comme une absurde fable, au vingt et unième siècle bientôt de l'ère de Lucrèce; et cependant il en est ainsi et la douleur filiale de M. Robert Vallery-Radot n'en est pas moins aussi poignante que si elle ne devait pas être logiquement atténuée par une croyance qui nous semble téméraire. Il faut essayer de comprendre les esprits les plus différents des nôtres et de ne pas écarter de nos lèvres le miel de fleurs pour nous presque monstrueuses. C'est ainsi qu'il sied de lire de nobles lamentations et des cantiques à la gloire du Seigneur par qui fut infligée la suprême douleur : mais il suffit de n'être pas dénué de quelque délicatesse de sentiment pour goûter la grâce racinienne de ces vers :

> Je t'aime trop, c'est là le trait dont je me blesse;
> Je souffre, qu'y peux-tu, si je pense soudain
> A te voir accourir vers moi dans le jardin
> Que si tu ne m'avais rencontré sur la route,
> Cédant au doux plaisir de t'abandonner toute,
> Avec la même extase et la même candeur,
> Ignorant qu'il y eût une plus haute ardeur,
> Un amour qui prît l'être entier comme le nôtre,
> Tu croirais être heureuse aujourd'hui près d'un autre ?
> Qu'y peux-tu, si je suis jaloux de l'inconnu
> Que tu croirais aimer si je n'étais venu ?

Le Tribut d'airain. M. Louis Kremer, autant que M. Henry Charpentier, à qui est dédié son livre, ne s'est pas encore soustrait aux influences des premières; c'est par Ephraïm Mikhael et M. Henry de Régnier, alors que celui-ci composait *les Episodes*, qu'il a été initié à la beauté du Verbe, il a dit en vers fastueux et sonores le los des triomphateurs, las de leur propre triomphe, les danses tristes des courtisanes, la détresse des esclaves autrefois heureuses et riches, maintenant attelées aux meules de grès et saignant sous les lanières. Avec le même faste, dans un pareil état de torches rouges, dans un semblable hourvari de clameurs discordantes — le bruit des autos remplace les buccins stridents — il a dit la grandeur terrible des villes modernes de fer et d'acier, la joie morne et redevenue barbare des Palaces et des halls prodigieux où l'âpre Eté se perpétue tandis qu'au dehors la pluie ruisselle sur le bourbier des rues. Mais il déteste au fond de son cœur tout ce tumulte sauvage et fou, et sans indulgence il songe au *Dernier soir* quand l'Aphrodite captive verra s'abîmer le monde occidental.

> Jonchant le sol fumant, calciné de débris,
> Les Palaces d'acier, de marbre et de cristal
> S'effondrent lourdement par quartier et par files ;
>
> Et seule et droite et fière sur son piédestal

Elle écoute siffler et jaillir au ciel gris
Les monstrueux obus qui croulent sur la ville.

M. Louis Kremer n'ignore rien de ce qui s'enseigna chez ses devanciers préférés ; il est temps qu'il s'écoute lui-même et note ce que lui auront dicté les voix intérieures.

Gerbes de palmes. Sous le second empire, des assiettes de faïence grossière figuraient pour l'éducation des petits bourgeois et des croquants la carrière d'un soldat de sept ans depuis l'arrivée au régiment jusqu'à la fin de son congé; les premiers exercices sont ennuyeux, on est galant avec les dames ; sans héroïsme d'abord, on s'aguerrit à la deuxième rencontre et au retour le sous-officier salue le clocher du village natal où il revient orné de la médaille militaire. M. Jean Maysounave ne se contente pas d'un accueil si modeste pour les soldats français qui rentreront du Maroc :

Les drapeaux palpitants à travers les balcons,
D'où les roses sur vous neigeront par flocons
Frissonneront au vent comme une immense flore.

Le peuple acclamera jamais las de crier,
Et des vierges, formant un groupe tricolore
Viendront enguirlander vos armes de laurier.

L'arc-en-ciel même est tricolore aux yeux de M. Maysounave et probablement aussi les différentes troupes du corps de débarquement, dont chacune est gratifiée d'un sonnet, zouaves, chasseurs d'Afrique, artilleurs, légionnaires, turcos, spahis, goumiers ; il y manquait

L'uniforme illustré par les preux de Bazeilles,

et le barde avait indiqué cette *Lacune dans les rangs ;* mais une note nous avertit que « ce sonnet fut composé avant que le corps de débarquement de Casablanca n'eût été renforcé de tirailleurs sénégalais, dont les cadres appartiennent à l'infanterie coloniale ». Le général d'Amade, dans une « lettre-préface adressée à son « camarade », estime que : « pour fixer les rêves et les espoirs, il allait aux soldats la musique des vers; leur poète ils l'ont aujourd'hui et ils l'ont trouvé dans leurs rangs ». On ne saurait contredire un général ; mais est-il trop audacieux de penser que depuis l'antique Tyrtée la poésie militaire ne s'est pas améliorée ?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Villiers de l'Isle-Adam : *Derniers contes*, « Mercure de France », 3.50. — Henri de Régnier : *La Flambée*, « Mercure de France », 3.50. — Maurice Renard : *Le Voyage immobile*, « Mercure de France », 3.50. — Abel Hermant : *Coutras soldat*, Juven, 3.50. — J.-H. Rosny, jeune : *L'Affaire Derive*, Calmann-Lévy, 3.50. —

Victor Margueritte : *L'Or*, Fasquelle, 3.50. — Tristan Bernard : *Le Roman d'un mois d'été*, Ollendorff, 3.50. — Maurice Strauss : *Le Citoyen Poire*, Ollendorff, 3.50. — Jean Vignaud : *La Passion de Claude Bernier*, Fasquelle, 3.50. — Brada : *La Brèche*, Plon, 3.50. — Benjamin Vallotton : *La Moisson est grande*...Fischbacher, 3.50. — T. Trilby : *Odette de Lymaille*, Jules Tallandier, 3.50. — Franz Hellens : *Les Hors-le-Vent*, Dorbon, 3.50. — Nikto : *Les Infernales*, Lemerre, 3.50. — Mme J. Leroy-Allais : *Le Monde des bêtes*, Ernest Flammarion, 5 fr. — Colette Willy : *L'Ingénue libertine*, Ollendorff, 3.50.

Derniers contes, par Villiers de l'Isle-Adam. Aujourd'hui tout le monde parle de Villiers, tout le monde *cite* Villiers, tout le monde sait que ce grand homme mourut pauvre sans avoir connu la gloire... et on n'a pas encore lu tout Villiers ! Beaucoup même, je pense, l'ignorent, car son œuvre ne plaît guère au grand public. Cet esprit, d'une ironie toujours cruelle et d'un dédain marqué pour le vulgaire, met autour de lui comme une auréole de fer chauffé au rouge qui donne envie de reculer. Les *Histoires insolites* ont des pointes meurtrières qui déconcertent et empêchent de s'épanouir l'éclat de gaîté qu'elles ont cependant minutieusement préparé. Je voudrais voir la mine ahurie de la petite bourgeoise feuilletant l'histoire du *Jeu des Grâces*, où trois jeunes filles se renvoient du bout de leurs baguettes les couronnes mortuaires destinées à orner la tombe de leur père : « Ça n'empêche pas les sentiments », ajouterait Mallarmé du fond de sa tombe. Eh bien ! C'est vrai ! La vie, la belle vie ne fait que cela ! Elle jongle avec nos épitaphes : *Bon époux ! Bon père ! Regrets éternels ! Attends-moi !* et toute la friperie de nos sentiments distingués. La belle vie, qui est si aide quand on la regarde bien en face, fait joujou avec nos simulacres de désespoirs et tout le bric-à-brac des chagrins convenus. Le rêve seul peut ennoblir nos gestes ; ceux qui ont un idéal ne risquent jamais la grimace obligatoire... Aussi ce fut pourquoi Villiers de l'Isle-Adam mourut pauvre et obscur, tourné en ridicule par certains favoris de la foule, meilleurs comédiens de Sa Majesté la Fortune. Mais Villiers après sa mort commence seulement à vivre parmi les vivants et de son linceul secoué il pleut des étoiles, tout le trésor de sa misère ! S'il a vécu la tête dans les nuages, trop orgueilleux pour se baisser, c'est qu'il se savait dieu. Les dieux préfèrent les étoiles aux pièces d'or !

La Flambée, par Henri de Régnier. J'ai bien envie de taquiner l'auteur en lui disant qu'il a inventé, dans *la Flambée*, un nouveau genre d'adultère : l'adultère de bonne compagnie! Mais je me sens désarmée par la santé de son œuvre. Certes, Henri de Régnier ne recule ni devant le mot cru (quand il est juste), ni devant la situation osée, seulement il s'arrange pour demeurer sain, il a un admirable tempérament français et quand il chiffonne des « toiles de dessous », selon l'expression de Saint-Simon, c'est d'une main ferme, presque une poigne. Son héros est un personnage bien portant qui réunit la naïveté de son âge à la folie de son sang. Il veut ce qu'il désire et il l'a. J'aime

qu'il pleure comme un enfant et qu'il embrasse comme un homme. Sa petite Madame est une pauvre petite créature frivole, mais d'une frivolité sertie de sa douceur, de sa beauté tendre fabriquée tout exprès pour le piège amoureux. La scène chez la marchande d'ancienneté, M[lle] Vanove, la montre entièrement nue dans sa pudeur de femme honnête, dont les yeux sont ouverts sur le vice. Elle contemple un beau lit, un lit à secret, où la contemple aussi celui qui doit la posséder plus tard. Chaque rencontre des deux amoureux est timbrée du cachet suprême de l'art. C'est tantôt une statue qui évoque l'avenir de sa précieuse nudité, tantôt un rappel de ce qu'elle pourrait être pour le peintre épris de son innocence d'antan. La scène capitale et vraiment poignante du drame, car il y en a un malgré la douceur de l'air, c'est lorsque l'ancien fiancé, celui qu'on a repoussé aux limbes des amours morts-nés, découvre qu'il a prêté son nid à l'oiselle insolente venue là tout enivrée de la liberté de le trahir. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient? Malheureusement la vie savait pour eux, et le hasard, ce n'est que l'incognito du diable! Le type du mari fourbisseur de pistolets de combat qui finit par tirer... sur une épingle d'écaille est aussi un type charmant, également de bonne compagnie. « Fit-il pas mieux que de se plaindre! » *La Flambée*, à laquelle se chaufferont volontiers tous les cœurs de vingt ans, a paru à *l'Illustration* où elle a obtenu un grand succès de lecture, je veux dire de lecture pour tous. On a dit que Henri de Régnier se tenait sur les sommets, dédaignant un peu le public. Il faut croire qu'il se plaît de temps en temps à y allumer des feux de joie!

Le Voyage immobile, par Maurice Renard. Ah! oui, Monsieur et cher confrère, les contes de la fin sont délicieux! Votre *Sirène* dont on mange la queue dans ce repas suranné est d'un ragoût exquis. Jamais on n'a parlé plus discrètement et plus dramatiquement du mystère de la mer. Je déclare que *Parthénope* est une merveille. J'ai retrouvé, en lisant ces pages, le frisson que Pierre Mille m'avait donné avec *la Bataille d'Actium*. J'ai respiré brusquement de l'air à la fois pur et salé. Non seulement vous n'imitez personne, mais vous trouvez le ton peut-être de votre véritable ironie qui se cherchait dans *le Docteur Lerne*. Quant au *Voyage immobile*, il est amusant, intéressant, et je ne vous cache pas que je le préfère en effet à votre premier roman. Maintenant, si je devais fleurir d'une couronne votre meilleure nouvelle, je tresserais des guirlandes au miroir dans lequel se fond ce pauvre Bouvancourt. Ça, c'est du bon et beau travail. En tournant les pages on a la petite mort. On ne dira jamais assez la terreur du miroir et vous avez creusé, encore plus avant, leur infini et puéril abîme.

Coutras soldat, par Abel Hermant. Voici de retour notre ami, le Cadet de Coutras, enfant terrible, honnête dans ses malhonnes-

tetés, trop séduisant et si extraordinairement français, hélas ! Gosseline continue à philosopher en prenant parti pour le plus coupable, car il aime la faiblesse humaine, et les parents, d'un comique irrésistible, continuent à se grouper sur toile de fond. Je ne vois rien de mieux à lire pour s'instruire de l'heure présente. La scène où M. Hubert monte avec un pot de peinture sur le piédestal de l'innocent Chappe pour le barbouiller au nom du roy est l'apothéose même de... certaine bonne société actuelle. Coutras va voyager... Coutras n'est pas mort ! Vive Coutras !

L'Affaire Derive, par J.-H. Rosny jeune. Très habile reconstitution d'une affaire d'empoisonnement qui fit beaucoup de bruit il y a trois ans, je crois. Aujourd'hui, après l'affaire Steinheil, ce peut sembler pâle, mais l'écrivain consciencieux qui nous la montre sous un nouveau jour l'a étudiée avec un soin psychologique extrêmement rare. C'est, si on peut dire, l'envers d'une erreur judiciaire, car le complice de l'empoisonneuse est innocent. Tous les actes de l'accusée sont d'abord vus et jugés par cet innocent ; ce qui amène le grand retentissement du coup de théâtre : elle ne paraît jamais coupable et elle l'est à un tel degré qu'elle fait pitié. Il y a, au début de ce roman, toute une forte étude sur la vie de province, des types d'ouvriers provinciaux et des types de notables de petite ville propres à réjouir l'âme de Flaubert. Les Rosny que nous avions l'affectueuse habitude de confondre littérairement, sont maintenant séparés. Je n'ajouterai qu'un mot aux réflexions plus ou moins indiscrètes de la presse à leur égard : au lieu d'un bon livre, nous en aurons deux, et personne, je pense, n'a le droit de s'en plaindre.

L'Or, par Victor Margueritte. L'histoire d'une époque ? Oui, mais il y a ceux qui n'aiment pas le veau... le sinistre veau... Quand nous racontera-t-on l'histoire de ceux qui très sincèrement, sans pose et sans névrose, ont l'horreur, l'indigestion anticipée de sa viande impure ? Il faut reconnaître à Victor Margueritte une très grande virtuosité dans la manière dont il sait grouper tous ses personnages synthétiques et dont il entraîne son lecteur à la suite de fort vilaines actions. « Il y a peu de justes, il n'y a pas de justice », et au fond c'est possible, mais il y a des juges à Berlin.

Le Roman d'un mois d'été, par Tristan Bernard. Il n'est ni canaille ni bête, ce pauvre jeune homme amoureux d'une châtelaine, mais il ne sait pas très bien ce qu'il veut. Il est surtout le produit d'une civilisation de villégiature. Les Parisiens qui sont à la campagne se croient obligés, entre deux portiques de verdure, de jouer la comédie d'amour et de regarder un peu la lune le soir. Je crois qu'ils ne savent pas si c'est un astre ou un accessoire. A force de jouer avec des feux de rampe fleurie, ils se brûlent, et c'est encore

dans le sentier du retour à la vertu qu'ils font le plus de bêtises, la nature les ayant pris à la gorge au coin du bois.

Le Citoyen Poire, par Maurice Strauss. Très curieux roman moderne où l'on passe tous les vices de notre époque au crible de l'ironie. Le citoyen Poire est celui qui s'efforce de lutter contre l'ordre établi (représenté par tous les désordres tolérés). Tous les genres de sociétés reçoivent leur petite leçon et le plus amusant est que l'auteur n'est pas plus tendre pour les Juifs que pour les Catholiques ou les Protestants. Une foule de documents humains qu'on devra consulter quand on aura un gouvernement neuf bien décidé à réformer quelques abus.

La Passion de Claude Bernier, par Jean Vignaud. Vers la cinquantaine un honnête homme de ministre (il y en a donc ?) se sent pris d'un amour juvénile pour une dame des plus estimables. Il abandonne moralement femme et enfant afin de se consacrer à sa passion, qu'il croit meilleure que la politique de son parti. A son exemple, son secrétaire délaisse sa fiancée pour une union plus avantageuse et ça finit bien. On revient à la province, au devoir. La femme légitime, épouse pourtant très dévouée, demeure seule oubliée dans l'effondrement de son foyer conjugal. Ils sont un peu naïfs, nos hommes d'Etat. Il faut leur pardonner, car ils ne savent jamais ce qu'ils font, malgré qu'ils représentent, en somme, les pires fléaux !

La Brèche, par Brada, Intéressante histoire d'un couple malheureux condamné à l'illégitimité, qui exécute le plus honnêtement du monde une substitution d'enfant. Le jour où le fils doit tout apprendre, le père meurt, et il saura par sa mère qu'il n'est enfin pas le fils d'une folle.

La Moisson est grande..., par Benjamin Vallotton. Ce livre est d'une grande fraîcheur. Il n'est pas toujours écrit en français et s'encombre de locutions de terroir souvent bien amusantes ; il y a des propos « discursifs » et des enfants « carifaribordés », mais il est vivant et nous offre des types simples, très nature.

Odette de Lymaille, par T. Trilby. Femme de lettres ! Ma parole on dirait qu'il y a maintenant un troisième sexe. Alors, ces dames ne pensent, n'aiment et ne se marient qu'en littérature ? Ah ! Je comprends le mari qui finit pas se fâcher !

Les Hors-le-Vent, par Franz Hellens. Une sensation de misère intérieure et purement morale très bien rendue par des effets purement physiques causés par la violence des rafales.

Les Infernales, par Nikto. Vers la fin du volume de très jolies études sur la musique tsigane faites sûrement par un musicien.

Le Monde des bêtes, par J. Leroy-Allais. Un joli volume illustré. Des chiens, des chats, les portraits psychologiques et la peinture brillante de nos petits frères inférieurs. Livre d'étrennes qui

enthousiasmera les enfants doux, aimant à caresser poil et plumes.

L'Ingénue libertine, par Colette Willy. Une réédition, une réincarnation, et une dissociation. Colette, vous n'êtes ni ingénue ni libertine et vous devez rester bonne, car les femmes de génie doivent être douces pour humilier les autres, qui sont amères comme toute la mer à boire... Hélas! Elles sont tant!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau. Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales, par Frédéric Lachèvre, 2 vol. gr. in-8, 20 fr., Champion. — Geneviève Ruxton : *La Dilecta de Balzac. Balzac et Mme de Berny. 1820-1836*, 1. vol. in-18, 3. 50, Plon. — *La Passion d'Abailard et d'Héloïse*, par Jean Bertheroy, 1. vol. in-18, 3. 50, Ollendorff.

M. Frédéric Lachèvre, dans cet ouvrage sur **le Procès du poète Théophile de Viau**, publie intégralement les pièces inédites des Archives Nationales concernant ce procès, dont l'importance dépasse la personnalité de Théophile. Théophile dans ce procès symbolise le libertinage qu'il fallait détruire, le libertinage qui menaçait l'existence de la royauté et de l'Eglise. Les libertins, en effet, associaient dans leur doctrine la liberté de l'esprit et des mœurs, et on comprend quelle haine leur vouaient les jésuites et tous les gens d'Eglise. Dans cette querelle ancienne, M. Lachèvre prend parti pour Garasse contre le poète :

Qu'importe aujourd'hui, écrit-il, la responsabilité de Théophile, il a échappé au supplice, et c'est là le principal, le Père Garassus et Mathieu Molé ayant atteint, en définitive, le but qu'ils poursuivaient : le libertinage a été étouffé en 1625 sans qu'il en ait coûté une vie d'homme ! Ils ont assaini l'atmosphère morale de leurs contemporains et préparé le succès qu'allaient obtenir, douze ans plus tard, les héros et les héroïnes du grand Corneille.

Victoire factice. Comme le reconnaît M. Lachèvre, et comme les pièces du procès le prouvent, ce ne fut que par crainte du bûcher, que Théophile se résigna à se mettre en posture de catholique romain. Le résultat de ce procès fut surtout de montrer aux libertins la nécessité de l'hypocrisie. Toute la fin du XVIIe siècle en sera masquée. Les libertins que représente ici Théophile sont les précurseurs des philosophes du XVIIIe siècle, et sont eux-mêmes la continuation du scepticisme de Montaigne. M. Lachèvre lui-même écrit :

Depuis vingt-cinq ans d'ailleurs l'influence des philosophes sceptiques allait en grandissant. « Les Essais » (1595) de Montaigne étaient le livre de chevet des gentilshommes de la ville et de la campagne ; les éditions de « la Sagesse » (1601) de Charron, entachée d'épicurisme, se multipliaient ;

ces deux ouvrages inclinaient les esprits au doute méthodique sur lequel Descartes fondera sa philosophie.

Pour faire un exemple et arrêter le libertinage dans son essor, le Père Garassus entreprend donc de démontrer l'athéisme de Théophile et demande qu'il soit brûlé en place de Grève. M. Lachèvre nous donne dans ce livre une analyse et de nombreux extraits de l'ouvrage que le P. Garassus composa contre les libertins en général, et contre Théophile en particulier : *La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels. Contenant plusieurs maximes pernicieuses à la Religion, à l'Estat et aux bonnes Mœurs.* Cette *Doctrine curieuse*, que Nicolas Richelet appelait : *la doctrine furieuse*, est, en effet, un réquisitoire à la fois terrible et ridicule contre l'œuvre de Théophile, où la moindre allusion littéraire aux dieux de l'antiquité est interprétée comme un blasphème méritant le bûcher. Théophile fut arrêté, emprisonné : on peut lire ici tout le détail de ses interrogatoires et admirer la sagesse de ses réponses et l'habileté avec laquelle il renie ses vers libertins. Il ne consent à reconnaître pour siens que ceux qui peuvent être interprétés dans un sens favorable à ses intérêts. En déclarant que ses « œuvres » avaient été publiées à son insu et sans sa participation, « il démontait ses adversaires, il anéantissait le laborieux travail du Procureur général ».

Théophile fut condamné à sortir du royaume, et à garder son ban « à peyne d'estre pendu et étranglé(1) » . C'était une défaite pour ses accusateurs. Cependant, remarque M. Lachèvre, *la Doctrine curieuse* n'avait pas fait brûler Théophile, mais « grâce à son cri d'alarme le libertinage n'existait plus en tant que danger social » et Théophile devant ses juges avait renié ses propres œuvres. Personne d'ailleurs ne fut dupe de ce reniement. M. Lechèvre, dans un curieux appendice au second tome de son ouvrage, nous donne les pièces avouées et celles niées par le poète, et établit avec un sens critique très juste l'œuvre réelle de Théophile de Viau, et aussi les conséquences de ce procès de 1623. C'est Pierre Louys qui écrivait à propos de la représentation des attributs des sexes dans la gravure : « ... la rigueur ne relâcha point et elle n'a pas encore disparu après deux cent quatre-vingts ans « 1623 » ; est une date de démarcation très nette entre la liberté du nu féminin et sa contrainte. »

§

D'après cette étude nouvelle de Mme Geneviève Ruxton : **La Dilecta de Balzac**, l'œuvre de Balzac nous apparaît, plus qu'on ne le croyait peut-être jusqu'ici, le reflet de sa propre expérience. S'il a

(1) On sait d'ailleurs que Théophile ne quitta pas la France et qu'il trouva un asile à Chantilly dans « la Maison de Sylvie », puis au château de Selles en Berry, chez le comte Philippe de Béthunes.

beaucoup observé, eu de miraculeuses intuitions des mobiles humains, il a aussi beaucoup éprouvé directement, et il aima autant la vie que le travail et la gloire. Dès sa jeunesse il avait donné ce double but à son existence : être célèbre et être aimé. Il fut aimé avant d'être célèbre, et c'est cet amour presque maternel de Mme de Berny, la dilecta de Balzac, que nous raconte Mme Ruxton dans ces pages, qui sont un fragment du roman de la vie de Balzac : « Comme Mme de Castries, Mme de Hanska se trompera, elle ne sera jamais que l'Étrangère en tout ce qui touche à la genèse des idées profondes de Balzac ; celle qui a insufflé dans le cœur de l'homme-enfant qui l'adorait le plus pur de ses principes, les plus nobles de ses volontés fut cette Dilecta, le premier, nous osons presque dire le seul amour de sa vie. » C'est en pensant à elle qu'il écrivait, dans *la Duchesse de Langeais*, cette phrase célèbre : « Désormais, aie des passions, mais de l'amour, il faut savoir le bien placer, il n'y a que le dernier amour d'une femme, qui satisfasse le premier amour d'un homme. » Mme de Berny demeura, jusque dans sa vieillesse maladive, l'amie fidèle du romancier : elle écoute, un peu triste, les confidences des nouvelles amours de son ami. Lui parle d'elle, dans ses lettres à Mme Hanska, qui est jalouse. Il la rassure : « Ma Dilecta à soixante ans n'est plus qu'une mère ; elle est toute ma famille, comme toi tu es tout mon cœur, tout mon avenir. » On voit encore, par les lignes suivantes, quel rôle de critique affectueux exerça Mme de B... sur Balzac : « *La Recherche de l'Absolu* est terminée, la Dilecta en est fière, à part quelques critiques, quelques taches qu'elle m'a signalées. » Mme de B..., ajoute-t-il, ne me fait plus de compliments, à elle les critiques. « Les critiques sont si douces, faites par une main amie, on y croit ; elles attristent parce qu'elles sont vraies, sans doute, mais elles ne déchirent pas. » Il avouera encore, après la mort de son amie, qu'elle lui faisait plus d'impression que tout un public : elle ne voulait que son bien et sa perfection.

De belles pages encore sur les dernières années de l'amour de Balzac pour Mme Hanska. Mme Ruxton a compris ce que Balzac a souffert en sentant venir la vieillesse, avant la réalisation de son rêve. Il s'accrocha cependant de toutes ses forces à ce rêve, mais intuitivement il dut sentir combien Mme Hanska lui était étrangère. Loin de le consoler de ses ennuis, de ses travaux forcés, elle ne lui écrit que pour se plaindre, jalouse de la moindre joie de son ami. Balzac, découragé, lui répond par cette phrase d'une terrible signification : « Il y a un moment où Sisyphe n'a plus ni pleuré, ni souri, où il a participé de la nature des rochers qu'il soulevait toujours. » On peut deviner, en effet, que Balzac se serait guéri de cette passion, toute cérébrale, et qu'il aurait pu, débarrassé de ses soucis d'argent, travailler en pleine sérénité et achever son œuvre. Mais il s'était usé à dési-

rer l'impossible, et après avoir réalisé quelques mois son rêve d'amour qui fut une désillusion, il mourut plus seul qu'il n'avait vécu. Après avoir fermé ce livre, écrit avec amour, on garde une impression de profonde tristesse, et on se demande vraiment si, à ce prix, on voudrait de la gloire de Balzac.

§

Dans ce livre : **La Passion d'Abailard et d'Héloïse,** Mme Jean Bertheroy ne s'est pas contentée de raconter la belle et triste aventure de ces amants célèbres ; elle a tenté de mettre à la portée du public l'œuvre d'Abailard, en qui elle voit le premier apôtre de la pensée libre au Moyen-Age. Ce livre, qui n'est pas ennuyeux, est à peine gâté par une note sentimentale un peu trop accentuée. On trouvera dans ce volume les plus belles lettres d'Abailard et d'Héloïse, et l'on remarquera combien les lettres d'Héloïse sont vraies et simples auprès de celles d'Abailard, décidément bien diminué par l'opération qu'il avait subie.

Lorsque, jeune encore, écrit Héloïse, j'embrassai les austérités de la profession monastique, ce n'est pas à une religieuse vocation, c'est à ton ordre que j'ai obéi. Si tu ne m'en tiens aucun compte, je me suis donc sacrifiée en vain ? Désormais, quelle récompense dois-je attendre de Dieu, pour l'amour duquel il est constant que je n'ai rien fait ?

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Frantz Funck-Brentano et Paul d'Estrée : *Figaro et ses devanciers ;* Hachette, 3 fr. 50. — Jean Lorédan : *La Grande Misère et les Voleurs au XVIIIe siècle ;* Perrin, 5 fr.— Gustave Hue : *Un complot de police sous le Consulat, la conspiration de Ceracchi et Aréna ;* Hachette, 3 fr. 50. — Vicomte de Reiset : *Belles du Vieux Temps ;* Emile-Paul, 5 fr. — Memento.

Figaro et ses Devanciers, par Frantz Funck-Brentano, avec la collaboration de M. Paul d'Estrée. — Ce n'est pas un des préjugés historiques les moins persistants, que celui consistant à croire que l'opinion publique n'existait pas dans l'ancienne France. Elle existait si bien, au contraire, que MM. Frantz Funck-Brentano et Paul d'Estrée n'hésitent pas à considérer son rôle alors comme « beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui ». S'ils le disent, c'est qu'ils le savent de source sûre, eux qui ont entrepris une grande monographie sur les « organes » de cette opinion, monographie dont voici le deuxième tome, le premier, paru il y a quelque temps, étant consacré aux « Nouvellistes », et le troisième, en préparation, devant avoir pour objet « la Presse clandestine ».

Les « Nouvellistes à la main » sont le sujet de ce deuxième tome. Les « Nouvellistes à la main » formaient, sous l'Ancien Régime, une

catégorie importante d'informateurs publics, la plus importante, peut-être. Distingués par d'assez sensibles différences des « Nouvellistes à la bouche », « Nouvellants », dont la publicité semble avoir été surtout orale, les « Nouvellistes à la main » surent créer, en un temps où la Presse n'existait autant dire pas (car il ne faut pas parler du privilège de Renaudot et de ses successeurs), la « Nouvelle écrite à la main », la « Nouvelle à la main », c'est-à-dire, en somme, le journal, — le journal, sinon imprimé, du moins manuscrit, ce qui, à bien des égards, valait autant (ou mieux) qu'imprimé.

Née de la curiosité toujours si vive à la Cour et à la Ville, la Nouvelle à la main, ou « Lettre de nouvelles », ou encore « Gazette circulaire » (circulante?) « Petit manuscrit », « Gazetin », etc., après avoir été surtout l'occupation des grands seigneurs, des belles dames, des beaux esprits, etc., et avoir présenté déjà, dans ce premier cadre restreint, une richesse de matières toute journalistique : « éditorial, échos mondains, poésies, feuilletons dramatiques, scientifiques et bibliographiques », — la Nouvelle à la main, disons-nous, devint bientôt, et pleinement au XVIIIe siècle, une véritable institution publique. En une suite de curieux chapitres, dont les éléments ont été principalement puisés dans les Archives de la Bastille, les auteurs ont montré quelle chose considérable c'était que l'industrie des « Nouvelles à la main ». Chevrier, un entrepreneur marquant, avait soixante-douze correspondants et ses abonnements annuels étaient de 240 livres. Dès la fin du règne de Louis XIV, les gazetiers à la main s'attiraient, par l'importance prise, la jalousie de la « Presse officielle » (continuateurs de Renaudot, et ceux aussi de Loret) et les sévérités des pouvoirs publics. Sévérités non injustifiées, car « les petits écrits ont tué une grande monarchie ».

La répression s'adoucit sous la Régence et sous Louis XV. L'industrie des Nouvelles fut tolérée sous la surveillance d'une administration parfois bienveillante. Les gazettes à la main étaient alors devenues un besoin social. Les hautes et moyennes classes, et aussi le populaire, les recherchaient également. Indispensables aux grands seigneurs et à la gent écrivante, elles rendaient aussi de véritables services au commerce. La gazette manuscrite était un bureau d'adresses, un office de renseignements et une feuille d'annonces.

En résumé, l'on peut dire qu'au XVIIe, et surtout au XVIIIe siècle, les « Gazettes à la main » constituaient un véritable Journalisme d'informations, très ramifié, très outillé, auquel il ne manquait guère que les presses Marinoni, ce qui était à la fois beaucoup et peu de chose.

Un chapitre à lire est celui que les auteurs consacrent au chevalier de Mouhy, type accusé du journaliste d'ancien régime. De ce personnage et de tant d'autres, parmi lesquels il faut distinguer des Nouvel-

listes comme Chevrier et Pidansat de Mairobert, sans oublier les hères curieux composant la « Société » de contrebandiers-nouvellistes organisée par l'ex-conseiller du roi Cabaud de Rambaud vers 1744, les Tollot, les Sarazin, les Lacroix, les La Pierre, « tous domestiques, tirant l'épée, maniant la plume, courant spectacles et plaisirs », — s'est formé, dans la synthèse de Beaumarchais, le type, si léger mais si étoffé, de Figaro. Et l'on pourrait caractériser le très érudit, pittoresque et spirituel ouvrage de MM. Frantz Funck-Brentano et Paul d'Estrée en le donnant comme un tableau de l'Ancienne Société, considérée du point de vue de l'illustre barbier, qui, malgré certain attribut professionnel, n'est pas, je vous prie de le croire, celui du raseur (1) !

La Grande Misère et les Voleurs au XVIIIe siècle, par Jean Lorédan. — En reproduisant en tête de ce livre, où l'on étudie le brigandage en Bretagne sous Louis XV, le célèbre et l'inévitable portrait que La Bruyère a tracé du paysan de son époque : « L'on voit des animaux farouches, etc. », — M. Jean Lorédan indique le point de vue de cet ouvrage, où le brigandage est donné pour une des formes de la misère qui sévissait dans les campagnes. Brigands qui étaient « bien plutôt des mendiants et des vagabonds que des voleurs professionnels », souligne-t il. Peut-être M. Lorédan s'exagère-t-il cette misère des campagnes au XVIIIe siècle, même en Bretagne ? Le brigandage, en certaines régions de la France, n'était-il pas simplement dans les mœurs rustiques, comme en Grèce, en Calabre, en Espagne? Admettons qu'il faille ajouter : et en Irlande; l'Ancien Régime n'est pas plus spécialement responsable, ici, que l'Angleterre, là. Il y a un tendancieux qui trouble la pure information historique.

Quoi qu'il en soit, c'est une bien curieuse figure que cette Marion du Faouët qui a si justement intrigué M. Lorédan. Véritable « chef » de voleurs, belle rustaude dominant les gars qui l'entouraient et parmi lesquels elle prenait ses amants, elle terrorisa la Bretagne vers le milieu du XVIIIe siècle, accomplit de véritables exploits, attaquant les troupes du roi et poussant l'audace jusqu'à assiéger la ville de Guéméné. Elle égala la gloire de Mandrin et de Cartouche. Et l'on comprend que M. Lorédan, pour faire revivre cette figure d'aventurière, n'ait pas reculé devant l'obligation d'aller déterrer tous les détails de son livre dans les plus poudreuses archives de la Basse-Bretagne. Généralisant, il a été amené à voir dans une créature comme Marion du Faouët le type de la paysanne bretonne; de là, elle a été pour lui l'occasion d'un tableau de la vie des campagnes en Bretagne, vers les temps où déjà l'ancien régime déclinait. Il s'est

(1) Page 54, « la Croix du Tiroir ». N'est-ce pas « la Croix du Trahoir » ?

trouvé qu'il a jeté de ce côté un regard attentif sur une de ces petites jacqueries locales dont allait se composer la grande jacquerie révolutionnaire.

M. J. Lorédan a grossi son livre, un peu trop peut-être, en greffant sur le récit des brigandages bretons une étude, intéressante quoique minutieuse, des pénalités et des procédures criminelles d'autrefois en Bretagne.

Un Complot de police sous le Consulat, par Gustave Hue. — Dès que Bonaparte, après le 18 Brumaire, eut réussi, ce succès devint insupportable à bien des gens. Ces gens-là, soit dit en passant, royalistes, jacobins, avec leurs tentatives d'assassinat et leur désir de bouleversement, ont fait autant que l'ambition de Bonaparte pour l'établissement de l'Empire, c'est-à-dire d'un pouvoir héréditaire stable. (Voir surtout les Mémoires de Rœderer comme témoignage sur ceci.) Il est certain que, durant la période du Consulat, on a tout fait pour supprimer le nouveau maître. Aussi ce temps fut-il, avec ses conjurations perpétuelles, l'âge héroïque de la police, si l'on peut associer ces termes ; un temps policier par excellence, où les Gaboriau de l'Histoire (et M. Gustave Hue en est un dans ce livre) trouvent un riche domaine.

Il y eut les complots royalistes et il y eut les complot jacobins, ceux-là beaucoup plus dangereux que ceux-ci, qui cependant furent un danger aussi, et plus peut-être que ne veut bien le dire M. G. Hue, qui en rapporte un peu trop l'honneur à l'imagination de Fouché désireux, en les réprimant, de se débarrasser de ses derniers langes tachés de Jacobinisme. Les complots royalistes furent essentiellement politiques (attentat de Nivôse, conspiration de Cadoudal) ; les complots jacobins, ou, si l'on veut, les affaires décorées de ce nom, où entra plus au moins la collaboration de la police, ont plutôt un caractère social, en quelque sorte, car ils eurent leur genèse, ou leur prétexte, dans un monde de mécontents ratés, des professions moyennes ou libérales, en général, bureaucrates sans rond-de-cuir, militaires rayés du tableau d'avancement, ou encore artistes qui n'avaient pas su, comme David, s'assagir à temps. A ceux-là, cervelles brouillées de bile, le Consulat, cette époque entre toutes organique, apparaissait comme un temps de misère et d'abus. Ce Domerville, par exemple, employé destitué, chez qui s'ébauchèrent les intrigues où Fouché trouva à mettre son coup de pouce, était persuadé que « tout le monde se plaignait », que le gouvernement ne pouvait « rester dans cette position », qu'un « mouvement » était imminent, dirigé par Masséna, Salicetti, Fouché lui-même ! Et rien n'était plus certain pour eux, et ils partaient de là pour rêver d'un petit contre-18 brumaire.

Pour en rêver seulement, ou pour essayer bel et bien de le faire ?

Il peut être difficile, même après avoir lu les intéressantes pages de M. G. Hue, de discerner ce que les conspirateurs plus ou moins vagues du 18 vendémiaire an IX (10 octobrs 1800) furent le plus : des rêveurs fielleux, ou des hommes de coup de main. Demerville, l'employé sans place aigri par la misère ; Ceracchi, sculpteur italien, qui prétendait continuer à traiter en camarade ce Buonaparte tutoyé naguère aux temps de bohême ; Topino-Lebrun, peintre non sans talent, qui mettait la roideur de son maître David dans sa peinture, sans en mettre la souplesse dans son caractère ; Aréna, ex-membre de la Législative, politicien déçu, Corse en qui s'exaspérait, à l'égard de Bonaparte, une jalousie de clocher, et qui ne voyait que ce clocher dans le Consulat, et qui n'eût vu que lui, s'il eût vécu, dans tout le nouvel Empire d'Occident (comme cet autre outrecuidant « vendettaire », Pozzo di Borgo, qui, lui aussi, aurait pu si bien être un des mécontents de l'an IX, et qui, plus habile, finit par devenir le conseil attitré et l'homme le plus officiel de la Sainte-Alliance), — ceux-là et leurs comparses avaient certainement une haine violente contre le Premier Consul. M. G. Hue affirme toutefois qu'il n'y avait pas dans tout cela de quoi faire une conspiration. Il a, d'ailleurs, fort habilement montré comment nos mécontents tombèrent dans les filets d'un immonde personnage, l'ex-capitaine Harel, lequel n'avait rien trouvé de mieux, pour sortir de disgrâce, que de se faire agent provocateur, et qui, criant plus fort qu'eux, les excitant, les enrageant, et finalement les ayant poussés, nantis d'armes, poignards, pistolets, à ce rendez-vous du 18 Vendémiaire au soir, à l'Opéra, où quatre argousins déguisés en sicaires devaient simuler, sous leur conduite, en pleine représentation, une agression contre Bonaparte, — courut servir tout chaud ce petit complot à Fouché.

Ce complot, l'histoire l'avait toujours, d'après les pièces du procès paraphrasées par la duchesse d'Abrantès en ses *Mémoires*, enregistré comme un bel et bon complot jacobin. Et l'histoire a bien pu ne se tromper qu'à demi, car, si l'on ne tient pas compte des pièces du procès, qui sont truquées, ou des commérages de la duchesse, qui sont romanesques, il reste la psychologie de l'époque, et cette psychologie a bien une figure à complots ! Il y avait sur le pavé de Paris, au temps du Consulat, — en dehors même des royalistes qui, eux, avaient un but précis et tout politique, — assez d'envieux sans emploi, assez de ratés de l'ambition et du talent, assez de *Bonapartes manqués*, de *Césars avortés*, de *concurrents malheureux*, en un mot, dont Moreau fut le prototype et dont les Aréna, Ceracchi et autres furent la monnaie, il y avait assez de cela, en un temps où, la Fortune, après des hésitations qui laissèrent les rivalités se surexciter, ayant fait son choix définitif, tous les lauriers, — les impériaux lauriers de la puissance, — étaient coupés dans le bois sacré de la Gloire, —

pour que quelque coup de vengeance fût parfaitement possible.

Mais M. Hue voit surtout, ici, la politique de Fouché, qui, ayant besoin d'un bon petit complot jacobin dont la répression le fît valoir aux yeux du Maître dans le sens même qu'il souhaitait, lui, le révolutionnaire désireux de faire oublier son passé, trouva, à point nommé, les imprudences jacobines de Ceracchi et de ses amis. Les malheureux furent exécutés après une procédure où M. G. Hue a découvert beaucoup d'abus. L'effroyable attentat royaliste de Nivôse, bien authentique celui-là, arrivé entre temps, rendit irrévocable, en surexcitant l'opinion, la sentence de mort portée contre les conspirateurs, réels ou non, de Vendémiaire.

Ces pages viennent aussi nous rappeler que Bonaparte haïssait tellement les jacobins. — ces protecteurs des anciens jours de misère (on a récemment fort étudié cette primitive période jacobine de Bonaparte), — qu'il était porté à leur attribuer exclusivement (jusqu'à en oublier les royalistes) tout acte de violence qui pouvait se commettre ou se projeter. A cet égard, comme sous les autres rapports signalés et discutés plus haut, ce livre est une intéressante page de l'histoire du Consulat.

Belles du Vieux Temps, par le vicomte de Reiset. — M. de Reiset a écrit, sur la Restauration, des livres qui comptent. Il a des souvenirs de famille sur ce temps. Et, en dehors de ses archives personnelles, il s'est familiarisé, en ses fréquentations historiques, avec bien des figures fameuses, avec celles surtout de la galerie qui s'étend des derniers jours de l'ancien régime jusqu'au règne de Louis-Philippe. Cet ouvrage donne une idée de la variété de ces « fréquentations historiques ». L'homme du monde, comme en visite chez les renommées du temps passé, y apporte tact et discernement. Il saisit et fixe avec goût le caractère distinctif des personnalités intéressantes à divers titres qu'il se plaît à évoquer.

Dans ces évocations de physionomies d'histoire, nous laisserons celles dont l'objet même, trop connu, les condamne à être plus ou moins livresques : telles, il semble, les pages sur la Princesse de Lamballe, la Grande Mademoiselle. Mais, à côté de certains remplissages, l'on trouvera des choses nouvelles. Ainsi M. de Reiset, dans « Mme du Barry », a fait justice de la légende qui représentait la célèbre favorite comme une héroïne de la Terreur (où elle se serait sacrifiée pour Mme de Mortemart). Nous trouvons attachant le portrait d'amoureuse de « Mlle de Clermont » et fort vivant le portrait de cynique de « Mlle de Charolais ». Voici Anne de Moras, fille d'un financier fameux de la Régence, une oubliée, dont les aventures et les malheurs composent toute une figure de charme douloureux. Voici encore Théroigne de Méricourt, Mlle Mars, la Montansier. Enfin, distinguons, dans un groupe plus proche et tout particulièrement connu de M. de

Reiset : la princesse de Liéven, cette amoureuse de Metternich et... de l'austère Guizot ; la duchesse de Dino, pour qui M. de Reiset n'est qu'indulgence; la comtesse de Boigne, traitée, elle, sans indulgence, et qui, décidément, gagne de plus en plus la réputation d'une mauvaise langue. Des côtés les plus divers, légitimiste, bonapartiste (récemment encore, M. Frédéric Masson), cette imputation s'élève. Il faut retenir cela, pour le futur examen critique définitif des fameux *Mémoires*.

Memento. — Né à Vervins, en Thiérache, le 25 novembre 1760, de petite bourgeoisie, membre de l'Assemblée législative, de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents, *Jean De Bry* (par Léonce Pingaud, Plon, 7 fr. 50) se montra successivement girondin, thermidorien, fructidorien, floréaliste, brumairien, bonapartiste, et ne fut jamais à sa place, étant de ces hommes qui, dans toutes les positions, restent indécis, ou à côté. Il n'aurait guère mérité qu'une mention assez ironique, pour avoir attaché son nom au projet mirifique d'équiper un bataillon de tyrannicides chargés de provoquer en duel les rois ennemis (1792), si, plus favorisé que le législateur, le diplomate, en lui, n'eût atteint, bien involontairement d'ailleurs, la célébrité, en échappant, lui seul, au guet-apens de Rastadt contre les plénipotentiaires français, dont il était. On lira avec intérêt, dans cet ouvrage, les pages relatives à ce Congrès, fameux par le crime qui en marqua la clôture (le 28 avril 1799). Il semble, d'après M. Léonce Pingaud, que la responsabilité de l'Autriche soit engagée : pourquoi dissimule-t-elle les dossiers relatifs à cette affaire? L'archiduc Charles voulait, sans doute, se borner à un vol de papiers diplomatiques, et, dans la chaleur du coup de main, ses ordres furent dépassés. Jean De Bry devint là-dessus, après le 18 Brumaire, comme préfet du Doubs, un sage et utile fonctionnaire consulaire, puis impérial. Nous avons dit qu'il ne fut jamais à sa place : apportons ce correctif, insuffisant d'ailleurs à lui faire une gloire, qu'il y fut une fois, dans cette préfecture du Doubs, où l'Histoire le laissera, non sans avoir, par la plume consciencieuse de M. Léonce Pingaud, tiré de l'étude de son administration tous renseignements susceptibles de faire bien connaître le régime intérieur du Premier Empire.

Nous noterons au sommaire du dernier numéro de la *Revue Historique* (novembre-décembre 1909) : les travaux de M. Louis Batiffol sur Louis XIII, qui se continuent par une étude sur « Louis XIII et le duc de Luynes » (Ah ! ça, M. Batiffol va-t-il pousser ses petits batifolages documentaires jusqu'à faire de Louis XIII un grand homme ?) ; la fin de la curieuse et triste étude de M. Pierre Lehautcourt sur « la Capitulation de Laon » (9 septembre 1870) ; la dernière partie du travail de M. G. Canton sur « Napoléon et l'abbé Hanon, supérieur des Missions étrangères et des sœurs de Saint-Vincent de Paul », intéressant chapitre de l'histoire religieuse du premier Empire ; la substantielle étude de MM. Gabriel Monod et Alfred Loisy sur « l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach » ; enfin les bibliographies et comptes-rendus critiques, toujours très nourris.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

W. Ostwald : *L'Evolution d'une science : la chimie*, Bibl. de Philosophie scientifique, 3 fr. 50, Flammarion. — Dr W. Hertz : *Les Bases physico-chimiques de la chimie analytique*, Bibl. générale des sciences, 5 fr., Gauthier-Villars. — J. Loeb : *Die Bedeutung der Tropismen für die Psychologie*, 2 fr. 50, Barth (Leipzig). — Memento :

La chimie et la biologie, presque simultanément, s'orientent dans des voies nouvelles.

Jusqu'ici la chimie n'avait guère étudié que les équilibres chimiques réalisés à un instant donné ; maintenant elle commence à s'intéresser aux variations des phénomènes avec le temps, et en particulier à la vitesse des réactions. Les lois sont alors plus compliquées que quand on suppose l'équilibre déjà établi, car une nouvelle variable, le temps, doit y figurer. La dynamique chimique vient forcément après la statique.

Une évolution du même ordre se produit en biologie ; depuis Darwin, on se préoccupe du facteur temps ; toutefois, les physiologistes ne sont guère sortis du domaine de la statique ; mais les voici qui commencent à étudier les phénomènes considérés comme variables avec le temps, et ils y sont conduits précisément en appliquant les données d'une nouvelle science, la chimie physique, à la biologie.

Lamarck avait montré l'influence considérable du milieu extérieur sur les êtres vivants ; trois quarts de siècle après, ses idées ont été reprises et ont guidé maints investigateurs. Aussi depuis vingt-cinq ans, on a fait un grand nombre de travaux où l'on cherche à analyser les multiples facteurs du milieu extérieur qui agissent sur la forme, la structure, l'activité, le développement de l'être vivant ; on a été jusqu'à oublier qu'il y avait lieu de tenir compte des facteurs internes, jusqu'à oublier que tout organisme est formé de substances chimiques disposées d'une façon déterminée.

Contre cet oubli commis par les disciples de Lamarck ont protesté ceux qui sont devenus les champions de la nouvelle biologie, Mendel, Hugo de Vries, Bateson, Loeb... Ceux-ci tiennent compte des états internes et certains considèrent les êtres vivants comme des machines chimiques réglées par les lois de la chimie physique. Les diverses cellules sont le siège de réactions chimiques déterminées, et souvent les excitants du milieu extérieur ne font que modifier la vitesse de ces réactions.

§

Dans toutes les questions de vitesse des réactions, on fait jouer maintenant un grand rôle à la catalyse. Le nouveau livre de M. Ostwald, **l'Evolution d'une Science**, renferme, à la suite de

remarquables aperçus sur l'histoire de la chimie, toute une série de chapitres où sont exposées les idées actuelles sur la catalyse.

Considérons un exemple de catalyse : un verre d'eau sucrée se trouve être le siège de réactions chimiques : très lentement le sucre de canne ou de betterave dissous s'y transforme en un mélange des deux autres sucres que l'on trouve d'habitude dans les fruits ; il suffit d'ajouter une petite quantité d'acide pour que la vitesse de la réaction augmente considérablement ; l'acide semble agir par sa simple présence, car on le retrouve en totalité à la fin de l'expérience ; c'est un « catalysateur ». C'est en faisant cette expérience et en effectuant des mesures que Wilhelmy, vers 1850, fut conduit un des premiers à la considération de « vitesse de réaction ».

Wilhelmy, à peine connu actuellement, fut l'un des fondateurs de la chimie moderne ; son nom devrait figurer parmi ceux des grands précurseurs, « à côté de ceux de Kopernik, de Képler et de Newton ». Le concept « vitesse de réaction » a en effet une importance théorique considérable en chimie ; il a aussi un grand intérêt pratique : il est important d'accélérer les réactions lentes autant que possible, car, pour l'industrie chimique, comme pour toute autre, le temps, c'est de l'argent. Le travail de Wilhelmy tomba dans l'oubli. En 1866, deux chimistes norvégiens, Guldberg et Waage, donnèrent certaines lois concernant la vitesse des réactions chimiques, et énoncèrent en particulier la loi de l'action des masses, qui domine actuellement toute la chimie physique.

Le développement de cette nouvelle science a conduit à la réhabilitation de la « catalyse » des anciens auteurs, de Berzélius entre autres. Il y a peu d'années encore, si quelque chimiste osait employer le mot catalyse, on l'accusait de manquer d'esprit scientifique, de se servir des explications purement verbales. Grâce surtout à Liebig, qui s'est complètement trompé dans cette occasion, la science se tenait éloignée de la catalyse comme d'un lieu mal famé. A cause de cela, l'expérience de Wilhelmy fut oubliée, et l'évolution de la chimie fut en grande partie arrêtée. Enfin on a compris que la catalyse se rattache à un problème de dynamique chimique, que toutes les réactions qui s'effectuent par catalyse sont dues à l'accélération de réactions, qui se produisent d'elles-mêmes, mais avec une autre vitesse. Et aussitôt la chimie a pris un nouvel essor. « Dans l'histoire de la science, dit Ostwald, je ne connais pas d'autre exemple, où la seule formation d'un concept, sans une augmentation notable du nombre des faits connus, ait si brillamment et si manifestement exercé une action décisive et rapide sur le développement scientifique. »

§

En France, on ignore trop souvent encore les éléments essentiels de

la chimie physique; ceci ne paraîtra plus surprenant quand on saura que jusqu'ici aucun livre écrit dans notre langue ne les exposait. Cette lacune vient d'être comblée par la traduction du livre de W. Herz: **les Bases physico-chimiques de la chimie analytique**. Ce livre est caractérisé par un choix heureux parmi les nombreux faits déjà connus et par une extrême clarté d'exposition. La grande majorité des réactions chimiques se font entre des gaz ou entre des corps dissous ; la détermination des bases scientifiques de l'étude des réactions chimiques suppose donc la connaissance des propriétés générales des corps gazeux et des corps en solution. On trouvera celles-ci exposées dans la première partie du livre. Ensuite sont étudiés les phénomènes électriques qui accompagnent les phénomènes chimiques. Enfin, le livre se termine par un exposé systématique des lois générales des processus chimiques; on y trouve les principales applications de la loi de l'action des masses, l'exposé de la notion de vitesse de réaction dont je parlais tout à l'heure et des causes qui modifient cette vitesse, parmi lesquelles les catalysateurs.

§

Ce sont là des notions utiles, comme je l'ai dit plus haut, non seulement au chimiste, mais encore au biologiste.

Chez les êtres vivants, dit Ostwald, la régulation réciproque des réactions chimiques joue un rôle prédominant. Toute l'activité de ces organismes vient de ce qu'ils transforment, en d'autres formes d'énergie, l'énergie chimique accumulée en eux, et ils le font avec une vitesse déterminée, exactement adaptée au but qu'ils se proposent à chaque instant. Les dispositifs compliqués, que possèdent précisément les organismes les plus parfaits, dans les deux premières classes des vertébrés, pour maintenir leur température constante, montrent bien la grande importance qui s'attache à la régulation précise de la vitesse des réactions.

Parmi les biologistes contemporains, c'est Jacques Loeb qui a appliqué avec le plus de sûreté les notions de chimie physique aux phénomènes biologiques et psychologiques ; et c'est ce qui lui a permis de chasser les conceptions finalistes de l'étude de ces phénomènes.

On lira avec un grand intérêt le petit livre que vient de publier cet auteur : **die Bedeutung der Tropismen für die Psychologie**. C'est le rapport présenté par l'illustre biologiste au Congrès de Genève, et qui y a obtenu un succès légitime ; la *Revue des Idées* en a donné récemment une traduction française.

Un important problème y est posé : celui de la sensibilisation et de la désensibilisation des animaux.

Quand, vers midi ou dans l'après-midi, on recueille avec un plat fin les petits crustacés d'une mare ou d'un lac d'eau douce et qu'on les place dans

un aquarium éclairé d'un seul côté, on constate en général qu'ils se déplacent et se répartissent irrégulièrement. La plupart paraissent ne se soucier guère de la lumière. Mais il suffit d'ajouter à l'eau un peu d'acide, pour que d'un coup tout soit changé. Le mieux est d'employer l'acide carbonique, qui diffuse facilement à travers les cellules. Si on a ajouté la proportion convenable, les animaux deviennent, dans l'espace de quelques minutes, positivement et fortement héliotropiques, c'est-à-dire se dirigent en ligne droite vers la lumière et restent groupés dans la portion la plus éclairée de l'aquarium. Les animaux indifférents à la lumière en deviennent les esclaves après traitement à l'acide carbonique.

D'après Loeb, l'acide apparaît comme un catalysateur. La lumière détermine des transformations chimiques, des oxydations en particulier, dans la rétine; plus la vitesse de ces réactions est grande, plus la sensibilité à la lumière est grande ; or, l'acide augmente cette vitesse, comme dans l'expérience de Wilhelmy il augmente la vitesse du dédoublement du sucre de canne en deux sucres de fruit.

Des phénomènes du même ordre sont présentés très fréquemment par les animaux, aussi bien les supérieurs que les inférieurs. Des catalysateurs peuvent se former dans les diverses activités de l'être. Un fait très curieux est le suivant : au moment de la maturation sexuelle, les mâles et femelles des fourmis acquièrent une très grande sensibilité à la lumière, et il en résulte le fameux « vol nuptial » ; les sécrétions des glandes génitales sont dans ce cas des sensibilisateurs. Cette sensibilisation s'observerait également chez les animaux supérieurs, et même sur des organes qui ne font pas partie du système nerveux. Ainsi, d'après le frère de J. Loeb, le Dr Leo Loeb, les substances mises en liberté par la rupture d'un follicule ovarien sont susceptibles de rendre particulièrement sensible l'utérus même non gravide qui répond alors à toute excitation mécanique par la formation de caduques, membranes analogues à celles qui enveloppent l'embryon.

Chez l'homme, le cerveau, comme les glandes génitales, pourrait être le lieu de production de substances sensibilisatrices, et ce fait ne serait pas sans importance pour la science de la morale :

Le développement le plus élevé du sens éthique, le fait que l'homme est capable de sacrifier sa vie pour une idée, n'est compréhensible ni du point de vue utilitaire, ni de celui de l'impératif catégorique. Il est possible que, sous l'influence de certaines idées, il se produise, dans le corps, des modifications chimiques, par exemple des sécrétions internes, qui augmentent d'une façon exagérée la sensibilité vis-à-vis de certains excitants ; les hommes deviennent alors esclaves de ceux-ci, au même degré que les crustacés sont esclaves de la lumière. Ainsi, ce que le philosophe désigne sous le nom d'idée est un phénomène qui est susceptible de déterminer dans le corps des réactions chimiques.

Memento. — Le bureau des longitudes, institué par la Convention nationale et composé de treize membres, tous des plus éminents, publie chaque année un *Annuaire;* outre les calendriers et les phénomènes observables en 1910, il contient une foule de documents très précieux, relatifs à l'astronomie, à la physique et à la chimie ; cette année, on trouve, par exemple, un tableau complet des planètes télescopiques, une carte magnétique de la France, des tables de dilatations, densités, solubilités, etc., etc. Le volume se termine par des notices scientifiques d'un haut intérêt, telle que celle que vient de publier M. Ch. Lallemand sur les marées de l'écorce et l'élasticité du globe terrestre.

La Terre qui tremble, dû à la plume de M. Stanislas Meunier, l'éminent géologue, dont j'ai eu l'occasion d'analyser les ouvrages récents, est un livre que je recommande très vivement aux personnes désireuses de s'initier aux manifestations de l'activité terrestre ; sous forme d'un roman, l'auteur fait l'historique des tremblements de terre, donne des explications réellement scientifiques de ces redoutables phénomènes ; l'impression soignée, les belles gravures ajoutent encore au charme de l'ouvrage.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

L'étude des religions en Italie. — L.-H. Jordan et B. Labanca : *The Study of religion in the italian universities*, in-18, H. Frowde, Oxford University Press, 6 sh. — Modernisme et ethnographie. — Une ethnographie orthodoxe. — *Questionnaires de Folklore régional.* — Memento.

Y a-t-il un enseignement officiel de l'histoire comparée des religions au Portugal? Je l'ignore ; mais je sais qu'en Espagne il n'y en a pas, et rien ne permet de prévoir le jour où des savants même non officiels s'occuperont de questions de cet ordre. Tout au plus y voit-on paraître quelques travaux sur l'Islam, ou du moins sur le monde musulman. Le Folklore, si florissant au Portugal, grâce à Leite de Vasconcellos (qui s'est occupé aussi de science générale des religions), à Pereiva et aux collaborateurs de *Portugalia* (signalée ici à maintes reprises par Philéas Lebesgue), est actuellement délaissé en Espagne après y avoir été, surtout en Catalogne, l'objet d'un engouement qui semblait devoir être plus durable.

L'autre grand pays catholique, l'Italie, est tout de même plus avancé, comme on peut voir par l'intéressant livre que viennent de publier L.-H. Jordan et Baldassare Labanca, sur **l'Etude de la religion dans les Universités italiennes**. L'ouvrage contient plus qu'on ne croirait d'après ce titre, car il y est longuement parlé de l'action, sur cette section de l'enseignement officiel, des grands courants d'idées et des remaniements politiques italiens au XIXe siècle, puis des interactions entre notre science et le mouvement moderniste actuel.

Il n'y a plus aujourd'hui, dans aucune des dix-sept Universités italiennes, de faculté de théologie, depuis la loi de 1873 ; Florence

n'en a jamais eu, et n'a pas non plus d'ailleurs — étrange chose ! — d'Université, mais seulement un Institut Royal, comparable à notre Ecole Supérieure d'Alger. C'est à cet Institut que professe la langue et la littérature hébraïques Salvatore Minocchi, auteur de travaux importants sur la Bible, esprit critique et large, fondateur de la *Rivista di Studi Religiosi*, qui parut de 1901 à 1907, puis fut supprimée sur ordre venu de Rome ; la « soumission » de ce savant, convaincu de modernisme, fit autant de bruit que celle de Murri et de Fogazzaro.

Si en France l'enseignement de l'histoire des religions n'est pas encore admis dans toutes les Universités, de sorte que son vrai centre comprend le Collège de France, l'Ecole des Hautes Etudes et la Sorbonne (chaire Guignebert), quoi d'étonnant à ce qu'en Italie deux Universités seulement sur dix-sept possèdent une chaire à peu près comparable aux nôtres, bien que la loi de 1873 en prévît dans chaque Université. Mais il y eut à cette époque une telle effervescence, pour ou contre, dans tous les milieux, que la loi resta, sur ce point, lettre morte. Et même le programme fut restreint : en principe très large, on fit cependant de la chaire d'Abignente à Naples une chaire d' « Histoire de l'Eglise ». Nommé membre du Conseil d'Etat en 1876, Abignente dut donner sa démission et ce n'est que douze ans après qu'on le remplaça par R. Mariano, qui a écrit une douzaine de gros volumes sur toutes sortes de questions religieuses, surtout sur les rapports du christianisme et des religions orientales. Il a démissionné en 1904 pour s'adonner à la littérature et n'a pas encore, je crois, de successeur.

La chaire d' « Histoire des religions » de Rome fut donnée en 1886 à B. Labanca, et changée en chaire « d'Histoire du christianisme » en 1888. Des fragments de ses articles de propagande ont été traduits par H. Jordan dans le présent volume : il se déclare libre-penseur, mais reconnaît respectueusement le droit à l'existence non seulement de la religion comme sentiment, mais même d'un système dogmatique comme le catholicisme. La plupart de ses ouvrages traitent soit de l'histoire soit des tendances actuelles du christianisme. Quant à ses articles sur la nécessité d'un enseignement systématique des religions en Italie, malgré leur modération et leur bon sens évident, ils n'ont pas encore eu d'effet bien visible.

Le peuple italien ne s'y intéresse pas : telle est la vraie raison de cet état de choses. M. Jordan s'en étonne. Mais je lui ferai remarquer qu'il en est exactement de même en France : qu'il demande à consulter la liste des élèves qui ont suivi les cours de la Section des Sciences religieuses de l'Ecole des Hautes Etudes, et il verra que non seulement les étrangers y sont en grande majorité, mais qu'en outre les rares Français qui se sont intéressés quelque temps à l'une et à

l'autre des religions qu'on y explique ont ensuite abandonné cette catégorie de recherches et fait autre chose, sauf cinq ou six exceptions. Evidemment, tout changerait si l'Ecole des Hautes Etudes assurait l'obtention ultérieure d'une position suffisante!

Dès qu'un enseignement universitaire sera nettement organisé en Italie, des élèves viendront aux cours existants, les familles s'informeront, les revues payantes accepteront des articles. D'ailleurs, la question religieuse d'actualité, la lutte entre l'Etat et l'Eglise, y est encore trop aiguë pour qu'on puisse s'y intéresser à d'autres religions qu'à la catholique. Il faut bien se rendre compte qu'une méthode ou un programme d'enseignement est toujours une arme : la création de la Section des Sciences Religieuses à notre Ecole des Hautes Etudes et la fondation de divers cours d'histoire générale ou spéciale des religions a été un élément de la lutte entre l'Eglise et l'Etat. Maintenant qu'il y a Séparation, et n'était que cette lutte éternelle va prendre des formes nouvelles, on s'est déjà demandé si, en cas de mort du titulaire de la chaire d'Histoire des Religions au Collège de France, il n'y aurait pas lieu de la supprimer ou de la transformer. Ce serait, je crois, dommage; en tout cas, la nomination de M. Loisy a prouvé au monde entier ce qu'il convient d'entendre au juste quant à la portée politico-sociale de cette chaire. L'argument a été utilisé en Italie, où, plus que chez nous, la science des religions et le mouvement moderniste ont convergé.

Je veux dire que, s'il y a un milieu où on s'intéresse activement aux études d'histoire et de psychologie religieuses, c'est le milieu moderniste, aujourd'hui décapité, et partiellement réduit au silence par la « soumission » de ses membres les plus en vue, mais continuant pourtant sa voie.

Pour les détails, je renvoie à l'intéressant livre de Jordan et Lablanca (chapitres VIII, IX et X) et voudrais leur signaler une lacune. Ils parlent bien, en quelques pages, de ce qu'ils nomment les « départements accessoires », c'est-à-dire du Folklore (ils citent A. de Nino, Pitrè, d'Ancona et Finamore), de l'orientalisme (De Gubernatis et Guidi, Schiaparelli, Nocentini, Scerbo, Caetani, etc.), du droit (Catellani, etc.). Mais, par un oubli vraiment regrettable, ils laissent de côté des savants comme Bellucci, dont les magistrales études sur les amulettes, sur la persistance du fétichisme antique dans le catholicisme, ou comme Corso, dont les articles sur les croyances calabraises sont nettement de l'histoire comparative des religions au meilleur sens du terme.

Oubliés aussi les ethnographes italiens dont au moins l'attitude indépendante et libre vis-à-vis des problèmes religieux est absolue. Ce n'est pas pour rien que l'étude des religions demi-civilisées est autant tenue en suspicion et que, bien mieux, l'ethnographie est

regardée comme dangereuse même en France, en Allemagne et plus encore ailleurs, sauf en Angleterre, où depuis peu elle s'impose aux pouvoirs publics !

Que d'honnêtes gens, savants ou non, voient l'idéal dans des compromis entre la science et la religion, c'est là affaire personnelle. Mais l'ethnographie comme science ne pourra jamais s'entendre avec la religion : elle a affaire à trop de religions et trop comparé de psychologies. Et puis elle s'occupe des formes de début et il est désagréable à beaucoup de voir la méthode ethnographique disséquer et ramener à ses éléments primitifs un système qui, au premier abord, semblait cohérent et inattaquable. Quand un Bellucci, avec une rigueur méthodique de géologue, vient montrer que le catholicisme italien actuel comprend tant et tant de strates superposées et que, sous son vêtement d'apparat, se cachent les ossements du paganisme romain, que dis-je, prélatin, préhistorique même, ce ne serait pas là de l'histoire des religions? Et quand un Giglioli prend pour texte les objets de son musée, passe en revue les croyances des « sauvages », bien qu'il laisse au lecteur italien le soin de comparer la teneur et le mécanisme de ces croyances aux siennes propres, et de les trouver identiques, que fait-il, sinon préparer un public à de futurs professeurs dûment patentés?

Bref, le modernisme et le pragmatisme ne pourront se soutenir par leurs propres forces : et qu'on ait bien vu le danger de l'autre côté, rien ne le prouve autant que le zèle subit des Mgr Le Roy, des abbé Bros, des R. P. Schmidt, directeur de la revue des missionnaires *l'Anthropos*, pour les « sauvages ». A petits coups de patte, par petites critiques de détail, ils ont entrepris une démolition systématique de l'œuvre des Réville, des Frazer, des S. Hartland, des S. Reinach, et en général de tous les ethnographes et historiens des religions demi-civilisées libres-penseurs. Cette attaque est très curieuse à suivre. L'un détruit nos définitions du tabou, un autre démontre l'existence d'un Dieu Suprême chez tous les Nègres, un autre réfute toutes nos théories sur l'origine et l'évolution de Dieu. Comme chaque religion spéciale est toujours partie de débuts modestes, je ne dis pas simples, et que ces débuts, c'est à l'ethnographie à en déterminer et à en expliquer les formes, l'important c'est de fabriquer une ethnographie orthodoxe sur laquelle on pourra ensuite reconstruire tout un schéma au sommet duquel le catholicisme se placera de plein droit ! Ce mouvement tournant a commencé il y a quatre ans environ. Il s'est accentué depuis, et coup sur coup la tactique s'est affirmée, puis dévoilée. Le fait curieux, c'est que les modernistes n'ont pas vu le parti qu'ils pouvaient, eux aussi, tirer de l'ethnographie, pour préparer une contre-attaque.

Quelle que soit l'issue du combat, l'ethnographie ne peut qu'y

gagner, car les affirmations contradictoires susciteront de nouvelles enquêtes directes et le tout finira par faire comprendre à tous le mot de Montaigne, « la véritable étude de l'homme, c'est l'homme », et celui de De Brosses, « ce n'est pas dans les possibilités, c'est dans l'homme même qu'il faut étudier l'homme; il ne s'agit pas de regarder ce qu'il aurait pu ou dû faire, mais de regarder ce qu'il fait ».

§

Mais il faut savoir regarder. Nul meilleur guide que des **Questionnaires**, comme les *Notes and Queries* éditées par l'Institut Anthropologique de Londres; on peut aussi demander le sien à la Société de Sociologie de Bruxelles. Pour Timor Portugais, M. Osorio de Castro vient de publier un bon petit *Questionnaire*, 2 pages 4°; très court aussi le Questionnaire publié, en vue d'une enquête sur le folk-lore dans les Pyrénées Centrales, par la Société Ramond, de Bagnères-de-Bigorre. Enfin la Société Florimontane d'Annecy vient de déclarer que son 14e concours d'histoire porterait sur une Enquête sur le folk-lore de la Haute-Savoie et a, pour aider les recherches, publié un questionnaire qui est à peu de choses près la table des matières du grand ouvrage de P. Sébillot. C'est dire qu'excellent pour certaines parties il est absolument insuffisant pour d'autres (classement scientifique, civilisation matérielle, chansons, art populaire, etc.).

Memento. — Une nouvelle revue, *le Spectateur*, 6 numéros parus, s'intéresse à la théorie en ethnographie et en folk-lore; notamment je signalerai dans le numéro d'octobre un bon article de M. Martin-Guelliot, le directeur de la revue, sur le *Folk-lore médical et le charlatanisme.*

La Veillée d'Auvergne, à la suite de ma critique amicale, commence à s'occuper du folk-lore local, témoin un article d'U. Rouchon sur Marius Versepuy, dans le numéro de novembre; la revue devrait éditer un petit questionnaire; l'important c'est de créer un mouvement de collection directe.

C'est ce qu'on a compris à la rédaction de *Lemouzi*, dont la collection sera plus tard une mine précieuse de faits de détail, de poésies et de chansons en patois.

Volks kunde, la revue que publie à Anvers depuis 20 ans A. de Cock, est l'une des meilleures comme recueil d'observations et pour les articles généraux. Mais si peu de gens savent le hollandais que cette revue est loin d'avoir la renommée qu'elle mérite.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

G. Griois : *Mémoires* (1792-1822), tome II, in-8, Plon. — Pr. Murat : *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Murat*, Le gouvernement de Paris, t. III, in-8, Plon.— Cap.N.. : *L'Avenir de l'escrime française*, illust.in-8, Plon. — Comte Louis Cavens : *Napoléon Ier, Apollon II*, illust. in-8, Dewitt, Bruxelles. — Memento.

Le tome II des **Mémoires du Général Griois** vient d'être

publié. Je reviens volontiers à cette honnête figure de soldat, d'une franchise sans apprêt et d'une droiture absolue. Griois est le type représentatif de notre race gauloise, dans son état de belle santé morale, avant d'arriver à l'affinement et à la corruption, causés par une civilisation extrême. D'esprit positif, il adore le plaisir, les femmes surtout; et il s'en confesse avec un naturel charmant. Il n'est nullement chagrin; c'est un sanguin nerveux, qui est toujours en joie. Il saisit l'occasion, en jouit et passe, laissant après lui le souvenir de sa belle humeur. Mais il a l'horreur des mauvaises actions, et il les flétrit avec indignation lorsqu'il lui arrive d'en être le témoin.

Ce bel équilibre des facultés morales fait de Griois un historien d'une saveur unique, lorsqu'il nous raconte un désastre comme celui de la campagne de Russie. On reste convaincu, après ce nouveau récit, que l'histoire de cette campagne, au moins en ce qui concerne la marche de Moscou sur Vilna, est encore à faire. Ségur a laissé sur cette retraite un livre inoubliable; mais il faut s'en défier un peu; il a vu et décrit les choses surtout en moraliste, avec une pointe de pessimisme, qui s'efforce de dégager en chaque circonstance une leçon morale des événements dont il nous entretient. Griois est moins compliqué; il narre avec la dernière simplicité ce qu'il a vu, ouï et souffert. Son récit est particulièrement savoureux, parce qu'il n'a pas la préoccupation d'assombrir son tableau.

La retraite avait commencé le 20 octobre; Griois trace un curieux tableau des colonnes qui sortent de Moscou : ce n'est plus une armée, mais une horde désordonnée chargée de dépouilles. Il note à la date du 30 :

«...Le temps était superbe, et dans la matinée un régiment qui passait près de moi chantait des chants joyeux et prolongés. »

Ainsi, dix jours après le commencement de la retraite, le moral de l'armée était encore excellent et les grandes souffrances n'avaient pas commencé. Elles ne vont plus tarder beaucoup. Griois confirme ce que le Baron Van Vlijmen mettait, il y a peu de temps, en lumière dans un livre remarquable (1), dont il a été parlé ici-même : Napoléon avait organisé avec le plus grand soin sa ligne d'étapes : tous les gîtes étaient abondamment approvisionnés de vivres. Malheureusement, toute discipline avait disparu : les soldats livrés à eux-mêmes pillaient les provisions amassées, les gaspillaient, défonçaient les barriques. De honteuses scènes se renouvelaient à chaque étape. Le soldat était débridé. C'est que cette armée n'était plus la grande armée qui avait vaincu à Iéna et conquis toute l'Allemagne en deux mois. Grisée par ses succès répétés, énervée par le luxe de ses géné-

(1) *Vers la Bérésina*, Plon.

raux, elle ne pensait plus qu'à ajouter le profit à la gloire. Ce fut cette soif effrénée de s'enrichir, de faire main basse sur toute sorte de gain qui causa sa ruine. La vieille Garde elle-même se déshonora, en donnant l'exemple du pillage éhonté, affiché : son campement, à Moscou, était devenu une foire où les moins favorisés venaient à prix d'argent se fournir d'objets de toute espèce. Les vieux grognards furent surnommés les Juifs de l'armée, nous dit Griois. Malgré ces scènes attristantes, les beaux faits d'armes se renouvellent presque chaque jour au cours de la retraite. La bravoure, les qualités de tenue au feu restaient intactes : cela, l'armée l'avait dans le sang, dans les nerfs. Les années de guerre successives lui avaient donné cette maîtrise. C'est pourquoi la légende de gloire a triomphé des mauvais souvenirs. Le sang lave la honte.

Griois commandait l'artillerie du 3e corps des réserves de cavalerie placé sous les ordres de Grouchy. Il paraît avoir eu son chef en très grande estime. On ne peut le suspecter d'aucune complaisance, car il n'apporte, à l'ordinaire, aucun ménagement à dire ce qu'il pense des chefs ineptes, comme le général Lahoussaye, ou des brutes comme le général Friedericks. Il admire Murat ; il ne s'en lasse pas ; mais on devine qu'il ne s'abuse pas sur les qualités primesautières du roi de Naples. Il a plaisir à le voir s'agiter, se démener et foncer sur l'ennemi comme on s'échauffe à voir un bel animal, plein de feu, s'ébrouer dans la pleine lumière.

Griois n'eut pas le temps de prendre quelque repos après la campagne de Russie. Il paraît d'ailleurs s'être remis assez vite de ses fatigues, puisqu'à peine arrivé à Kœnigsberg il avoue s'être occupé de visiter les bons lieux de la ville, en quête d'un gibier dont il était depuis longtemps privé. Il prit part à la campagne de Saxe, puis à celle de France, comme commandant l'artillerie de la cavalerie de la Garde. Cette partie de son récit est d'un grand intérêt. Pendant la campagne de 1815, Griois est à Mézières, dont il raconte le siège avec détails. A cette époque, son enthousiasme pour Napoléon est épuisé. Comme tant d'autres, il est rassasié de cette vie d'aventures et de combats, poursuivie pendant tant d'années, sous les climats les plus opposés. Il a tout au moins la franchise d'en faire l'aveu. Ses mémoires méritent d'être placés aux côtés de ceux de Thiébault et de Marbot ; il n'a ni l'abondance, ni la richesse de détails, ni le mordant du premier, ni la verve endiablée du second ; mais il a peut-être sur eux la supériorité que donne l'accent de la sincérité, de l'honnête franchise. Griois ne cherche jamais à composer ses souvenirs. Il ne fait que noter ; mais beaucoup de ses notes sont d'une saveur exceptionnelle.

§

Le troisième volume de la **Correspondance de Murat**

comprend les années 1804 et 1805. C'est l'époque brillante de Murat. Il a trente-six ans : gouverneur de Paris, à la veille d'être maréchal, il jouit de toute la confiance du Premier Consul. Il est affable, courtois, chevaleresque ; il est joyeux de vivre. S'il n'a pas encore les honneurs de la royauté, il n'en connaît pas non plus les terribles soucis et les lourdes responsabilités. Ce volume révèle sa bonté d'âme, son extrême obligeance ; il est plein de lettres de recommandation en faveur de personnages très humbles. Murat poursuit sans cesse le Premier Consul et le ministre de la Guerre de ses réclamations en faveur de ses protégés. Il est surtout plein de chaleur pour les intérêts de son pays natal. Par instants, on a l'illusion de lire la correspondance du député radical de Cahors, sous la troisième république.

N'importe, tout cela est d'un bon naturel. Les éditeurs se sont donné beaucoup de peine pour innocenter Murat dans l'affaire du Duc d'Enghien. En qualité de gouverneur de Paris, Murat eut à nommer la Commission militaire chargée de juger le Prince. Il céda à sa nature profondément humaine et généreuse, en montrant assez de mauvaise volonté à s'exécuter. Le Premier Consul usa d'habileté et triompha sans grande peine de ses scrupules ; cela ne lui coûta qu'une lettre, qu'il est intéressant de lire. Cette défense de Murat nous paraît superflue. Le gouverneur de Paris était un soldat ; couvert par l'ordre du Chef du gouvernement, il n'avait qu'à s'exécuter. D'ailleurs Napoléon a hautement revendiqué l'entière responsabilité de l'exécution du Duc d'Enghien. Il n'y a qu'une chose qui importe, c'est de savoir si cet acte de rigueur fut un acte de justice nécessaire, si dur qu'il puisse paraître, ou s'il n'y eut, dans ce jugement sommaire suivi d'exécution, qu'une déplorable erreur judiciaire. Le Premier Consul aurait eu moins sujet de se tromper s'il avait pu à ce moment faire mettre la main sur le Comte d'Artois.

§

L'escrime de l'épée menace de male mort l'escrime du fleuret, de pure tradition française. Ce grave péril a inspiré au Capitaine N... d'écrire un ouvrage purement technique, très curieusement illustré : **L'Avenir de l'Escrime française**. On y trouvera le mode ancien et la manière moderne de tuer proprement, dans les règles, un déplaisant adversaire. C'est ce qu'on peut appeler un livre utile. *Homo homini lupus.*

§

Voici un livre, au moins curieux, qui nous vient de Bruxelles : **Napoléon Ier, Apollon II**, par le comte L. Cavens. Dans quelques millénaires, conclut l'auteur, l'histoire de Napoléon, devenue nébuleuse, se confondra avec le mythe d'Apollon. C'est bien possi-

ble. Il découvre, d'ailleurs, d'assez curieuses analogies entre le nom de l'Empereur et celui du fils de Latone. Au surplus, les quatre frères de Napoléon seront les saisons : Lucien, c'est l'Hiver, qui ne règne sur rien. Lœtitia Ramolino devient l'aurore ; les douze maréchaux en activité, les signes du zodiaque ; les quatre maréchaux honoraires, les points cardinaux, etc.

Le comte Cavens se défend d'aimer le vainqueur d'Austerlitz ; mais il l'admire avec passion. Il rappelle le mot célèbre du grand Carnot, devenu vieux : « Il vaut mieux subir le despotisme du génie que la tyrannie de la démagogie. » Oui ; c'est la leçon de l'histoire. Mais aujourd'hui le génie est devenu discret ; il se réserve. Peut-être pense-t-il, *in petto*, que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Avoir tenu la cour d'Erfürt et finir sur le plateau de Sainte-Hélène, dans une sorte d'étable transformée en habitation humaine !... Bon génie, tiens-toi tranquille : l'ingratitude des imbéciles est sans limites. Le Comte L. Cavens a au moins la gratitude de l'intelligence. Je l'en félicite.

Memento. — Une excellente monographie, *le 75e mobile*, par M. Pierre Dufay (Champion), contribution à l'histoire de la deuxième armée de la Loire. — Du même, une *Bibliographie sommaire de la première et de la deuxième armée de la Loire* (Champion). — A. Michel : *Waterloo*, excellent guide du champ de bataillie (Bruxelles). — *Revue d'Histoire* (novembre) : Le Régiment des dromadaires. La Campagne de 1813. Le canon à balles en 1870. Lettres inédites de Napoléon, etc. — *Journal des Sciences militaires* (1er décemb.) : Impressions militaires sur Munich. Evaluation des distances. L'officier d'état-major. La guerre et le service obligatoire, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* : L'armée des Etats-Unis. Les réformes dans l'armée russe. Le service du train dans l'armée allemande (Chapelot). — *Revue militaire générale* (octobre) : L'armée anglaise dans un conflit européen. Observations sur le service en campagne dans l'armée allemande, etc. (Berger-Levrault).

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Marc Le Goupils : *Comment on cesse d'être colon* (Six années en Nouvelle-Calédonie), Paris, Bernard Grasset.

A M. Marc Le Goupils, enfant, il fut prédit par un charpentier de son village natal « qu'il irait loin ». En effet, il arriva à l'Ecole normale supérieure et il était professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand en 1898. Cinq ans plus tard, transfuge de l'Université, il cultivait le café en Nouvelle-Calédonie et présidait le conseil général de cette noble colonie. Pendant six années, M. Le Goupils qui, s'il m'en souvient bien, — je le connus jadis au lycée Hoche à Versailles, — avait, — quoique professeur, — des lettres, M. Le Goupils « ferma ses

yeux au pittoresque », et, comme Siéyès, « il vécut ». Chose pas toujours aisée. Ses deux frères moururent, débilités par le climat, et furent ensevelis dans la plantation de Nassirah. Le café Le Goupils frères obtint bien une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1900. Mais la lutte apparut au survivant trop difficile, ou, pour mieux dire, inutile. Certaines préoccupations morales respectables lui firent un devoir de regagner la mère-patrie. M. Le Goupils a repris son poste dans l'Université et, sur le conseil de Jules Lemaitre, qui est un conseilleur avisé, il nous donne aujourd'hui ses impressions de Nouvelle-Calédonie, ou, pour être plus exact, son pamphlet calédonien. Pamphlet, satire virulente et documentée, tel est bien cet ouvrage. Et je regrette vraiment que l'auteur qui, je le répète, a des lettres, ainsi qu'on disait jadis, n'ait visé mieux ni plus haut. **Comment on cesse d'être colon !** Quel admirable sujet ! J'ai dit aux lecteurs du *Mercure* (1) l'optimisme bien portant et sincère de Charles Géniaux montrant *Comment on devient colon*. J'eusse désiré que l'œuvre de M. Le Goupils fût la négation lyrique d'un optimisme que j'ai tant critiqué. Son œuvre, si remarquable déjà sous la forme qu'il lui a imposée, eût gagné beaucoup, il me semble, à être le chant de douleur désespérément triste et impressionnant du colon exilé et vaillant qui lutte six années durant — six ans et trois deuils, c'est effroyablement long ! — et qui, après cette âpre lutte, revient au poste sédentaire réservé par la bienfaisante Université. Ce retour à l'enseignement, à la parole vaine, après six ans d'action, quelle tristesse ! J'aurais voulu là l'épopée, telle que la conçoit un Randan, l'œuvre imaginative telle que viennent de la construire Marius-Ary Leblond. Au fait, ce retour à la mère-patrie, n'est-ce pas la contre-partie de l'exode *En France* de Claude Mavel ? A cesser d'être un pamphlet direct, le livre eût gagné une portée plus générale d'autant que plus désintéressée. Mais M. Le Goupils, — et de ceci il convient peut-être en somme de le féliciter hautement, — a répugné à la littérature. Avec l'exquise et profonde Aurel qui, « d'en avoir fini avec l'amant » a retiré une connaissance pratique des choses coloniales, il a pensé que, « quand, par une blessure soigneusement dissimulée, notre pays perd de son meilleur sang, il ne s'agit pas de chanter les oiseaux bleus, les oripeaux de harem ou les ciels de nos radieuses colonies. Rien n'est mauvais teint, rien n'est fade comme le ciel, quand on ne place pas dessous l'homme qui nous est le plus fraternel, avec sa plus menaçante souffrance (2) ». M. Le Goupils a été plus loin encore : le colon douloureux qu'il a été, avec une admirable pudeur, il ne nous en parle point. Pas de psychologie, pas de grands coups frappés sur la poitrine, mais simplement un exposé précis de documents et de faits.

(1) Voy. *Mercure de France*, 1-V-1908.
(2) Dépêche coloniale, *Enquête sur la littérature coloniale*. Réponse de Mme Aurel.

Ce n'est point moi, certes, amoureux éperdu des faits et du *fait souverain*, qui l'en blâmerai, et de suite j'aborde son réquisitoire lourd de réalités, pour le suivre, pas à pas, jusqu'à sa conclusion nullement déclamatoire d'ailleurs, sans caractère de péroraison d'assises, et, j'admire cette simplicité. En 1898, nous dit l'auteur, la Nouvelle-Calédonie possédait une véritable religion d'Etat, « le Feilletisme », du nom de M. Paul Feillet, gouverneur de la colonie.

Le premier article du *Credo* définissait le caractère messianique de l'œuvre de M. Feillet. Il avait plu à Dieu de laisser régner en Nouvelle-Calédonie le Mal et l'Erreur jusqu'en 1894, en y établissant les Canaques en des temps très reculés, les Maristes vers le milieu du siècle, les forçats sous Napoléon III, en 1863. Trente et un ans après cette nouvelle épreuve, comparable en quelque sens à la captivité de Babylone, il avait suscité M. Feillet. Et, comme il est dit dans l'Ecriture, il l'avait « fait venir des extrémités de la terre », à savoir du gouvernement de Saint-Pierre et Miquelon... Le feilletisme ne détruisait pas tout ce qui existait avant lui... Il affectait une dédaigneuse compassion envers les reliques d'un passé aboli. Mais la loi de Dieu disait formellement ainsi que dans *Athalie :*

Du milieu de mon peuple extermine les crimes.

Sur une population blanche d'une vingtaine de mille individus, la Nouvelle-Calédonie ne comptait pas moins de douze mille criminels, j'entends des forçats ou anciens forçats. Le bagne était depuis trente ans le principal réservoir d'hommes de la colonie. Le robinet qui y introduisait cette eau sale venue de France fut fermé et scellé... Dans l'Eden retrouvé seraient installés les croyants de la « bonne nouvelle ». Ils viendraient de France eux aussi. Même, ils venaient déjà par centaines et, certes, cela tenait bien du miracle. Dans 150.000 hectares de terre, dont l'excellence avait été méconnue par un peuple non prédestiné, ils feraient germer une fortune merveilleuse de 200 millions de francs, en cultivant le café. Le caféier fut proclamé sacré !... les peines les plus sévères furent édictées contre quiconque refuserait de danser sous l'arbrisseau sacré !

Donc, suppression de la transportation, plantation du café, voici le nouveau dogme. Les incrédules sont les mauvais citoyens, plus tard, on les dénommera cléricaux ! M. Le Goupils nous montre ensuite l'état de la Nouvelle-Calédonie en 1894 : les Canaques avaient légèrement adouci leurs mœurs, et leur nombre, d'ailleurs, décroissait assez vite. Les Européens ne s'en occupaient guère que pour les déposséder de leurs terres et leur faire payer l'impôt de capitation. Quant au bagne, c'était le Paradis dépeint par Jean Carol (1), « un bagne « vertueux candidat au prix Montyon, un bagne moralisateur, un « bagne économique et social, financier, pédagogique, agricole, industriel, universel, omniscient, bouffon ». Cependant, ce bagne, le peu de prospérité qu'elle a jamais connu, la Nouvelle-Calédonie le lui

(1) Jean Carol : *Nouvelle-Calédonie minière et agricole.*

doit. Il a dépensé dans l'île près de cent millions de francs levés en France. Il a construit des monuments, des routes, une canalisation d'eau, etc. Il aurait pu faire davantage. Mais le peu qui a été fait est son œuvre. Il n'a jamais fait d'obstacle à la colonisation libre : au contraire, il l'attirait. Le commerce et l'élevage en vécurent, et en vécurent largement. L'élevage, les mines étaient donc tributaires du bagne. M. Feillet débarque à Nouméa en 1894, fort d'un plan *a priori* et ne s'inquiétant, déclare M. Le Goupils, à aucun degré, « des préventions que ses connaissances géographiques avaient pu « créer dans son esprit ». Il résista « à l'effet déprimant d'un premier regard jeté sur l'île », qui n'a pas l'air fertile, en effet, et sans écouter les conseils des anciens Calédoniens, il fit rédiger un *Guide de l'Emigrant* qui promettait la fortune par le café à qui disposait d'un capital de 5.000 francs. Comme conséquence de l'émigration imminente des colons libres, le gouvernement conçut l'idée d'un emprunt de cinq millions pour exécution de grands travaux publics: bassin de radoub, chemin de fer, wharf, drague, palais de justice, poste, etc. En même temps, la transportation était suspendue. La lutte contre l'administration pénitentiaire devint « la grande pensée du règne ». Résultats pratiques : la drague coûte 280.000 francs et ne fonctionne pas; le bassin de radoub demeure à l'étude ; le wharf n'est pas construit ; le chemin de fer commencé à grand fracas demeure inutile et revient à 280.000 francs le kilomètre. La cale de halage, dépourvue de fondations, s'effondre sous le poids d'un bateau de 500 tonnes. Cependant, M. Feillet était craint et obéi : le régime de la terreur fonctionne. Il crée, déclare M. Le Goupils, un comité dit républicain dont tous les fonctionnaires doivent faire partie et dont il est président d'honneur. Il fonde un journal, les fonctionnaires doivent s'abonner ou acheter des actions. Les colons sont également menés à la trique.

L'un d'eux, M. Ballande, proteste : il est écrasé sous le faix d'une amende de 130.000 francs. Il est interdit aux fonctionnaires de fréquenter les colons mal pensants. Le gouverneur distribue souverainement les concessions de mines. Il donne des concessions territoriales à titre éminemment précaire, et loue des terres du domaine par des baux « essentiellement révocables ». Quant aux anciens propriétaires, il peut les priver de main-d'œuvre en interdisant aux Canaques de travailler pour eux. Les juges? Ce sont des intérimaires déplacés à volonté par le gouverneur. Les corps élus sont à sa discrétion et un maire peut dire : « Nous pourrions faire élire une bourrique ! » C'est dans un pays ainsi administré que la famille Le Goupils projette de venir s'installer.

Au ministère des Colonies, où son chef va chercher quelques renseignements, un certain scepticisme règne en ce qui concerne la nou-

velle colonisation libre. A bord du navire qui les transporte dans le Pacifique, même scepticisme. Les colons débarquent à Nouméa. Un fonctionnaire fait l'appel et leur indique les « commerçants de confiance » à qui *ils doivent* s'adresser pour leurs achats. On est au lendemain de la victoire électorale de Feillet : l'ordre règne à Nouméa. Le gouverneur, prenant le colon Le Goupils pour un journaliste, le traite en conséquence et l'invite à déjeuner. Impression charmante. Puis, c'est le départ pour Nassirah, à travers la brousse. L'Eden du Pacifique apparaît aux nouveaux colons assez peu engageant : il est vrai, ils traversent la vieille Nouvelle-Calédonie et non l'île inconnue qu'a découverte M. Feillet. Enfin, l'auteur arrive chez lui : Nassirah, centre de l'insurrection canaque de 1878, est un lieu idéal pour les amis de la Nature, mais n'apparaît point à ses futurs occupants comme un placer péruvien. Pour mettre en valeur leur exploitation les colons ont recours au « robinet d'eau sale ». Ils emploient à leur service des forçats et des libérés. Ils s'en trouvent d'autant moins mal qu'ils ne pourraient sans doute pas s'en passer. « L'assigné est toujours un homme de prix : un condamné « à perpète » est généralement un trésor pour une maison. » Le libéré est moins bon, car il est libre, mais il est cependant utile. On le trouve partout : « C'est le condamné qui a fait Nouméa, c'est l'assigné et le libéré qui ont fait la mine. » Et cette main-d'œuvre pénale, les ennemis mêmes de la transportation s'en servaient, à commencer par M. Feillet lui-même. Les évadés sont quelquefois employés par les colons qui sont acculés à profiter de leur situation pour les exploiter : ce sont, en général, gens assez doux. M. Le Goupils avec la propriété de Nassirah avait acheté des engagés asiatiques « pour le temps qui restait à courir de leur contrat ». La plupart des engagés annamites sont d'anciens pirates, condamnés de droit commun, très portés à s'évader et qu'il est difficile à un colon brouillé avec l'administration de faire rentrer au bercail. L'auteur employa également des Hébridais, assez bonne main-d'œuvre, et des Canaques. La tribu canaque de Nassirah était constituée par des familles d'insurgés de 1878 qui avaient été déportées à l'île des Pins et auxquelles M. Feillet permit de revenir à Bouloupari pour travailler au compte de M. Le Goupils. Allons, M. le pamphlétaire, ne fûtes-vous pas, en l'espèce, un peu « négrier » ? Sans doute, vous fûtes humain pour ces braves Canaques. Mais, ce contrat, renouvelé en 1899, il fait frémir à l'idée que vous eussiez pu être moins riche en humanités ! Les nouveaux colons eurent à lutter avec les sauterelles, avec les sécheresses endémiques, avec les cyclones périodiques. Les affaires allaient médiocrement ; le prix de vente du café baissait en raison de la surproduction et le prix de la main-d'œuvre, par contre, augmentait. M. Feillet expliqua à notre auteur que s'il réussissait mal, c'est que sa pro-

priété n'était pas dans la vraie région du café. M. Le Goupils pouvait se consoler en pensant que ses prédécesseurs en colonisation agricole n'avaient pas davantage fait fortune, et cependant, tout leur avait été donné : terre défrichée, maisons, outils, bétail, vivres. Heureux donc les colons qui pouvaient vendre leurs terres et trouver un emploi dans l'Administration ou ailleurs ! Sans doute, il existait pour les colons certains moyens de subsistance, par exemple, un bon contrat d'entretien de route au compte du budget local : 50 kilomètres rapportent 5.000 francs sur lesquels il y a 90 o/o de bénéfice net, ou encore la prime pour destruction de sauterelles ou les indemnités pour cyclones. Tout cela, hélas! lamentables expédients! C'est l'opinion de M. Le Goupils qui en fait part au *Moniteur du Puy-de-Dôme*, lequel, par la voix de l'Argus de la Presse, parvient à M. Feillet, qui s'irrite fort. M. Le Goupils veut pousser plus loin son instruction personnelle sur la situation économique de la colonie. Elu conseiller général, il visite les centres caféiers chers au cœur du gouverneur, Sarraméa, le col d'Amieu. Il constate la ruine lamentable de ces centres. Au conseil général, deux membres forment l'opposition, dont M. Le Goupils. Notre colon, qui a voté la suppression du budget des cultes, est cependant déclaré « clérical » parce qu'il ne croit plus au café ni au chemin de fer. Aux colonies, en effet, les opinions religieuses ne se classifient point comme dans la métropole et j'ai connu un très militant protestant qu'on accusait chaque jour d'être « un jésuite ». Il est vrai... L'année 1902 est l'année des grands travaux. On dévore l'emprunt de cinq millions. M. Le Goupils essaie de protester. Il encourt la disgrâce du prince. Il prédit la ruine de la colonie : on le traite d' « apostat » et il perd une à une les faveurs que lui avait dispensées l'administration. Tout ce qui le touche est frappé; jusqu'à ses Canaques, ses ouvriers, ses libérés. Sa liberté même était menacée, lorsque M. Feillet fut rappelé en France. Les Canaques de Nassirah avaient été incarcérés administrativement sous des motifs divers : le gouverneur parti, le chef de la tribu demanda à reconstituer sa tribu sur une base définitive : un contrat fut dressé par lequel M. Le Goupils donnait des terres aux Canaques et les Canaques donnaient leur travail à M. Le Goupils. Mais notre auteur était las de colonisation agricole, et le 10 juillet 1904, « il quittait ce coin du monde où il eût si bien accepté l'idée de mourir, si seulement il eût pu y vivre ». Cette dernière phrase, si simple, si brève, comme elle contient de tristesse! L'auteur s'est, en effet, refusé à tirer de ses aventures des conclusions générales. Il a bien fait, étant donné le caractère autobiographique de sa relation. Que M. Le Goupils m'excuse, que m'excusent aussi mes lecteurs, si j'ai donné à ce compte-rendu un développement inaccoutumé. Mais j'ai estimé

que le livre de M. Le Goupils constituait un document de premier ordre au point de vue de notre histoire coloniale. Oui, je regrette que l'auteur n'ait pas visé plus haut qu'à la relation satirique d'un séjour de six années en Nouvelle-Calédonie. Il y avait là la matière d'un admirable livre qui eût pu, valant pour toutes les colonies, montrer comment dans toutes *on cesse d'être colon*. Mais M. Le Goupils, je le répète, a voulu réaliser un simple récit documentaire, une sorte de monographie bien personnelle. S'étant proposé ce simple but, il l'a de beaucoup dépassé, car les tableaux bien esquissés abondent dans son livre, le style en est parfait, net et nerveux, et la documentation de premier ordre. L'œuvre est-elle très impartiale ? Je ne le jurerais point. Puis, des œuvres impartiales sur les colonies, nous en avons assez comme cela. Un peu de passion sied de temps en temps, pour jeter quelque lumière dans les coins d'ombre. L'attitude sceptique en face des faits est peut-être bien la meilleure marque d'un esprit impuissant. On ne pourra pas faire ce reproche à M. Le Goupils dont le livre, par ailleurs, présente cette grande utilité de mettre en relief le mal causé à la Nouvelle-Calédonie par la suppression de la transportation. Sans le bagne, il n'eût rien été fait dans l'île de 1863 à 1894. « C'est des besoins du bagne, à l'ombre du bagne qu'est né le commerce calédonien. » C'est encore le bagne et lui seul qui a fourni la main-d'œuvre indispensable à l'industrie même. *Rétablir la transportation*, tel serait donc le remède le meilleur à apporter à la crise que traverse la Nouvelle-Calédonie. Il est douteux cependant qu'on s'avise de ce remède, car pour l'appliquer il faudrait déplaire à notre grande amie l'Angleterre : les gens d'Australie, dont beaucoup sont issus des anciens *convicts* anglais, sont très chatouilleux à cet égard : ils ne peuvent supporter l'idée d'une colonie étrangère voisine aussi mal peuplée. Au nom donc de l'Entente cordiale, il convient que notre Nouvelle-Calédonie dépérisse lentement, telle une petite ville de province qu'on priverait de sa garnison. Ainsi soit-il et soit loué M. Le Goupils pour son remarquable pamphlet !

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue : M. François Laurentie publie des lettres et documents inédits sur Barbey d'Aurevilly et Hector de Saint-Maur. — *Le Correspondant :* M. Gabriel Aubray consacre une intéressante étude à Barbey d'Aurevilly. — *Schéhérazade :* Le premier numéro de cet « album mensuel d'œuvres inédites d'art et de littérature ». — *L'Occident :* Sur le théâtre lyonnais de Guignol, par M. T. de Visan. — Memento.

La vie de Barbey d'Aurevilly fut aussi mouvementée que celle d'Hector de Saint-Maur fut calme. En 1861, une vieille demoiselle

mit en rapport l'auteur de *l'Ensorcelée* et le modeste poète du *Dernier chant*; cette amitié fut brisée par la mort de Saint-Maur, survenue en 1879. L'histoire de ces relations est agréablement contée par M. François Laurentie (**La Revue**, 1er décembre), qui dit dans une note :

J'ai utilisé, pour écrire cette étude, tous les documents qu'avaient conservés Hector de Saint-Maur et Barbey d'Aurevilly. Presque toutes les lettres et presque tous les fragments de lettres cités au cours de ce travail sont inédits...

Mais il faut croire, d'après les extraits de cette correspondance, que c'était la cordialité de l'accueil, la belle humeur de Saint-Maur, de ses convives habituels, la bonne chère qu'on faisait à sa table, qui attiraient J. Barbey d'Aurevilly, plutôt qu'une amitié littéraire comme celle qui le lia avec Maurice de Guérin et Trébutien :

... Or, on buvait sec, chez Saint-Maur. Le délicat poète donnait des dîners délicats, qui prenaient par son point faible ce vieux « lion » de Barbey. On sait que le chantre épique de la Chouanerie normande, le farouche conteur des *Diaboliques*, le romancier psychologue de *la Bauge d'Annibal* et d'*Une vieille maîtresse*, tenait ou croyait tenir des Normands ses aïeux un assez fort penchant pour les vieilles caves et les alcools parfumés (1). Dans les cent vingt-sept lettres qu'a conservées de lui la famille de Saint-Maur, il est souvent question de la table bien garnie qu'on trouvait chez le cher hôte, et les membres habituels de cette nouvelle et originale « Congrégation de Saint-Maur», comme ils disaient, ont toujours célébré l'hospitalité opulente du *prieur*. On compterait les lettres de Barbey où il n'est pas question de ces dîners mirifiques et gais (2).

« Ave, Sancte Maure, cœnaturus te salutat ! »
« A demain lundi ! Gigotons ! »

« Je suis rentré hier chez moi à l'heure où l'on ne dîne plus. J'ai trouvé votre lettre qui m'a donné le double regret du cœur et de son voisin, l'estomac. »

« Mon cher Saint-Maur, ne me traitez pas comme un convalescent ! pas

(1) « Peut-être y a-t-il encore, sur ce point, à ruiner des légendes. Selon ces légendes, le « Connétable des Lettres » aurait été à la fois fin gosier et gosier pavé, fort buveur et connaisseur. Or on l'a entendu (était-ce pure politesse ?) déclarer bon un vin qui ne l'était pas, et on l'a vu siroter toute une soirée *le même* verre de cognac (une fois, il est vrai, est-elle coutume ? je ne sais). Ce qui est certain, c'est qu'il aimait les tempéraments énergiques et que les « beuveries » épiques du bon Rabelais lui rappelaient des époques moins veules. Il méprisait évidemment les buveurs d'eau et appréciait, non moins certainement, les celliers de Saint-Maur, lequel respectait la tradition des plus fervents poètes bacchiques, se laissait appeler « Saint-Amant » par Roger de Beauvoir et restait souvent avec ses amis *douze heures de suite* à table, de sept heures du soir à sept heures du matin (à fumer, il est vrai, et à causer autant qu'à boire). Mais tout cela ne rend pas plus dignes de foi les historiettes malveillantes, et Barbey d'Aurevilly a raison *en fait* lorsqu'il proteste contre les rancunières victimes de sa critique, qui se vengeaient de lui en le faisant passer pour un ivrogne : c'est faux .»

(2) « *Lettres inédites.* »

de viande blanche, horreur des vies puissantes! Mais de la noire et de la rouge, couleur *Robin des bois !* et digne d'un *Robin Hood* d'académiciens (1), comme moi. »

§

M. Gabriel Aubray n'a point fait une étude critique littéraire (**le Correspondant**, 25 novembre) de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, mais un essai sur les différents « états d'âme » de cet écrivain, et il est heureux de pouvoir dire de lui : « sa plume fut catholique avant que son cœur le fût redevenu tout à fait. »

... On me croira plus facilement à présent, si je dis qu'à la différence près de la gloire dont Chateaubriand fut comblé de son vivant, il y a une ressemblance obsédante entre les caractères de ces deux orgueilleux solitaires et une étonnante affinité de génie entre ces deux artistes. Eloquents tous deux et un peu de la même façon quand ils exaltent les grandeurs du catholicisme, pleurent ou prophétisent sur le tombeau de la monarchie et les ruines du vieux monde, ou quand ils drapent les faits de l'histoire dans le manteau magnifique de leur style à longue traîne, les mêmes laves de leur imagination et de leur cœur ont fait d'eux les romanciers brûlants et malsains de *René* et de *Germaine*, d'*Atala* et de *l'Ensorcelée*, de *Velléda* et de *Vellini*. Catholiques tous deux à la fois très sincères et toujours suspectés, parce que leur vie et leur œuvre charrie toujours quelque chose de trouble; poètes tous deux d'un étonnant lyrisme et poètes surtout de toutes les grandes choses tristes d'ici-bas dont ils traînaient au profond d'eux-mêmes le désenchantement incurable ; écrivains merveilleux pour ce qui est du don de l'expression, du génie de l'image, l'un seulement d'un goût plus noble et même plus pompeux, plus « seigneur de Combourg » et « ambassadeur à Londres », l'autre plus près de Saint-Simon et des réalistes modernes ; vrais enchanteurs qui ont écrit l'un et l'autre les pages les plus prestigieuses, les plus enivrantes, les plus émouvantes et que leur insouciance hautaine, les fièvres de leur sang ou le décousu de leur existence ont empêchés de parfaire et d'élever, au-dessus de toute défiance, de toute ironie et de toute critique, comme Camoëns tenant ses *Lusiades* au-dessus du flot, un seul livre définitif et d'une beauté absolue, un seul pur chef-d'œuvre, ils portent tous deux devant qui est d'âge à les lire et de sympathie à les comprendre, le plus magnifique témoignage en faveur de la vérité éternelle ; car leur grandeur s'appuie à la colonne de lumière dans laquelle ils marchent, et les taches ineffaçables qu'il y a dans leur beauté sont le sceau de la faiblessse, de la misère humaine, la tare et la peine de leurs péchés.

Ce parallèle entre Chateaubriand et Barbey d'Aurevilly est assez curieux. Mais l'auteur semble trop se soucier de la foi religieuse des écrivains, qui importe peu au point de vue du talent, de l'Art.

(1) « Cette lettre est du 14 octobre 1863. Or, ce jour-là même, Barbey d'Aurevilly achevait dans *le Nain Jaune* ses *Quarante Médaillons de l'Académie*, qui ne sont pas des portraits flattés. Pour de la satire, c'est de la satire. »

Rappelons-nous que Hugo s'est cruellement vengé du critique injuste que fut souvent Barbey d'Aurevilly, en lui décochant cet alexandrin :

Barbey d'Aurevilly, gigantesque imbécile !

Mais Hugo se trompait quelquefois.

§

Voici une revue artistement présentée, dont le texte est extrêmement attrayant (**Schéhérazade**, 10 novembre) ; la composition de son premier fascicule dénote un goût éclairé chez MM. Jean Cocteau et François Bernouard. Il y a des dessins signés Paul Iribe et M. Dethomas, de la musique de Massenet, des vers de MM. Robert Chasseriau, Maurice Magre, Edmond Gojon, Abel Bonnard, Charles Perrot, Francis de Croisset, des proses de MM. Pierre Mortier, Henri de Régnier, Marcel Cruppi.

Il faut mentionner spécialement un conte de M. Jean Cocteau : « Comment mourut Monsieur de Trêves », d'un style simple et élégant, où la fantaisie se mêle agréablement à l'ironie cruelle.

Le héros, près de sa fin, dans un palais, à Venise, a mandé ses trois maîtresses :

... M. de Trêves leur dit bonjour en anglais, en italien et en russe, puis comme il pressentait la scène inévitable, il leur tint ce discours, phrase par phrase, en russe, en italien et en anglais :

« Vous êtes toutes trois mes maîtresses ; c'est à cause de trois surnoms d'ailleurs fort drôles,dont vous affubla quelqu'un de ma connaissance, que je me suis battu l'autre jour ; le docteur affirme assez haut pour que je l'entende qu'il me reste peu d'heures à vivre et je vous ai fait signe de venir à la même minute afin de distraire une agonie bien terne et bien maussade. Les parfums de ma chambre luttent bravement avec l'arome saumâtre des lagunes, une barque à lampions multicolores glisse parmi les refrains populaires des chanteurs qu'elle promène, mon domestique a clos d'un tour de clef la porte par laquelle vous vîntes si souvent chacune... et je vais partir non sans la charmante consolation de vous avoir revues ensemble. »

Dehors, près de la Salute, une voix splendide et malhabile roucoulait une romance de Tosti, romance banale que le soir tendre rendait divine...

M. de Trêves avait prévu le spectacle : en anglais, en italien, en russe, babel restreinte et féminine, ce fut un fantastique concert d'insultes étranges. M. de Trêves était le seul à comprendre et il contemplait la scène avec un muet sourire, car aucune des trois rivales ne connaissait d'autre idiome que le sien propre, et l'impossibilité d'une explication quelconque ne manqua point de les rendre folles. Les assonnances claires, sifflantes et rauques se mêlaient en un chœur ininterrompu.

Mistress Langworth, frêle et craintive, s'était blottie contre un mur où pendaient des guirlandes ; la princesse vint la secouer par les épaules et, comme elle se griffait aux branches épineuses, elle s'exaspéra jusqu'à lui

donner des coups : l'Italienne, ivre de rage, saisit un gigantesque vase de cristal et le vida sur les lutteuses.

Alors, ce devint une mêlée véritable : les plumes, les dentelles, les boucles postiches jonchèrent les carpettes rares ; haletantes, les adorables furies écrasèrent les chapeaux ,déchirèrent les étoffes avec des râles de batailles ! Un pendentif d'émeraude tomba sur la poitrine du moribond et les perles d'un collier roulèrent aux quatre coins de la pièce.

A présent, M. de Trêves voyait toutes ces choses comme à travers une brume. Il entendait encore les cloches qui remplissent au soir l'atmosphère vénitienne, mais le bruit du combat lui parvenait à peine. D'ailleurs les trois dames prenaient un bref repos. L'Anglaise, immobile au sol, était peut-être sans connaissance ; la Russe respirait avec force et l'Italienne, à genoux, repoussait, d'une main frémissante, les mèches sombres que la sueur lui collait au visage.

Alors M. de Trêves, en français, murmura : « Je me suis battu pour vous, c'est bien le moins que vous vous battiez pour moi... Il y a quelque temps, je me rappelle, dans le monde, nous fûmes tous quatre réunis autour d'une table de bridge, car un jeu cosmopolite était pour nous la seule réunion possible... Ce soir, hélas! il me sera difficile de faire le quatrième ! » et il mourut.

Il faut citer aussi le poème de M. Maurice Rostand, *Schéhérazade*, dont voici un passage plein d'esprit et de grâce :

.... Elle est les Mille et une Nuits
Qui nous font bourdonner de joie !

Car elle a mille et une robes de couleur,
Sur mille et un manteaux mille et une nuances,
Et mille et un regards doux pour mille et un cœurs,
Et mille et un soupirs, et mille et une danses !
Mille et une pâleurs, mille et
Un pages, mille et un palais
Et mille et une défaillances,
Et même mille et un silences
Où parle mieux ce qui se tait !

Mille et un ouvriers ont brodé, pour sa traîne,
Sur mille et un fils verts mille et un fils vermeils ;
En mille et un pays mille et une fois reine,
Elle a mille et un parcs et mille et un soleils !
Mille et un oiseaux, sur des branches
Qui sont mille et une, se penchent,
Berçant ses mille et un sommeils ;
Et mille et un rois au réveil
Baisent sa petite main blanche.

Ah ! mille et une fois j'ai parlé d'elle au soir,
Dans l'alanguissement de ma chair juvénile !
Si j'ai mille et un doigts pour l'orner, — pour la voir
J'ai mille et une fois mille et une pupilles ;

J'ai, pour ses mille et un désirs,
Le choix de mille et un plaisirs ;
Pour défendre ses jours fragiles
J'ai mes bras qui sont un et mille,
Et mille et un cœurs pour mourir !....

§

M. T. de Visan sait nous intéresser au Guignol lyonnais (**l'Occident**, septembre), qu'il ne faut pas confondre avec celui des Champs-Elysées ou du Luxembourg, dont les enfants font leurs délices :

...On croit que notre marionnette parut pour la première fois le 22 octobre 1808 dans un café de la rue Noire. Ce n'est là qu'une date officielle; tout porte à admettre que le type de Guignol était fixé dès la fin du XVIIIe siècle. Son père spirituel fut ce Laurent Mourguet qui abandonna Polichinelle pour le type du canut lyonnais. Une chose demeure remarquable dans les annales de notre théâtre de Guignol : la pieuse persévérance avec laquelle les directeurs ont suivi la tradition fondée par Mourguet. Cela frappe moins lorsqu'on sait que le fondateur de Guignol eut de nombreux enfants qu'il initia à son art. Ceux-ci à leur tour firent souche ; si bien qu'à l'heure actuelle le théâtre de Guignol à Lyon est encore dirigé par un descendant par alliance de Mourguet. Cette constance dans un même art qui se perpétue de père en fils a je ne sais quoi de touchant et, si j'ose le mot, de sublime.

Les premières pièces se jouaient d'après un canevas initial où venait broder l'originalité de chaque artiste. Il a fallu recueillir le Verbe divin et le transmettre aux âges futurs, comme on a recueilli les chants des aèdes. Un spirituel magistrat de Lyon, plus tard conseiller à la Cour de cassation, M. Onofrio, s'est fait notre Homère en réunissant en deux volumes et avec leur version primitive les pièces en vogue vers 1860.

A côté du Guignol de la rue et du café, s'est constitué un Guignol de société. Ecrire l'histoire de ce dernier, ce serait pénétrer dans l'intimité de tous les anciens salons de la ville. Au sortir de ses affaires, le Lyonnais a besoin de repos, et, comme la famille tient un grand rôle dans sa vie, il se distrait dans son intérieur en jouant quelques scènes de Guignol à ses enfants. Charmant usage qui s'est longtemps conservé parmi nous ! Je sais des maisons où je n'aurais qu'un placard à ouvrir pour en voir dégringoler Madelon et Gnafron avec leurs curieux costumes. Heures délicieuses que celles passées à écouter mon grand-père contrefaire — à peine ! — la voix du canut et mettre en action le *Thé de Madame Pochet* ou le *Déménagement*.

... [Guignol] n'a rien d'un anarchiste ; malgré quelque poltronnerie, il a plus d'analogie avec don Quichotte qu'avec Polichinelle. Disons le mot. Guignol est un *conservateur*. Les théâtres du Luxembourg et des Champs-Elysées l'ont gâté. A Paris, une pièce où Guignol ne jouerait pas du bâton ne serait plus une pièce pour marionnettes. Voilà une fameuse erreur. Au début, Guignol n'administre des « volées de picarlat » qu'à sa femme, Madelon. Respectueux de l'autorité, il ne lui viendra jamais à l'esprit l'idée de pétroler les maisons, ni de piller les boutiques. Il craint M. le

bailli et ne rosse les gendarmes que pour le bon motif. Guignol maudit son propriétaire, mais après lui avoir joué de bons tours, il finit toujours par le payer.

Il est évident que si Guignol rosse sa femme et les gendarmes, c'est qu'il est « respectueux de l'autorité », de la sienne, bien entendu. Et du moment qu'il paie son terme, tout lui est permis.

Memento. — *La Nouvelle Revue française* (1er décembre) : Un beau poème, *la Rapture*, de Henri de Régnier. — *Revue bleue* (20 novembre) : *Lettres* de Mirabeau *à Yet-Lie* (Madame Henriette-Amélie de Nehra), publiées par M. Dauphin Meunier. — *La Grande Revue* (25 novembre) : *Pêcheurs*, un conte admirable de Johan Bojer, traduit du norvégien par M. P.-G. La Chesnais. — *Le procès Lafarge*, par M. Robinet de Cléry. — *La Revue de Paris* (1er décembre) : *Dizains d'amour*, jolis vers de M. Maurice Levaillant. — *La Nouvelle Revue* (1er décembre) : *Les Révélées dans les Lettres contemporaines*, par M. Paul Abram. — *Idées modernes* (octobre) : « *L'Ecole Moderne* » *dans la littérature allemande*, par M. Henri Schœn. — *Le Feu* (1er décembre) publie les réponses à une enquête sur l' « avenir du drame lyrique » ; parmi les plus intéressantes, citons celle de Camille Saint-Saëns : « Je n'en sais rien. » — *L'Ame latine* (novembre) : *De la Primevère au Chrysanthème*, poème de M. Jean de Bazillac. — *L'Ile sonnante* (5 novembre) : *Notes et souvenirs* d'Auguste Collet ; « ces notes curieuses datent de 1827 », écrit M. Charles Collet : elles sont ce qu'il y a de plus original dans le premier fascicule de cette « petite revue des Lettres ». — *La Revue mensuelle des Lettres et des Arts* (octobre-novembre) : *Marseille, Dijon*, deux sonnets de M. Ernest Raynaud. — *L'Aveugle*, poésie de M. Alfred Machard. — *L'Italie et la France, Revue des pays latins* (novembre-décembre) : *l'Aéroplane de Léonard de Vinci*, par M. Luca Beltrami.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

L'Esprit de Paris (*la Dépêche*, 16 déc.). — Un conte juif (*Petite Gazette Aptésienne*, 11 déc.). — Un nouveau journal : *les Loups*.

M. Camille Mauclair s'est offert, dans **la Dépêche**, une démolition de *l'Esprit de Paris*, et vraiment on ne lit pas sans plaisir cette satire qui porte juste sur presque tous les points. Mais il faudrait des noms, il faudrait des exemples, afin de bien faire saisir la nature de cet esprit célèbre pour lequel les limites du génie humain sont Marcel Prévost et Alfred Capus. Ah ! ce Capus, quel cauchemar ! Ses pièces de théâtre sont célébrées avant, pendant, après les représentations. M. Adolphe Brisson, qui a des lettres, disserte en dix colonnes de la psychologie de ses microscopiques personnages. L'esprit de Paris c'est l'admiration de Capus.

De toutes les fascinations que Paris exerce sur les jeunes gens de province, celle de « l'esprit parisien » est probablement la plus grande. Tout le monde sait qu'il existe un esprit parisien, que cet esprit est d'une qualité unique, qu'il est presque impossible de se l'assimiler, encore que cette assimilation soit la chose la plus desirable, la plus indispensable et la plus enivrante. D'honnêtes personnes, instruites, intelligentes et sérieuses, se désolent de ne pouvoir acquerir ce célèbre esprit, ce « chic », ce « je ne sais quoi » qui donne, au dire des journaux boulevardiers, « la consécration suprême » et réserve à ses initiés des joies infinies.

L'esprit de Paris, c'est qu'en dehors du théâtre il n'y a rien. Tout ce qui n'est pas dialogué et récité sur les planches ne compte pas. Les rares hommes spirituels se taisent, réservant leur verve pour le comédien qui lui donnera sa vraie valeur.

Les auteurs qui trouvent une réflexion amusante ne la jettent plus au vent : ils la taisent de peur qu'on ne la leur dérobe, et la notent pour leur prochaine comédie. Il n'y a plus qu'en province, entre gens aimables et oisifs, qu'on n'hésite pas à exprimer une saillie venue spontanément aux lèvres.

Si l'on veut trouver de l'esprit français à Paris, c'est dans le peuple qu'il faut le chercher. Un rassemblement, une scène dans un quartier plébéien, un dialogue d'ouvriers et de midinettes recèlent encore des trouvailles d'impressions et des éléments de vrai comique à la Courteline. Mais la petite société élégante qui assume le rôle prétentieux et ingrat de distiller l'esprit parisien, cette société-là n'est pas spirituelle.

Il ne leur reste guère qu'une sorte d'humour assez médiocre, des à-peu-près, des affectations de mépris, un amour bête de la méchanceté pour elle-même, cette manière qui n'est qu'une méthode pour abaisser à son propre niveau toutes les valeurs. Les naïfs se donnent un mal énorme pour comprendre cet esprit, pour se l'assimiler. Dès qu'ils l'ont acquis, car on y arrive, on se trouve n'avoir plus d'esprit du tout, et l'on voudrait n'être plus Parisien.

La « consécration suprême » est encore une des formes de ce bluff audacieux. Paris est profondément « province » au pire sens qu'il attache à ce terme, parce qu'il a horreur des nouveautés et vit dans une superbe ignorance de tout ce qui se passe en dehors de lui. Il se comporte comme un grand village : et il « découvre » des acteurs, des auteurs, des œuvres qui lui arrivent chargés de gloire. Il daigne leur conférer une célébrité sans laquelle ils n'oseraient, croit-il, se présenter à lui : et rien n'est plus divertissant que de voir comment Paris « consacre » des opéras, des virtuoses, des écrivains, des artistes qui ont déjà gagné la fortune et la célébrité dans toutes les capitales du monde. Il arrive majestueusement bon dernier et s'en tire en déclarant que sa ratification importe seule. Cette déclaration est faite gravement par une demi-douzaine de gazettes et quelques centaines de mondains, de gens de cercles et de snobs qui composent le public des vernissages et des premières, c'est-à-dire une société d'admiration

mutuelle incapable de sentir sincèrement, d'approfondir et de bien juger — au vrai, le plus malintentionné et le plus incompétent des publics.

Lorsqu'on est né à Paris, lorsqu'on y vit, on sait ce que vaut cette société qui s'intitule bénévolement « l'élite » ; on sait que l'esprit parisien n'est que l'étalage d'un scepticisme injuste et assez bas, en tous cas totalement stérile et négligeable ; on sait que le « je ne sais quoi » est en effet un je ne sais quoi, quelque chose qui ne vaut pas la peine d'être recherché. On sait que toute âme loyale, éprise de tout ce qui est profond, ne peut que souffrir de ce dénigrement perpétuel, de ce rictus figé dans une « blague » interminable. On sait que rien d'utile, de noble, de désintéressé, de fécond, ne peut naître d'un tel milieu. Mais, à distance, tout cela fait illusion, car la force de cette société, qui vit sur une réputation, est de répéter sans cesse qu'elle détient un charme merveilleux et inimitable. Il ne pourrait avouer, sans se condamner à disparaître, que son secret n'est qu'un vide. C'est pourquoi des milliers de jeunes gens se disent, dans les provinces françaises, qu'il faut, à tout prix, pénétrer cet « esprit », et se désolent à l'idée qu'ils n'y parviendront pas.

Maintenant, il faut dire que, pris un à un, ceux qui représentent l'esprit parisien ont quelquefois une valeur. Mais ils sont empoisonnés par l'air du boulevard. Dès qu'ils sont trois, ils admirent Capus.

§

Je me suis promis de rapporter le conte juif trouvé dans la **Petite Gazette Aptésienne**. Il est signé de M. H. Dagan et je l'ai trouvé très amusant et très représentatif de cet esprit de lucre, qui ne se décourage jamais :

Un jour de la première semaine du mois de septembre dernier, Michel-Georges Lévy, riche marchand de diamants, sortant de son hôtel de l'avenue Kleber, et allant à son bureau de la rue Lafayette, fut accosté soudain par un pauvre colporteur de sa religion qui lui dit familièrement :

— Hé, bonjour, Michel, comment vas-tu? Voilà bien longtemps que nous n'eûmes le plaisir de nous rencontrer.

Le riche marchand, très stupéfait, fit un haut-le-corps et regarda le pauvre diable d'un air sévère.

— Voyons, Michel, tu ne me reconnais donc plus? Jacob... Jacob Mossé, ton vieux camarade d'école. Regarde-moi bien !

— Tiens !... c'est vrai. Alors, mon vieux Mossé, quoi de neuf? Tes affaires marchent-elles à ton gré? Que fais-tu à présent?

— Tu le vois, mon cher, je vends tout bonnement des *louhrs;* veux-tu m'acheter une louhr? Nous approchons du Rosch-Haschana.

Et, ce disant, le colporteur tendit au diamantaire un petit calendrier israélite.

— Combien les vends-tu ? demanda Michel-Georges Lévy.

— Un franc, répondit Mossé.

— Bien ; voilà un franc, mon ami. Et à l'an prochain.

— Merci, Michel. Mais, dis-moi, cette maison est la tienne? ajouta-t-il en désignant l'hôtel d'où le riche marchand venait de sortir.

— Cette maison est la mienne. J'habite là avec ma femme. Allons, adieu. Je vais vite à mon bureau où maintes affaires pressantes me réclament.

Et les deux anciens condisciples se séparèrent.

Lorsque le riche marchand fut hors de la vue du colporteur, celui-ci revint sur ses pas et, s'arrêtant devant la porte de l'hôtel de son copain, il sonne et il entre.

— Voulez-vous dire à Mme Lévy que j'ai quelque chose à lui remettre de la part de son mari, fit-il à la concierge.

— Adressez-vous à la bonne, répondit celle-ci.

Ce qu'il fait.

Un moment après, Jacob Mossé se trouvait en présence de Mme Lévy et lui disait avec aplomb :

— Madame, je viens de la part de votre mari, qui est un de mes anciens camarades d'école, pour vous offrir une louhr. En voulez-vous ? Voici le nouvel an : dans huit jours c'est le Rosch-Haschana.

— Combien ? fait Mme Lévy.

— Un franc.

— Voilà.

— Merci, madame. A l'an prochain.

Et sur ces mots Jacob Mossé se retire.

A peine venait-il de sortir de l'hôtel que le riche marchand de diamants y rentrait de nouveau; il avait, je crois, oublié d'emporter son mouchoir.

Au moment où il ouvre la porte, il aperçoit Madame son épouse en train de feuilleter le petit calendrier israélite.

— Ah! Ah! vous consultez votre livre de cuisine, Esther?

— Non, Michel, je consulte la louhr que vous avez eu la bonté de me faire offrir par un colporteur.

— Moi? Jamais de la vie, je ne vous ai fait offrir de louhr par un colporteur.

— Cependant, il prétend que vous êtes son ancien condisciple.

— Ah!... J'y suis... Quel fripon! Sachez qu'il m'en a déjà vendu une, à l'instant. Où est la bonne?

— Caroline! Caroline!

— Voilà, monsieur, qu'y a-t-il?

— Descendez l'escalier, quatre à quatre, et courez après le colporteur qui sort d'ici. Vous l'allez rejoindre sûrement et me le ramener : j'ai quelque chose à lui dire.

Caroline fait ce qu'on lui demande.

Elle ne tarde pas de rejoindre le colporteur.

— Hé, vous, le marchand, venez donc chez nous, Monsieur a quelque chose à vous dire.

Jacob Mossé, qui reconnaît au premier coup d'œil la bonne de son camarade et qui flaire le piège, ne perd pas la tête.

— Ah! je vois ce que c'est, répondit-il. M. Lévy désire m'acheter une louhr, comme celle que je viens de vendre à sa femme. Très bien, Mademoiselle. Mais, puisque vous êtes là, épargnez-moi la peine de remonter jusque chez vous. Emportez la louhr.

— Combien? demanda Caroline.

— Un franc, ma petite.

— Voilà.

— Merci ; et à l'an prochain...

Lorsque Caroline fut de retour à l'hôtel où son maître l'attendait avec sa femme, chacun ayant une louhr à la main, la première parole qui sortit de sa bouche fut celle-ci :

— Monsieur, voilà votre louhr !

A ces mots, Michel-Georges Lévy demeure stupide. Et madame son épouse également.

— Cela fait un franc, dit la bonne de l'air le plus naturel du monde.

— Oh! c'est trop fort, s'écria le diamantaire. Je ne l'aurais jamais cru capable de ça. Et pourtant, il ne vend que des louhrs !

— Avouez qu'il s'entend bien à les vendre, lui dit Mme Lévy.

Cependant, monsieur, madame et la bonne, ayant chacun une louhr à la main, et se regardant avec une mine contrite, finirent par éclater de rire.

§

Signalons le premier numéro des **Loups**, journal d'action et d'art, qui s'annonce comme très combattif. Il publie en tête de ses colonnes un grand portrait de Villiers de l'Isle-Adam ; vis-à-vis, des loups affamés grimpent à l'assaut d'un village :

Les loups épars se sont groupés en horde et ils vont se jeter à l'assaut du village enseveli sous la neige épaisse et lourde d'une littérature trop blanche, entassée sans art ; ils ont résolu de teinter cette neige avec du rouge, pour changer la monotonie de cette blancheur imbécile qui submerge tout jusque par delà l'horizon, avec du rouge fait du sang épais de leurs victimes et du sang clair de leurs blessures...

Soit. Buvons du sang ; cela nous réchauffera.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Anton Bruckner.— GAIETÉ-LYRIQUE : *Quo Vadis ?* livret de M. H. Cain, musique de M. Jean Nouguès. — OPÉRA-COMIQUE : *Myrtil*, conte musical de MM. A Villeroy et E. Garnier ; *Le Cœur du Moulin*, poème lyrique de M. Maurice Magre, musique de Déodat de Sévérac.

Je n'ai pas la présomption de penser que mes reproches aient ému M. Chevillard, qui ne les a probablement pas lus, mais, par une coïncidence amusante, deux semaines après mon article il affichait la **Septième Symphonie de Bruckner**, la plus célèbre, celle en *mi* majeur. Elle reçut d'ailleurs un accueil assez tiède et, pour diverses raisons, fort explicable. D'abord, à l'instar de toutes les productions de l'auteur, elle est extrêmement inégale ; ensuite, cette « nouveauté » est âgée d'un bon quart de siècle, ayant été jouée pour la première fois en 1884, et publiée aux environs de cette époque où

j'en acquis la partition d'orchestre ; enfin, M. Chevillard en réalisa la pire interprétation qui se puisse rêver. Fut-ce le défaut de répétitions suffisantes ou l'incompréhension du chef, l'œuvre s'étira flasque, pâteuse, incohérente sous une direction hésitante et molle, alourdie de mornes velléités de fignolage. Cette symphonie contient un des meilleurs morceaux de Bruckner et qui lui valut une gloire soudaine, le fameux *Adagio* manifestement inspiré de celui de *la Neuvième*, avec la même forme et une analogue opposition de mouvement et de caractère entre les deux thèmes dont les reprises variées alternent. Cette opposition, en dépit des indications métronomiques (69 et 92), M. Chevillard la marqua si peu qu'on peut dire qu'il l'escamota et la sérénité gracieuse, quasi un peu allègre du second motif fut transmuée en la plus fade et stagnante langueur sentimentale. M. Chevillard, qui pourtant chez Beethoven n'est pas chiche d'accelerandos ou ritardendos arbitraires, avait ici la plus belle occasion du monde de se livrer légitimement à ce genre d'exercice pour déchaîner l'essor puis dompter peu à peu l'élan du crescendo grandiose qui s'éteint insensiblement dans la quiétude harmonieuse de la péroraison. Au lieu de cela, jamais on ne vit son bâton balancer la mesure avec une aussi rigoureuse, uniforme et monotone exactitude, une telle indifférente et pesante froideur. L'insécurité des cuivres et l'acoustique médiocre de la salle aidant, le résultat s'attesta lamentable. Ce fut littéralement l'exécution sans phrases, et on ne peut guère s'étonner qu'elle ait été saluée par quelques « Chut ! » mêlés à des bravos qui ne s'adressaient évidemment ni au bourreau ni à ses complices ; — sinon peut-être afin de les encourager malgré tout à persévérer dans la voie de révélations de cette espèce, si tardives, peu soignées ou à d'autres égards discutables soient-elles.

On ne saurait trop déplorer, en effet, qu'ils nous faille attendre aussi longtemps pour connaître la production symphonique européenne. En dehors des consécrations lointaines ou succinctes du catalogue de l'Édition Peters, les directeurs de nos grandes sociétés orchestrales ont l'air de n'être pas très fixés sur ce qui se passe au delà des frontières et de ne s'en soucier que fort peu. Leurs découvertes en ce domaine apparaissent liées bien souvent au hasard de circonstances d'ordre plutôt aléatoire, ou ressortir à d'inscrutables causes. Peut-être ignorerions-nous les *Poèmes sonores* de Richard Strauss sans son talent de chef d'orchestre et son humeur voyageuse, mais c'est à de semblables visites que nous dûmes l'ennui de quelques élucubrations de M. Weingartner, tandis qu'on se demande en vain quelle puissance occulte et têtue put nous imposer par trois fois l'inane *Symphonie pathétique*. Il semble que l'alliance russe n'ait pas été sans contribuer à l'acclimatation dans nos concerts de la musique homonyme, dont la vogue n'a fait qu'y croître et embellir depuis 1902

où M. Colonne en osa une sorte de présentation cyclique. Bref, on peut soupçonner ou reconnaître un peu partout dans l'élaboration de notre répertoire symphonique étranger moderne, le mystère ou la fortuité de contingences hétérogènes, mais nulle part l'action d'un choix conscient et averti au service d'aspirations artistiques élevées et d'un précieux éclectisme éducateur. Il est inouï de constater que jusqu'à l'heure actuelle, certains des *Poèmes symphoniques* de Liszt ne furent jamais inscrits sur nos programmes. Quand on se décidera à nous laisser entendre ces chefs-d'œuvre d'où tant de choses dérivèrent, qui sait s'ils n'arriveront pas assez tard pour que le novateur en prenne des allures d'ancêtre. L'attente est beaucoup plus fâcheuse encore pour ceux de l'ère qui suivit. Il y eut là, durant la seconde moitié du dernier siècle, une intéressante période de transition de l'art symphonique où de talentueux ou géniaux épigones épuisèrent plus ou moins parallèlement les suprêmes ressources du classicisme et du romantisme. A l'influence survivante et unanimement vénérée de Beethoven, s'y mêlent où coudoient celles de Wagner et Liszt, pour l'harmonie et la forme, de Bach, pour l'écriture. Nonobstant ses mérites et sans doute son utilité, ce résidu d'évolution, qui précéda la libération debussyste, apparaît voué au sort le plus ingrat. Il n'offre, où que ce soit, qu'un intérêt momentané. Chez les autres autant que chez les réactionnaires, il remplit un stade assez bref d'exploitation de seconde main et de spéculation inconsciemment intellectuelle, de quoi les plus divers pionniers s'accusent aisément écrasés entre les si proches ou trop glorieux devanciers dont ils procèdent et les presque contemporains successeurs qui les supplantèrent tout de go en innovant vraiment. Or, quoique le mouvement fût général en notre Europe, nul n'affecta peut-être dans l'histoire musicale un caractère plus particulariste, aussi égoïstement isolé en ses manifestations indigènes, s'effectuant dans chaque contrée si longtemps peu ou prou ignoré des voisins, et, si on veut bien imaginer quel effet produirait sur nous aujourd'hui une toute première audition du *Déluge*, de *la Danse Macabre*, voire de la *Symphonie* même de Franck, on mesurera la disgrâce promise par un retard pareil ou plus considérable aux compositions inconnues d'un Smetana, d'un Dvorak ou d'un Bruckner. Pour apprécier comme il convient le rôle de l'Autrichien Anton Bruchkner et son œuvre, il faut se souvenir ou savoir que son activité productrice s'étendit de 1863 à l'année 1896, où il mourut à Vienne, le 11 octobre, en son soixante-douzième automne, et que ses neuf symphonies s'étagent de 1863 à ce terme. Né en 1824, sa vie, sa carrière et son art ont de curieuses ressemblances avec la destinée confrère de César Franck (1822-1890). Comme lui, il fut organiste, longtemps méconnu, enfin sacré sur ses vieux jours champion des idées d'avant-garde, opposé outre-

Rhin à Brahms comme ici Franck à Saint-Saëns. Si l'ascendant de Liszt sur le maître français est remplacé chez le Germain par celui de Wagner, les affinités purement musicales n'en transparaissent pas moins évidentes dans la hardiesse des modulations passagères, l'éventuel chromatisme de la polyphonie, l'emploi des procédés du contrepoint asservis à une harmonie romantique, parfois l'étroite parenté de l'inspiration même remarquable surtout dans certains seconds motifs des allégros symphoniques brucknériens. En vérité, à maints égards, Bruckner a été le Franck de l'Allemagne. L'œuvre de ces contemporains fut le fruit d'instinctives tendances identiques et, si ce fruit s'atteste en fin de compte assurément fort différent, c'est beaucoup moins sans doute pour la portée dans l'évolution de l'art sonore que pour la qualité intrinsèque. De part et d'autre, à la distance où nous en sommes, on y discerne bien plutôt une synthèse insciemment préméditée des acquêts immédiats du présent et des enseignements du passé qu'un tangible pressentiment de l'avenir. Seulement, il advint que l'un en réussit quelques ouvrages accomplis dignes du titre de chefs-d'œuvre, auxquels on ne trouverait rien à comparer chez son émule. Bruckner ne posséda ni la maîtrise, ni la sensibilité subtile de César Franck, et sa génialité fruste aboutit à des créations inégales et rocailleuses. Allemand, il demeure plus près de Beethoven, fidèle aux formes traditionnelles, et on sent trop qu'il s'y soumet avec un amoureux respect, sinon une inavouée reconnaissance pour le complaisant truchement dont il ne saurait se passer. Car sa verve a l'haleine courte et se repose volontiers, semble se dérouler décousue, morcelée en compartiments. Sa polyphonie est dénuée de souplesse, son contrepoint souvent laborieux, parfois factice ou alambiqué et, dans ses développements, il abuse jusqu'à quelque puérilité du procédé commode et machinal du renversement thématique. Son œuvre, néanmoins, est loin d'être sans prix. Il incarne, chez nos voisins, un des plus nobles aspects de ce qu'on pourrait appeler « le Crépuscule de la Symphonie ». Il constitue une tentative, des plus intéressantes à son heure, de renouvellement d'une forme musicale à son déclin, mais que nul autre peuple n'avait autant de droits de religieusement adorer et de croire immortelle. L'harmonie et l'instrumentation wagnériennes lui confèrent une saveur romantique où nous eussions peut-être découvert des audaces, si nous l'avions connu plus tôt. L'inspiration est d'une ingénuité généreuse. Rien de malingre, aucun clinquant dans cet art imparfait, mais sincère qui, en sa gaucherie ou crudité naïve, contient certes plus de beauté réelle que nombre d'applaudies ou pommadées manigances russes ou scandinaves. Il faut souhaiter qu'on nous procure de plus fréquentes occasions d'entendre toutes les symphonies de Bruckner, sans en excepter la neuvième que la mort l'empêcha d'a-

chever et qu'on termine habituellement avec son *Te Deum*. Enfin, pourquoi ne joue-t-on jamais son *Quintette* à cordes ? Ceux de qui ce serait l'office ignorent-ils son existence ? La littérature de musique de chambre n'est pourtant pas si riche qu'elle puisse dédaigner de parti pris une œuvre qui, lorsque l'écrivit Bruckner, eût sans doute fait sensation, et serait encore aujourd'hui un régal bigrement plus divertissant que le *Trio* de Lekeu, par exemple, ou tel quatuor de quelque autre sinistre raseur *ejusdem farinæ* polyphoniste.

§

Dans la salle bleu de ciel et ripolin blanc de la Gaieté-Lyrique, j'étais vraisemblablement l'unique auditeur de **Quo Vadis?** qui n'eût pas lu le roman du même nom. La vie est courte. De sorte que, sans le cinquante-centimental secours du programme, je n'aurais pas compris grand'chose à ce qui se passait devant moi. Mais cela n'avait trop évidemment pas la moindre importance. Le spectacle que les frères Isola exposent aux bravos d'un public en délire ne s'adresse manifestement qu'aux yeux. A ce point de vue, si j'ose dire, et en dépit des fantaisies d'un éclairage dont la polychromie déconcertante épuise imperturbablement tous les trésors de l'arc-en-ciel, peut-être pourrait-on féliciter les directeurs siamois d'un effort ostensible, mais en un autre endroit que celui-ci du *Mercure*. *Chiquito* n'était assurément pas prodigue de promesses ; cependant on n'eût guère attendu de son jeune auteur qu'il nous en octroyât pour lendemain un tel salmigondis de chahut de bastringue, de vacarme de chevaux de bois, édulcoré d'une romanceuserie de beuglant de province et délayé dans le plus insipide et plus oiseux fatras. M. Nouguès a sondé là le plus vaseux tréfonds du marais de l'art music-hall. C'est d'un autre que j'ai mission de m'occuper à cette place et je n'aurais plus rien à ajouter si ce n'allait au détriment d'excellents et irresponsables interprètes. Auprès de l'inégalable Jean Périer, c'est un agréable devoir que de signaler le talent que Mme Marie Lafargue, MM. Seveillac, Cordou et Ponzio ont particulièrement déployé en aussi pitoyable occurrence.

§

De son côté, pressé par son cahier des charges, M. Albert Carré continue à écouler son stock de nouveautés nationales. « Nouveautés », à vrai dire, est peut-être excessif, car **Myrtil** fut reçue à l'Opéra-Comique il y a une dizaine d'années. Pour comble de malheur, la musique dont s'y accompagne un livret aussi maladroit qu'enfantin eût déjà pu paraître démodée vingt ans auparavant. La muse de M. Garnier, à coup sûr, est une femme honnête, qui garda dans un cœur sensible et dans son âme pure le secret de la plus désarmante candeur. En s'inclinant devant ses illusions sincères et l'aveuglante

probité de son effort, on ne peut pourtant oublier que celui-ci prend la place d'un autre, et s'empêcher de regretter qu'elle n'ait point borné son ambition sonore à donner des leçons de piano dans les familles. L'impéritie du librettiste gêna jusqu'à la mise en scène ; celle du musicien trahit ses plus visibles intentions pathétiques, et le tragique dénouement provoquait plutôt le sourire que le moindre petit émoi à fleur de peau, encore que l'expirante Myrtil y fût changée en pot de fleurs.

Le Cœur du Moulin, dont cette berquinade était accompagnée sur l'affiche, attendit moins longtemps son tour. Il ne dormait que depuis 1905 dans les cartons de la salle Favart. On pourrait toutefois estimer que Déodat de Séverac aurait peut-être mieux choisi de patienter encore et de débuter au théâtre avec *les Antibel* qu'il prépare. *Le Cœur du Moulin*, en effet, est une œuvre de jeunesse que l'auteur, selon son expression, « retapa » pour la circonstance. On n'est pas sans s'en apercevoir un peu. On y distingue moins le mélange que presque la juxtaposition de successives influences, celle de la théorie riemannienne, prônée à la Schola où d'abord étudiait le musicien, et celle subie bientôt de *Pelléas*. Et sans doute est-ce surtout une orchestration très personnelle et, malgré quelque excès de célesta, vraiment exquise qui prête à cet ensemble une homogénéité superficielle. Enfin le compositeur fut ici assez fâcheusement secondé par le poète. C'était certes une heureuse trouvaille et propice à l'art musical, que cette évocation des souvenirs d'enfance par le chœur des génies du foyer, le chant mystérieux des êtres et des choses. Seulement, cette féerie des voix de la nature encadre une action languissante, dont la psychologie tourne à la discussion sur un cas de conscience et échoue dans la morale en sermon. En outre, bien qu'on soit au village, M. Maurice Magre fait dialoguer ou discourir ses montagnards languedociens en vers de rhétorique de parfois consternant effet. Et cependant, quelles qu'en apparaissent les imperfections essentielles, c'est une véritable joie que d'écouter ce *Cœur du Moulin* à l'Opéra-Comique. Il semble qu'un souffle d'art purificateur passe sur ces tréteaux comme une brise rafraîchissante et salubre. Si, dans cette œuvre ancienne et remaniée, Déodat de Séverac ne put donner toute sa mesure actuelle et affirmer l'originalité qu'on lui sait, on y est étreint et charmé par la musicalité la plus profonde, la plus harmonieusement spontanée que depuis *Pelléas* on ait au même endroit rencontrée. M. Carré a monté cet ouvrage avec sa coutumière et avisée sollicitude, et son électricien ne lui apporta pas un moins précieux concours que le décorateur. Mais combien les auteurs ont dû souffrir amèrement d'être obligés de renoncer, à côté du toujours parfait Vieuille, à l'interprétation de l'irremplaçable Jean Périer qui leur était promise ! Ne peut-on espérer le prochain retour

au bercail de ce grand artiste égaré par des chemins perfides en des sentiers remplis d'ivraie et dépourvus de gloire ?

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

E.-W. Noes : *Frans Hals, sa vie et son œuvre* (G. Van Oest, 15 fr.). — André Fontainas : *Frans Hals* (H. Laurens, 2 fr. 50). — E. Schmit-Degener : *Adriaen Brouwer et son évolution artistique* (G. Van Oest, 3 fr. 50). — Auguste Bréal : *Rembrandt* (Larousse, 1 fr. 50).

Le bel ouvrage que M. E.-W. Moes, le savant directeur du cabinet des estampes d'Amsterdam, vient de publier sur **Frans Hals** est avant tout un travail de mise au point et de contrôle de tous les renseignements que nous pouvons aujourd'hui posséder sur l'artiste et sur ses œuvres. L'auteur s'est moins occupé de célébrer la maîtrise aujourd'hui universellement reconnue du peintre que de nous donner sur lui des indications précises. Autant que personne M. E.-W. Moes goûte la florissante santé de l'art de Hals, mais il n'a pas jugé nécessaire de s'y arrêter outre mesure dans un livre d'érudition. Je résume brièvement ici ses indications.

Frans Hals, fils de Franchois, est né en 1584, à Anvers selon M. E.-W. Moes, et il dut venir avec ses parents à Harlem, où Dirck naquit en 1591 ; Frans fréquenta même l'atelier de van Mander qui habita Harlem de 1583 à 1602. Du moins Gerbrand Adriaensz Bredero, qui publia la seconde édition du livre des peintres, le cite-t-il comme élève de van Mander ; Hals profita peut-être aussi des exemples de Cornelis Cornelisz et Hendrick Goltzius : tous deux étaient des italianisants, mais leurs qualités de race reparaissent lorsqu'ils s'en tiennent aux portraits, Goltzius dans ses gravures, Cornelisz dans ses toiles comme son *Coornhert* du Rijksmuseum. Frans Hals lui-même peignit, en 1614, le prédicateur *Johannes Bogardus*, que nous connaissons par la gravure de Jan van de Velde.

Le mémorial des bourgmestres de 1616 nous apprend que « Frans Hals, étant appelé à paraître devant les magistrats pour avoir maltraité son épouse, reconnaît sa faute, après avoir été réprimandé et puni, il promet de s'amender, de s'abstenir d'ivrognerie, de mauvais traitements envers sa femme, et de tout autre acte répréhensible sous peine d'être fortement puni pour les anciens et nouveaux délits ». Nous savons de plus que la pauvre femme Anneke Abeels mourut quelques mois après cet incident, en septembre 1616, et que dès le 21 février 1617 le peintre avait de Lysbeth Reynier, épousée quelques jours auparavant, une fille qui fut nommée Sara. Frans Hals eut donc dans sa jeunesse, pour nous en tenir à l'indulgente expression d'un des élèves de Wouwerman, Mathias Scheits de Hambourg, « une vie assez joyeuse ». Hals fut père de nombreux

enfants : Reynier vint au monde en 1627 et Nicolas l'année suivante.

C'est de 1616, que date *le Marchand de harengs saurs* de la galerie du comte de Northbrook ; le fameux *Cavalier riant* de la collection Wallace est de 1624 ; le portrait de *Jacob Olcyan* de 1625. En 1616 aussi Frans Hals peint un groupe d'arquebusiers ; en 1627 *les Arquebusiers de Saint-Georges* et *les Arquebusiers de Saint-Adrien* ; il revient à ce dernier sujet en 1633, et aux arquebusiers de Saint-Georges en 1637 et en 1639. En 1641 il brosse ses *Régents de l'hôpital Sainte-Elisabeth*. Parallèlement s'est enrichie sa série de portraits ; l'exécution s'est faite de plus en plus libre et plus belle, mais à mesure que l'artiste grandit, la faveur va décroître. On comprend peut-être mal la décision de son *Willem Croes* (1658) par exemple; en tout cas, l'artiste, imprévoyant sans doute, mais toujours capable d'exécuter des chefs-d'œuvre, est dans le dénuement quand il peint *les Régents de l'hospice des vieillards* en 1664 ainsi que *les Régentes*. Depuis dix ans déjà son art ne lui permettait plus de vivre ; M. E.-W. Moes en donne la preuve par l'acte suivant :

Aujourd'hui, dix mars 1654, devant moi Hendrick van Gellinchuyzen, notaire public au service de la juridiction de M. le bailli van Kennemerland résidant dans la ville de Harlem, et devant les témoins cités ci-dessus comparut l'honorable François Hals, maître peintre, habitant la ville de Harlem (connu de nous, notaire), et avoua devoir à Jan Ykessz, boulanger, habitant également la ville de Harlem, la somme de deux cents « carolus gulden » dus tant pour du pain livré que pour des prêts honnêtement faits au prévenu qui, sommé par ledit Jan Ykessz, de régler ses comptes, déclara vouloir transporter et céder en propriété absolue, à titre de payement, les pièces suivantes, à savoir : trois lits et chevets avec tous les accessoires, une armoire et une table en chêne et cinq tableaux, à savoir : un tableau de Vanmander, représentant la prédication de saint Jean-Baptiste, un tableau de Heemskerck où les enfants d'Israel recueillent la manne, et deux autres tableaux, dont un du prévenu lui-même, et le second de son fils, et enfin un tableau du fils aîné figurant un sermon...

Le jugement ajoute que le boulanger consentait à laisser au peintre la jouissance de ces œuvres jusqu'à première requête de sa part. Et cependant au moment même où Frans Hals était ainsi dans l'embarras, il peignait son *Hille Bobbe* plus exactement *Hille Babbe ;* il allait peindre son *Tyman Osdorp* du musée de Berlin, et son *Jeune homme au grand chapeau* au musée de Cassel. En 1661 la gilde dispensa Frans Hals des frais de sa contribution ; en 1662, il obtint de l'administration communale un versement immédiat de 50 carolus d'or et un allocation annuelle de 150 carolus à compter du 1er octobre ; l'année suivante il fit porter cette allocation à 200 ca-

rolus; il ne devait en jouir que peu de temps, puisqu'il mourut le 29 août 1664; le Conseil municipal accorda à sa veuve un secours de 14 sols par semaine.

Si le livre de M. André Fontainas sur le même **Frans Hals** résume de son côté ces notes biographiques, par contre, destiné au grand public, il insiste avec raison plus longuement sur l'art du peintre. Epris d'art contemporain, poète infiniment sensible et critique averti de toutes les tentatives picturales, M. André Fontainas devait naturellement être tenté d'élire parmi les maîtres anciens celui dont le moyen d'expression est le plus moderne. Après avoir montré combien Hals est préoccupé de la vie, après avoir limité son champ d'observation au portrait et fait sentir avec quelle acuité l'artiste saisit le mouvement d'un corps, le relief d'une main, le pli d'un visage, les plis du rire surtout, M. André Fontainas en vient aux qualités de métier, si importantes quand il s'agit d'un tel peintre. Et tout de suite le rapprochement se fait entre Hals et nos contemporains. Ce n'est plus la manière patiente et d'apparence lisse et unie des anciens qui sera celle de Hals; peu à peu l'empâtement se montrera à côté du frottis, la touche du pinceau se fera plus ferme, plus franche, plus décisive et au lieu de se dissimuler s'affirmera. Voyez la très connue *Bohémienne* du Louvre; voyez-y surtout la moins remarquée et pourtant aussi superbe vieille femme en robe noire et collerette blanche et admirez comment le pinceau vient poser les tons purs, les lumières vives, sur les tons plus neutres du premier état. Le *Bouffon* de la collection G. de Rothschild, l'homme aux longs cheveux, au poing sur la hanche, de l'Ermitage, *le Van Heythüyzen* de Bruxelles, *le Jeune homme au grand chapeau* de Cassel, *la Femme aux mains jointes* de la collection van Gelder à Uccle-Bruxelles, le présumé *Jan Ruyll* de la collection Gumprecht, à Berlin, sont des exemples magnifiques de cette méthode hardie. Voici d'ailleurs ce qu'écrit, en guise de conclusion, M. André Fontainas :

Durant près de deux siècles, le nom, l'œuvre, la leçon de Hals furent ensevelis dans la nuit de l'oubli.... Il ne fallut pas moins que la découverte du paysage faite, vers le milieu du XIXe siècle, par quelques artistes français qu'avaient devancés en Angleterre Turner et surtout Constable, pour remettre enfin en honneur l'art véridique et merveilleux de la Hollande. Les premiers, Ruisdaël et Hobbema furent regardés, reconnus, exaltés. Les réalistes bientôt se réclamèrent de l'exemple de Frans Hals.....Courbet fut son disciple et son émule; puis ce furent Manet, Monet, et, diversement, mais impérieusement, les plus délicats, les plus raffinés des impressionnistes, Whistler, Fantin-Latour, les réalistes proprement dits comme Th. Ribot ou Roll. En Belgique, la même influence s'exerce en même temps sur Charles Degroux, sur Louis Dubois, sur Alfred Stevens et les « modernistes » et, en Hollande enfin, sur tous les peintres actuellement sortis de

l'école de M. Israëls ou des frères Maris. Elle a fécondé tout l'art contemporain.

En dehors même de son frère cadet Dirk et de ses fils Herman, Frans, Jan, Reynier et Nicolas, de son gendre Pieter Gerritsz Roestraeten, Frans Hals eut pour disciples ou continuateurs Judith Leyster, la femme de Molenaer, et surtout Adriaen Van Ostade et Adriaen Brouwer. C'est à **Brouwer** précisément que M. F. Schmit-Degener vient de consacrer une très remarquable étude, à Brouwer ce délicieux et grand maître parmi les petits maîtres, à Brouwer dont Rembrandt conservait huit tableaux dont deux copies, et tout un livre d'esquisses, à Brouwer dont Rubens possédait dix-sept œuvres. Avoir eu pour admirateurs à la fois Rembrandt et Rubens suffit à montrer de quel intérêt peut être l'art de Brouwer. Mais sa carrière fut courte et ses œuvres sont relativement rares. Pourtant le peintre est fort bien représenté chez nous, au Louvre d'abord, puis dans les riches collections de M. Adolphe Schloss et de M. L. Nardus.

Adriaen Brouwer naquit à Oudenarde en 1605 ou 1606, et en mars 1625 on le trouve à Amsterdam. M. Schmit-Degener montre, à l'aide des premières œuvres de l'artiste, qu'il dut travailler d'abord à Anvers où il subit l'influence de Pierre Breughel l'Ancien par l'intermédiaire sans doute de Breughel le jeune lui-même. Le coloris de Brouwer a donc à ses débuts toute la fraîcheur flamande sans rien de hollandais ; les sujets, comme ceux de Breughel, sont empruntés à la vie paysanne. En 1626, Brouwer est à Harlem, où, déjà renommé pour son compte, il va rencontrer son aîné Frans Hals.

C'est là, écrit M. Schmit-Degener, une des plus curieuses coïncidences de l'histoire de l'art... A première vue, il n'y avait que des différences entre ces deux artistes. Véritable peintre de race, nourri des traditions les plus solides, nous avons vu le jeune Brouwer suivre le chemin tracé par Jérôme Bosch et par Breughel l'Ancien, ses grands devanciers. Il a adopté leur conception, voire leur technique. Frans Hals, au contraire, fut un véritable génie spontané ; aucune filiation directe ne le reliait aux époques précédentes. Une vie toute moderne faisait vibrer son art, où tout était neuf : conception, exécution, coloris. Il aimait les amples dimensions et il exécute du premier coup, d'une manière sûre et large. Brouwer, de son côté, ne connaît que les petits panneaux et la technique méticuleuse, procédant par glacis au petit pinceau pointu... Brouwer n'a jamais complètement abandonné des procédés appris en Flandre, ce qui indique qu'il ne doit pas à Frans Hals les *éléments* de son art et qu'il ne fut jamais son élève direct, comme l'a prétendu Houbraken. Jusqu'à la fin de sa vie, il fera emploi de ses panneaux à fond brun, de ses glacis prudents. Néanmoins, comme on le verra par la suite, la facture magistrale de Hals, à un certain moment, l'a ébloui et bouleversé.

M. Schmit-Degener fait ici allusion au fameux *Fumeur* du Louvre

d'un format plus grand et d'une exécution plus large que les ordinaires Brouwer, ainsi qu'au *Joyeux compagnon* de la collection Schloss, dont l'attribution paraît au critique indiscutable.

Evidemment, dit-il, sans l'exemple de Hals, ce tableau n'aurait pas été peint. Brouwer l'a suivi de très près dans l'exécution des vêtements. C'est le coloris, mais un peu assourdi, du *Bouffon* et du soi-disant *Mulâtre* de Hals, qui existent en plusieurs exemplaires et qui ont été peints vers 1625, au moment même où Brouwer arrivait à Harlem. Cette trogne grotesque est animée d'une telle intensité de vie qu'à côté les œuvres de Hals, de la même époque, semblent un peu superficielles. L'alcool fait briller et pétiller les yeux malicieux, tandis qu'autour du nez la chair accuse les pâleurs crayeuses propres à celui qui a fait abus du tabac. Entre le fond gris clair et le costume rouge terne, bordé d'un jaune éteint, existe une superbe harmonie. Malgré les influences de Hals, Brouwer a su conserver, dans cette œuvre extraordinaire, toute son indépendance d'esprit. Il est curieux de comparer *le Joyeux compagnon* aux œuvres analogues de Hals, par exemple l'amusant *Fumeur*, également dans la collection de M. A. Schloss. On se rend compte combien, malgré des ressemblances apparentes, la conception des deux artistes reste différente.

Je regrette de ne pouvoir suivre Brouwer au cours de sa carrière interrompue dès janvier 1838 et de ne pouvoir le montrer retournant en 1631 à Anvers, où d'ailleurs il est emprisonné pour ses opinions politiques favorables aux Hollandais et où il fait de nombreuses dettes. Je dois me borner à noter parmi ses figures le bouffon et dramatique *Pouilleux*, le délicieux *Petit fumeur* (coll. Schloss), *le Joyeux Repas* (coll. Nardus), *l'Amour de la musique* et *le Chirurgien faisant une suture*, de la pinacothèque de Munich, et parmi les paysages (car Brouwer, ce continuateur de Breughel, fut aussi merveilleux et rare paysagiste) *le Clair de lune* du musée de Berlin et le tragique et superbe *Crépuscule*, aujourd'hui à M. Warneck : celui-ci du reste semble s'être donné pour but de rechercher entre toutes les œuvres des maîtres anciens celles qui, par la liberté de l'exécution, dépassaient leur temps et annonçaient l'art moderne, et *le Crépuscule* est certainement l'une de ces œuvres-là.

C'est encore M. Warneck en effet qui possède l'une des plus audacieuses peintures de Rembrandt, une tête de jeune homme. Et l'on sait comment le métier de Rembrandt, si prudent au début, devint, comme celui de Hals, comme celui de Brouwer, de plus en plus large. Je ne veux pas revenir à nouveau sur l'admirable peintre du *Bœuf écorché* et de tant d'admirables portraits, mais il me faut signaler le précieux petit livre que vient de donner sur **Rembrandt** M. Auguste Bréal. Peintre lui-même, et non l'un des moins remarquables parmi les artistes d'aujourd'hui, M. Auguste Bréal sait parler en peintre du maître des peintres ; il en comprend excellemment l'art, et

comme son livre s'adresse à tous, il a soin de le mettre à la portée des lecteurs. Et quand par exemple il compare Hals et Rembrandt, il sait en quelques lignes montrer d'une façon décisive toute la différence qu'il y a entre les deux artistes, le premier nous émerveillant par sa technique, le second nous faisant oublier la sienne, les figures de celui-là restant complètement extérieures tandis que les figures du dernier sont toutes animées d'une vie intérieure si extraordinaire qu'après les avoir contemplées on conserve toujours « l'impression étrange que c'est le portrait qui vous a regardé ».

Memento. — Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. E. Dacier étudie *le Catalogue de la vente Sophie Arnould, illustré par G. de Saint-Aubin* et M. A. Dubuisson termine sa série d'articles sur *Bonington*. Dans *l'Art et les Artistes*, M. L. Gielly passe en revue les fresques de Domenico di Bartolo à l'hôpital de Sienne et M. P. Leprieur résume ses recherches sur le plus grand de nos sculpteurs du XVIIIe siècle *Jean-Antoine Houdon* : son commentaire est accompagné de reproductions excellentes d'œuvres relativement peu connues, comme le buste de jeune fille de la collection du chevalier de Stuers, la *Princesse Lucien Bonaparte*, qui est chez le comte Premoli, l'*Apollon* en bronze du comte André Pastré et le *Jean-Jacques Rousseau*, terre cuite qui appartient au marquis de Girardin.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Exposition au Musée du Louvre du legs Piet-Lataudrie. — Exposition de l'époque du Premier Empire au Musée des Arts décoratifs. — L'Exposition du Musée Galliera et M. André Methey. — Le buste de *Flore* du Musée de Berlin : Léonard de Vinci ou Lucas ? — Memento bibliographique. — Erratum.

On vient d'exposer pour un temps au **Musée du Louvre**, dans la salle du buste d'Elché, où l'on avait montré il y a quelques mois les objets de la collection Victor Gay, l'ensemble du legs fait à nos musées par M. Piet-Lataudrie et dont nous avons donné naguère l'énumération (1). A côté du portrait du donateur par Bastien-Lepage on a réuni là les pièces attribuées au Louvre, au Cabinet des antiques de la Bibliothèque Nationale, au Musée de Cluny, au Musée des Arts décoratifs et au Musée de Niort. Terres-cuites, vases ou petits bronzes antiques, ivoires et émaux champlevés, émaux peints français et italiens, cuivres arabes, majoliques italiennes et faïences persanes, plaquettes en bronze de la Renaissance, fers ouvragés et niellés, tous ces morceaux, d'une conservation parfaite, sont de la plus rare qualité et forment un ensemble exquis qu'il ne faut pas manquer d'aller admirer avant sa dispersion. Cette présentation intime, qui donne l'impression d'un « cabinet » d'amateur de goût raffiné — cet amateur d'autrefois, dont l'espèce disparaît de plus en

(1) *Mercure de France*, 1er août 1909, p. 541.

plus, qui formait sa collection patiemment, amoureusement — fait mieux ressortir la beauté de toutes ces œuvres, et procure au visiteur les plus délicates jouissances (1).

Le **Musée des Arts décoratifs**, nos lecteurs le savent, est coutumier des belles expositions. Chacune de celles qu'il nous a offertes successivement — exposition d'art russe, exposition du Théâtre, exposition du Costume, etc. — nous a semblé la plus réussie; chaque fois il a su renouveler notre émerveillement. Celle qu'il a ouverte le 6 novembre et qui se fermera le 10 janvier est un nouveau triomphe. C'est, par un ensemble de meubles et d'étoffes, de sculptures et d'orfèvreries, une évocation somptueuse de l'art décoratif à l'époque du Premier Empire. — Le cadre en est formé par les merveilleuses tentures et pièces d'étoffe que M. Dumonthier découvrit naguère dans les réserves du Garde-meuble et qu'il montra cet été à la Malmaison : brocarts, damas, satins brochés, velours chinés ou ciselés commandés par Napoléon pour la décoration des palais impériaux et qui, inutilisés pour la plupart, ont conservé toute leur fraîcheur et tout leur éclat. Le grand hall du musée, à l'entrée duquel nous accueille la belle statue de *la Paix* de Chaudet, fondue en argent par Chéret, et une des grandes salles adjacentes sont tendues de ces pièces précieuses où les Pernon, les Dutillieu, les Bissardon, et autres maîtres décorateurs des fabriques lyonnaises ont prodigué la richesse de leur invention, et l'on y a joint les meubles des anciens palais qui pouvaient le mieux s'harmoniser avec elles. Çà et là des vitrines remplies de miniatures, d'armes de luxe, d'objets de toilette, de souvenirs historiques de l'époque, un grand vase en bronze à motifs égyptiens dessiné par Percier et Fontaine complètent cet ensemble, auquel sert de fond de tableau une reconstitution de « salle du trône » : sur l'admirable tapis de Savonnerie dit des Cohortes ou de la Légion d'honneur exécuté pour le palais de Meudon, des sièges en tapisserie de Beauvais et le trône fait pour Napoléon Ier — et qui, ironie du sort, servit à Louis XVIII — se détachent sur l'étoffe de satin violet à ornements d'or en verre filé qui recouvrit le cercueil de l'Empereur lors du retour des Cendres. On a de même reconstitué, dans deux des salles latérales, la chambre à coucher de Napoléon Ier aux Tuileries — meubles de Jacob dans une tenture de velours chiné rouge et noir — et le salon-boudoir de Marie-Louise destiné à Versailles, en satin blanc brodé à l'aiguille de fleurs et d'oiseaux de paradis ; chef-d'œuvre du dessinateur J.-F. Bony, cette tenture, exécutée en 1811 et 1812, ne fut jamais mise en place: quand elle fut livrée, l'Empire commençait déjà à sombrer. Une autre salle renferme

(1) On trouvera la reproduction de ces objets, avec celle de toutes les pièces principales de la collection, et une étude de M. Gaston Migeon, dans le fascicule d'août de la revue *les Arts*.

les nombreuses créations du célèbre orfèvre J.-B. Claude Odiot, œuvres bien représentatives de ce style Empire pompeux et parfois massif, mais qui, sous la main d'artistes tels que celui-ci, revêt un caractère éminemment décoratif (1). Enfin, le sculpteur lyonnais Chinard, qu'avaient déjà tiré de l'oubli l'Exposition centennale de 1900 et l'Exposition rétrospective de Lyon en 1905, se voit, grâce à l'initiative de M. Paul Vitry, conservateur-adjoint de la sculpture au Louvre, remis complètement en lumière avec une abondante réunion de ses œuvres qui permet de suivre toute l'évolution de ce fécond artiste : groupes allégoriques dans la manière antique, frises décoratives, médaillons et bustes, de plus en plus affranchis des conventions académiques et empreints de vivante vérité, d'hommes ou de femmes célèbres de l'époque : Mme Roland, Mme Récamier, Bonaparte consul, l'impératrice Joséphine, le prince Eugène de Beauharnais, Desaix, etc. (2), où la vivacité et la fermeté de l'exécution s'allient à la grâce de la conception et qui révèlent un tempérament particulièrement sensible au charme féminin... Mais la place nous manque pour étudier comme il le faudrait cette attachante exposition, et nous renvoyons pour plus de détails aux excellents catalogues illustrés rédigés par M. Henri Algoud pour les étoffes, meubles et orfèvreries, et M. Paul Vitry pour les sculptures de Chinard (3), qui servent de guides très instructifs aux visiteurs.

Le **Musée Galliera** a rouvert ses portes, le 20 novembre, pour son exposition générale annuelle d'art appliqué. Le grand attrait y est constitué, cette fois, par la réunion, qui y a été faite le mois dernier, de l'œuvre du potier André Methey. Ce jeune artiste (il n'a que trente-huit ans) a su conquérir depuis quelques années une place au premier rang de nos céramistes avec des productions tout à fait neuves et des trouvailles de technique et de décor qu'on pressent devoir être singulièrement fécondes. Comme le potier de génie que fut Carriès, — M. H. Lapauze l'a noté avec raison (4), — il a tout tiré, tout créé de lui-même. On trouvera à cette exposition le résumé de cette carrière, marquée par une évolution des plus intéressantes.

(1) La Librairie centrale des Beaux-Arts Em. Lévy a publié à cette occasion, avec une préface d'un éminent connaisseur, M. Henri Bouilhet, un superbe album de planches d'après ces orfèvreries qui restera comme un monument à la gloire de Claude Odiot.

(2) Le Musée du Louvre a acquis le buste en terre cuite (nº 48 de l'exposition), d'une jeune femme en qui l'on a voulu voir, mais à tort, Mme de Verninac, la sœur aînée d'Eugène Delacroix.

(3) Il y faut joindre une étude savante et pénétrante de M. Maurice Tourneux, parue dans la livraison de novembre des *Arts*, sur la collection d'œuvres de Chinard appartenant à M. le comte de Penha Longa et qui forme le noyau principal de l'exposition.

(4) Dans une étude très complète sur la vie et l'œuvre de l'artiste, où sont expliquées en détail au point de vue technique ses recherches et ses réalisations (*l'Art décoratif*, liv. de décembre).

Parti du grès, où il commença par donner des pichets et des vases aux formes robustes, aux teintes généralement sobres égayées seulement, parfois, d'une coulée crémeuse, il en vint bientôt à la faïence à couverte stannifère dont nos anciennes fabriques françaises avaient tiré tant de belles créations, et, dans un article (1) qui fut comme la charte de réhabilitation de cette faïence tombée si bas de nos jours entre les mains des industriels, il en montra les qualités et les ressources artistiques, victorieusement prouvées en même temps, au Salon d'Automne de 1907, par un ensemble de pièces sorties de ses fours, où l'on ne savait qu'admirer le plus, de la simplicité élégante et de l'appropriation des formes ou de la saveur et de l'harmonie du décor rustique : véritable résurrection de notre art régional français, parfaits modèles de cet art populaire qu'on souhaite voir embellir les plus humbles demeures. Poussant plus loin sa démonstration et ses recherches, il en est venu, depuis un an, à des résultats d'une maîtrise encore plus grande, comme richesse de palette et réalisation technique, dans de simples terres vernissées qui, parées de l'ornementation la plus variée et la plus ingénieuse, des tons les plus brillants et les plus profonds rehaussés souvent de métallisations d'or ou d'argent, rivalisent d'éclat avec les plus somptueuses créations orientales. La matière la plus commune en est venue à égaler les plus nobles et à fournir à l'œil les plus rares jouissances. Tel est le résultat magnifique obtenu, sous une forme absolument neuve, après des années de labeur acharné et au prix parfois (comme il arriva à Palissy) des plus rudes épreuves physiques et morales, par cet artiste qui se classe désormais comme un des plus admirables céramistes de l'heure présente.



Toute la presse européenne, et particulièrement celle d'Allemagne et d'Angleterre, s'est occupée depuis deux mois d'un buste de *Flore* en cire acquis à Londres en juillet dernier pour le **Musée de Berlin**, au prix de 8000 livres sterling (200.000 francs), par M. Bode, directeur général des Musées de Prusse, qui l'attribue à Léonard de Vinci ou à son entourage (2), alors qu'en Angleterre on le tient pour une œuvre moderne, exécutée en 1840 par le sculpteur anglais R.-C. Lucas. C'est une histoire fort embrouillée (3). Au mois de mai dernier ce buste avait été publié dans le *Burlington Magazine* par l'éditeur de cette importante revue anglaise, comme une

(1) *La Renaissance de la faïence stannifère* (dans la *Grande Revue* du 10 octobre 1907).

(2) On sait combien sont rares les œuvres de la Renaissance : l'on ne connaissait jusqu'ici, de cette époque, que la célèbre *Tête de cire* du Musée de Lille.

(3) On en trouvera un assez bon résumé dans deux articles du *Figaro* (19 et 12 novembre), suivis d'une lettre de M. Bode à ce journal (2 décembre).

œuvre de l'école de Léonard. Lorsqu'à son tour l'*Illustrated London News* le reproduisit, après l'achat par le musée de Berlin, le commissaire-priseur C.-F. Cooksey adressa au *Times* une lettre où il dénonçait le buste comme l'œuvre de R.-C. Lucas, qui aurait transposé en ronde-bosse dans la cire (comme il semble que ce fut son goût habituel) une *Flore* peinte attribuée à Léonard (mais en réalité œuvre du XVIIe siècle) alors dans la collection Buchanan, aujourd'hui dans la collection Morrisson. M. Thomas Whitburn, conservateur honoraire du Musée historique des portraits, à Guildford, déclara sur l'honneur avoir vu Lucas modeler ce buste d'après une figure peinte de Léonard de Vincie; et le fils même du sculpteur, A.-D. Lucas, encore existant, affirma avoir vu son père travailler à ce buste. M. Bode ne contredit point cette dernière assertion, mais expliqua que ce buste modelé par Lucas était une copie d'un buste ancien — celui de Berlin — appartenant alors à lord Palmerston et qui, resté dans l'atelier de l'artiste, fut à sa mort mis de côté par le commissaire-priseur comme n'étant pas la propriété de Lucas, et ensuite passa, avec la maison de ce dernier où on l'avait laissé, à un M. Simpson. Quand celui-ci mourut, un certain M. Long l'acquit avec quelques autres objets pour la somme de 5 shillings, puis le mit en dépôt chez un brocanteur, d'où il passa dans la maison Spinks, et ensuite entre les mains de M. Marks, qui le vendit à M. Bode. On possède d'autre part une photographie faite par Lucas d'un buste de cire drapé, portant cette mention de la main du sculpteur : « *The Flora of Leonardo da Vinci* », ce qui pouvait évidemment signifier à volonté de la part de Lucas : *la Flore de Léonard de Vinci*, ou : « ma copie » d'après *la Flore de Léonard*. Après avoir nié formellement que ce fût là le buste de Berlin (1), M. Bode, à la suite d'un minutieux examen comparatif entrepris par le service anthropométrique de Berlin (2), a dû reconnaître que cette photographie est bien celle de la sculpture acquise par lui. Il ne peut donc plus être question maintenant que d'un seul buste ; seulement, tandis que les uns continuent d'y voir l'œuvre de Lucas, M. Bode, contraint de promouvoir à la dignité d'original l'œuvre photographiée par Lucas, tire argument des craquelures qu'on voit dans la photographie pour démontrer que « l'œuvre était déjà à cette époque d'une très grande ancienneté » et estime que Lucas n'aurait fait que restaurer et habiller le buste pour cacher ces craquelures, et consolider le piédestal (les

(1) Article dans la revue allemande *Kunst und Künstler*, décembre 1909, p. 164.

(2) V. ce rapport, ainsi que les autres documents officiels concernant cette affaire, dans le Bulletin de décembre du Musée de Berlin (*Amtliche Berichte aus der kön. Kunstsammlungen*, col. 37 et suiv., avec photographie du buste). — De son côté l'annuaire des Musées royaux (*Jarhrbuch der kön. preussischen Kuntsammlungen*) avait publié, dans son 4e fasc. de 1909, p. 303, une étude détaillée de M. Bode accompagnée d'une photographie en couleurs du buste.

traces de ces restaurations sont visibles sur le buste de Berlin); puis, « doutant de la possibilité d'une restauration convenable, Lucas mit le buste de côté sans terminer le travail qu'il avait entrepris » et « on l'oublia ». — Mais que deviennent dans cette interprétation nouvelle l'histoire de la copie entreprise pour lord Palmerston et l'assertion que le buste « n'était pas la propriété de Lucas (1) »? — Pour éclaircir le mystère, le buste de Berlin a été soumis à une analyse photographique par les rayons x, puis à une analyse chimique de la cire, comparée à la cire des autres bustes exécutés par Lucas; mais les résultats de ces analyses n'ont fourni rien de décisif. Il ne reste plus, par conséquent, comme base d'appréciation, que le mérite artistique de l'œuvre, et M. Bode a raison, dans sa lettre au *Figaro*, de critiquer une méthode « qui jugerait moins les œuvres d'art d'après leur valeur intrinsèque que d'après des formules toutes faites ». Or, lui, regarde la *Flore* de Berlin, sinon comme une œuvre certaine de Léonard, du moins comme « une œuvre d'art de tout premier ordre, un monument unique de la plastique idéale de la première Renaissance » (2). L'autorité d'un connaisseur aussi éminent (quoiqu'en la circonstance il soit à la fois juge et partie et soit coutumier pour les œuvres de son musée des attributions les plus éclatantes) fait hésiter la contradiction, et d'ailleurs il est impossible de porter un jugement critique uniquement d'après les photographies publiées par l'*Annuaire* et le *Bulletin* du Musée de Berlin. Mais il nous faut bien avouer que ces reproductions, cependant excellentes, sont loin de communiquer au spectateur cette émotion souveraine que devrait susciter « une œuvre d'art de tout premier ordre ».

Memento. — Notre excellent confrère, M. Charles Morice, dont il n'est pas besoin de vanter aux lecteurs du *Mercure* le goût averti et délicat, vient de donner à la librairie Armand Colin pour sa « Petite Bibliothèque » un charmant opuscule : *Pourquoi et comment visiter les musées?* (in-16, 156 p., avec fig.; 1 fr. 50). Ouvrage de vulgarisation, c'est néanmoins, en même temps, une œuvre de pensée profonde où, en fervent disciple de Carrière, l'auteur associe toujours la conception de l'art de à l'amour de la nature et de la vie et sait, par des accents éloquents, faire goûter la beauté des chefs-d'œuvre. Les idées neuves et justes abondent dans les deux premières parties de ce travail, suivies d'une troisième consacrée aux « expériences » pratiques de ces théories devant les œuvres du Louvre et du Luxembourg. Il est à souhaiter que ce petit livre soit pris pour guide par tous ceux qui visiteront ces musées; ils en reviendront l'esprit plus orné et l'âme ennoblie.

La Galerie de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg vient de prendre place dans la Bibliothèque des chefs-d'œuvre des musées d'Europe entreprise

(1) Rapport de M. Posse dans le Bulletin officiel du musée de Berlin (décembre).
(2) « *Die ist zugleich ein Kunstwerk allerersten Ranges, ein Monument der Idealplastik der frühesten Hochrenaissance, das auch als solches ein Unicum ist.* »

il y a quelques années par la maison Hanfstaengl, de Munich, et où déjà ont paru les galeries de Munich, de Dresde, de Cassel, de Londres, d'Amsterdam, de La Haye et de Haarlem : *les Chefs-d'œuvre de la Galerie de tableaux de l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg* (239 illustr. d'après les originaux; texte par le baron Nicolas Wrangell; in-8°, 239 p., 15 fr.) Elle méritait bien cet honneur : quoique créée seulement par Catherine II, elle devint rapidement une des plus belles galeries de l'Europe, par suite de l'acquisition successive de nombreuses et riches collections. Elle abonde surtout en œuvres des écoles flamande et hollandaise : aucun musée ne contient autant de toiles capitales de Rembrandt (au nombre de quarante), de Jacob van Ruisdael, de Jan Steen, de Paul Potter, de Berchem, etc. Les artistes français (entre autres Clouet, Poussin, Claude Lorrain, Watteau, Lancret, Boucher, Fragonard, Chardin et Greuze) et les espagnols y occupent également une large place, plus large que les écoles d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, cependant représentées par quelques belles œuvres. On trouvera le détail de ces richesses dans la notice historique et critique très complète, rédigée par le baron Nicolas Wrangell, qui sert d'introduction à ce volume. Mais — ce qui rend ce livre particulièrement précieux pour les travailleurs — ce sont, comme dans les volumes précédents de cette collection, les excellentes reproductions, exécutées directement d'après les originaux, qui sont données de toutes les toiles marquantes, groupées par écoles, et dont une table par ordre alphabétique des noms d'artistes indique la provenance. Ces 239 gravures donnent du musée une vision d'ensemble singulièrement éloquente et instructive à tous égards.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (*Mercure de France*, 1er novembre 1909, p. 158, ligne 5), au lieu de « *Mrs Siddons*, par Reynolds », lire : « *Miss Taylor*, par Reynolds ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Alexander von Gleichen-Russwurm : *Geselligkeit. Sitten und Gebraeuche der europaeischen Welt, 1789-1900 ;* Stuttgart, Julius Hoffmann, M. 8. 50. — Hans Benzmann : *Evangelienharmonie ;* Berlin, Fritz Eckardt, M. 4. 50. — Anselma Heine : *Eine Peri ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 3. — Valerius Brjussoff : *Der feurige Engel,* Munich, Hans von Weber, M. 4. — Lord Beaconsfield : *Contarini Fleming,* trad. Oscar Levy ; Berlin, Oesterheld u. C° M. 4. — Charles Baudelaire : *Raketen, Tagebücher ;* Berlin, *ib. id.* M. 1. — Memento.

Geselligkeit. — L'éducation cosmopolite de M. de Gleichen-Russwurm le désignait mieux que quiconque à écrire cette histoire de la Société depuis les débuts de la Révolution jusqu'à nos jours. Il connaît, en effet, les courants intellectuels qui ont dominé, en France, en Angleterre, en Italie, durant le dix-neuvième siècle, aussi bien qu'il sait démêler la part modeste qu'a prise l'Allemagne à la formation de ce que l'on a appelé la culture européenne. Si l'on écrit maintenant l'histoire autrement qu'on le faisait il y a cinquante ans, si l'histoire est devenue surtout une histoire de la civilisation, on y a cependant trop négligé encore l'étude des mœurs. C'est

l'évolution des mœurs qui a transformé les conceptions politiques. Les « usages et les coutumes du monde » (c'est le sous-titre du volume de M. de Gleichen) sont donc au moins aussi intéressants que les récits des batailles qui ont mis aux prises les différentes nations de l'ancien continent. Un petit fait sans apparence a souvent produit les événements les plus importants et tel propos de salon pèse au moins autant dans l'histoire universelle qu'une dépêche chiffrée que falsifie un diplomate sans scrupule.

« Est-il rien de plus muet que la plupart des faits historiques et de plus ambigu, dès qu'il s'agit de les faire parler ? », écrivait Montesquieu que cite M. de Gleichen. Mais les événements se révèlent à celui qui étudie les milieux où ils sont nés. En reconstituant les éléments d'une société, telle qu'elle existait au moment où se produisit un fait politique notoire, nous parvenons à l'intelligence complète de ce fait. Taine et Albert Sorel n'ont pas agi autrement, quand ils ont voulu définir les causes qui firent éclater la Révolution française.

L'auteur de ce petit livre a donc cherché à nous donner une idée de ce que fut la société dans les différentes capitales de l'Europe depuis 1889 jusqu'à nos jours et il a collectionné les détails de mœurs, avec un rare sens de la psychologie historique.

Débutant aux antichambres de la guillotine pour finir au snobisme de nos salons actuels, rien ne lui a paru négligeable de ce qui peut donner du relief à son récit. Il nous conduit des routes de l'émigration à la cour de l'usurpateur corse, nous fait assister au Congrès de Vienne, pour nous montrer ensuite l'Italie de Stendhal, le cosmopolitisme berlinois à l'époque du romantisme, le carnaval à Vienne, le dandysme anglais, le spleen russe, la renaissance de l'ancien régime sous la Restauration. Voilà les sujets que traitent les premiers chapitres de l'histoire de la *sociabilité*. La Révolution de 48 et sa répercution dans la vieille Europe, la création de l'aristocratie d'argent, nous mènent dans le Paris du second Empire ; nous accompagnons Morny à Saint-Pétersbourg et suivons les débuts de Bismarck au Parlement de Francfort. Puis c'est la venue de l'industrialisme, de l'américanisme et d'autres vilaines choses qui annoncent l'avènement définitif de la démocratie et la fin de la société polie et spirituelle. Les jeux, les théâtres, les concerts, les parties de campagne, les grandes chasses, les courses donnent lieu à de sagaces observations.

M. de Gleichen-Russwurm, dans l'énorme accumulation de documents qu'il avait à sa disposition, a eu le rare mérite de savoir choisir. Son ouvrage aurait pu avoir dix volumes. En fondant et en élaguant, en ne mettant en lumière que les faits les plus saillants, il est parvenu à composer un petit manuel dont la lecture est des plus

attachante. Les citations, et elles sont nombreuses, ne fatiguent pas, tant elles paraissent agréablement fondues dans le texte qui n'est, de plus, alourdi par aucune note infrapaginale. L'auteur s'est contenté de donner en appendice la traduction des multiples emprunts à des auteurs français et anglais qu'il reproduit toujours dans leur langue originale.

Nous devons aussi de la gratitude à M. de Gleichen d'avoir su montrer avec tant de délicatesse la place énorme que tient la France dans la formation de l'Allemagne actuelle. Il a glissé avec infiniment de tact sur la brisure de 1871 et il n'en a que plus de mérite.

Si toute morale est, en fin de compte, une civilité puérile et honnête, si la courtoisie est le seul code qui doit régler les rapports des hommes les uns avec les autres, le livre de M. de Gleichen se présente comme un véritable bréviaire que les gens d'esprit devraient consulter tous les jours.



Eine Evangelienharmonie. — M. Hanz Benzmann a réuni en volume le cycle des poésies que lui ont inspirées les légendes de la Bible. Il interprète d'une façon très personnelle la figure du Christ à laquelle il restitue ses traits humains. Ces fantaisies de poète s'expriment dans une langue robuste, en rythmes tour à tour savants et populaires et l'on devine à la vigueur de certaines expressions, au relief extraordinaire de certaines images, une longue fréquentation de la belle langue de Luther. Le volume, soigneusement édité, est accompagné de reproductions d'après des gravures sur bois de Durer, Lucas Cranach l'aîné, Hans Burgkmair, Altdorfer, etc., qui le placent tres essentiellement dans son cadre germanique.

Eine Peri. — Voici une petite femme venue en droite ligne de Copenhague dont l'apparition dans les milieux berlinois produit une impression particulièrement étrange. Elle est mignonne, rose et blonde et elle chante à ravir. Séparée de son mari, elle n'a pas précisément une conduite exemplaire, mais nullement amorale; elle s'efforce au contraire à faire sa vie sur les bases d'une saine morale. Cette petite Dagny, dont personne ne sait l'âge, est, du reste, mère d'un gamin de seize ans et d'une fillette. C'est une *Péri*, et Mme Anselma Heine nous apprend que, selon une croyance des Guèbres ou Parsis, anciens habitants de la Perse, les péris sont des pécheresses qui par certains dons qu'elles font au ciel parviennent à s'acheter le paradis. Mais il est fort à craindre que, malgré tous ses efforts, notre péri berlinoise ne parvienne jamais à conquérir le bonheur qu'elle rêve. Elle voudrait mener l'existence bourgeoise à la campagne, entourée de ses enfants, mais la séduction de sa vie frivole, son goût des distractions la ramènent toujours à nouveau

dans le cercle magique de la grande ville. Elle sera toujours un « être intermédiaire », dont Mme Anselma Heine nous conte les diverses aventures avec infiniment de talent.

Der feurige Engel. — Sombre histoire du moyen âge que M. Reinhold von Walter a traduite du russe. Le style est celui des vieilles chroniques. Un chevalier errant, revenant du Nouveau-Monde veut regagner la bonne ville de Cologne, lorsqu'il rencontre sur sa route une créature séduisante qui en fait son esclave. Renata, tour à tour ange et bête, lui fait goûter les voluptés charnelles et mystiques et le pousse à s'adonner à la magie noire, après l'avoir conduit au sabat. Il connaît alors le grand Agrippe de Nettesheim et le docteur Faust. L'archevêque de Trèves finit par mettre ordre à toutes ces nécromancies. L'auteur de *l'Ange ardent*, M. Valère Brjussoff, sera certainement traduit un jour en français. En attendant cet instant heureux, goûtons, en allemand, l'habileté qu'il met à introduire dans un récit des plus romanesques les histoires un peu usées de sorcellerie, de kabbale et autres sciences magiques.

Contarini Flemming. — M. Oscar Lévy fait précéder la traduction très littéraire d'un des plus célèbres romans de Disraeli d'une très copieuse préface, où il montre le goût prononcé qu'avaient Gœthe et Henri Heine pour cette œuvre que les Allemands ont négligée jusqu'à ce jour. La personnalité de Lord Beaconsfield devait séduire ce jeune nietzschéen d'origine israélite. Elle avait déjà exercé un prestige singulier sur le pamphlétaire Maximilien Harden, qui, s'il avait vécu ailleurs qu'en Allemagne, ne se serait peut-être pas contenté de rédiger la *Zukunft*. Maximilien Harden premier ministre ! Nous proposons ce sujet aux méditations de M. Oscar Lévy. Mais laissons-lui d'abord le temps de faire comprendre Nietzsche aux Anglais et Disraëli aux Allemands.

Raketen. — Sous ce titre que rien ne semble justifier, M. Erich Oesterheld a traduit à l'usage du public d'outre-Rhin l'opuscule posthume de Beaudelaire, *Mon cœur mis à nu*. Une fort belle préface est ajoutée à ce petit volume, très joliment édité.

Memento. — Le professeur G. Steinhausen, auteur d'une *Histoire de la culture allemande*, étudie, dans la *Deutsche Rundschau* (décembre), « les jugements que l'on porte à l'étranger sur les Allemands ». L'auteur déclare au début « qu'il n'y a pas de peuple qui soit moins aimé dans le monde que ses compatriotes », et il cherche à se rendre compte des causes de ce phénomène qu'il qualifie d'historique. Depuis le commencement de notre ère, les Germains ont été considérés comme des barbares et ils se sont civilisés lentement au contact du monde latin. On leur a donc appliqué tous les qualificatifs du barbare, l'ivrognerie, la grossièreté, l'emportement, la lourdeur d'esprit. Mais, sous leur influence, les peuples se renouvellent et se rajeunissent. Ils s'adaptent aisément aux coutumes étrangères et

peuvent former d'excellents éléments de civilisation. L'étude de M. Steinhausen, remplie de citations d'auteurs français, italiens et espagnols, s'arrête au milieu du dix-huitième siècle. Nous en lirons dans un mois la seconde partie. — La même revue publie des documents inédits sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt, communiqués par le professeur Martin Spahn, et commence un nouveau roman de Mme d'Ebner-Eschenbach.

Dans *Das literarische Echo* (15 décembre), M. Albert Friedenthal enregistre les résultats d'une enquête sur la propriété littéraire et les droits d'auteurs. A la suite de la récente signature d'une convention littéraire entre l'Allemagne et la France, il a été question de reculer en Allemagne l'entrée dans le domaine public des ouvrages de libraire à 50 ans après la mort de leur auteur, pour qu'ils fussent protégés, dans les deux pays, de la même façon. On sait qu'actuellement le délai n'est que de 30 ans. M. Friedenthal a consulté une série de gens de lettres qui tous se sont prononcés pour la conservation du système en vigueur. La plupart ont invoqué le fait qu'il y a intérêt à répandre des éditions populaires des bons auteurs. Il suffit que les enfants d'un écrivain puissent bénéficier du travail de sa pensée. La plupart du temps ce bénéfice ne revient du reste qu'à l'éditeur qui exploite l'auteur de son vivant. Quelques-unes des personnalités consultées sont allées jusqu'à prétendre que la prolongation du délai causerait un préjudice moral à la nation. Pour conclure l'auteur se rallie en principe, à l'absurde projet, dont il fut question chez nous il y a quelques années, de prélever sur tous les ouvrages tombés dans le domaine public un droit fixe qui servirait à alimenter une caisse de secours pour les écrivains pauvres et pour les veuves et orphelins des gens de lettres.

Maerz (15 décembre) fait paraître un article de tête de M. Albrecht Wirth qui s'intitule *l'Allemagne est-elle jeune?* L'auteur compare notre civilisation actuelle aux différentes civilisations qui sont nées successivement sur le globe, s'y sont développées, pour arriver à leur apogée et disparaître enfin. L'Allemagne n'est pas jeune, dit-il, et il identifie l'Allemagne à l'Europe, ce qui est un peu excessif. Nous sommes actuellement à une période qui correspond à celle du jeune Empire romain et « M. Maximilien Harden est le Pétrone actuel ».

Lire dans le même fascicule des traductions de *Lettres* de Baudelaire et une étude de M. Théodore Knorr sur l'*Art alsacien*.

Très bel article sur l'œuvre de Jan Toorop, dans *Hochland* (décembre). M. Max Schmid analyse avec beaucoup de compréhension le talent de ce grand artiste. De nombreuses et fort belles reproductions permettent de le mieux comprendre. M. E. M. Roloff a fait des recherches sur les destinées de Langbehn, l'auteur du fameux ouvrage *Rembrandt éducateur*, qui en est actuellement à sa 49e édition. Depuis quelques années, on avait complètement perdu la trace de ce mystérieux écrivain. On savait qu'il s'était converti au catholicisme, mais on ignorait absolument où il se cachait. M. Roloff est parvenu à l'identifier avec un personnage qui a été enterré au cimetière de Puch, près de Munich, le 3 mai 1907. Un peintre qui présida à cette sépulture s'est refusé, jusqu'à présent, à donner toute espèce d'explications.

Süddeutsche Monatshefte (janvier) contient un essai de M. Henry van de Velde sur *l'Art et l'Industrie*. M. Joseph Hofmiller étudie la produc-

tion de Thomas Mann, le célèbre auteur des *Buddenbrooks* (1900), à propos de l'apparition de son nouveau roman *Kœnigliche Hoheit*, dont nous aurons l'occasion de parler prochainement.

Nord und Süd (1er décembre) débute par des lettres inédites de Bismarck communiquées par M. de Poschinger. M. Georges Brandès présente la physionomie du Copenhague d'autrefois. Mme Trida Schottmüller, assistante au musée Empereur-Frédéric, de Berlin, discute la question de l'authenticité du fameux buste de Léonard, acheté 200.000 francs par M. Bode. L'auteur se déclare certaine que les morceaux les plus importants de la *Flore* ont pour auteur le grand Italien et que Lucas n'aurait opéré que d'habiles restaurations.

Das Theater (1er décembre) reproduit quelques beaux portraits de Polaire avec un article de M. René Schickelé, qui conclut : « La Polaire fait du préjugé un ridicule flagrant » (*sic*). Une étude sur Suzanne Després est accompagnée de deux portraits, dont l'un est celui d'une chanteuse de café-concert qui porte un nom similaire.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Rudyard Kipling : *Actions and Reactions*, 6 s., Macmillan. — H.-G. Wells : *Ann Veronica*, 6 s., Fisher Unwin. — Maurice Hewlett : *The Open Country*, 6 s., Macmillan. — Arnold Bennett : *The Glimpse*, 6 s., Chapman and Hall. — Robert Hichens : *Bella Donna*, 2 vol., 4 s., Heinemann. — Eden Phillpotts : *The Haven*, 6 s., John Murray. — Henry Baerlein : *On the Forgotten Road*, 6 s., John Murray. — C. F. Keary : *The Mount*, 6 s., John Murray. — John Galsworthy : *Villa Rubein and other Stories*, 6 s., Duckworth. — Mrs F. E. Penny ; *The Unlucky Mark*, 6 s., Chatto and Windus. — W. Holt White : *The Man who Stole the Earth*, 6 s., T. Fisher Unwin. — Hélène Vacaresco : *Royal Lovers*, 6 s., Mills and Boon. — Lady Troubridge : *The Cheat*, 6 s., Mill and Boon. — Rowland Strong : *The Marquis Catilini*, 6 s., Greening. — Memento.

Il serait facile d'être injuste envers Mr Kipling si l'on jugeait son dernier livre d'après les termes de comparaison qu'il nous fournit lui-même. Dans **Actions and Reactions** se trouvent réunis des spécimens de son talent dont quelques-uns nous sont déjà connus ; l'on garde cette impression qu'il ne pourra faire mieux que ce qu'il a accompli jusqu'ici et ce n'est pas sans regret que l'on renonce à l'espoir de le voir concentrer ses merveilleuses facultés pour la production d'un chef-d'œuvre de tout premier mérite. D'aucuns disent que Mr Kipling s'imite lui-même, et ce serait le cas, dans ce volume, avec *A Deal in Cotton* et avec *Little Foxes* par exemple ; *An Habitation enforced*, qui, par certains côtés rappelle *They*, fait penser aussi à Mr Henry James, et *With the Night Mail*, récit d'un voyage en aéroplane qui se passe en l'an 2.000, est un essai dans le genre de Wells, mais qui manque du prestigieux tour de mains de l'auteur de *la Guerre des Mondes*. Il est curieux de constater aussi que, pour l'exposé de ses idées, Mr Kipling garde le ton du partisan et du journaliste et qu'avec les années il

n'a pas gagné le calme et la gravité de l'esprit philosophique. Autrement, c'est le même charme magique de l'image et de la phrase, et, si l'on peut désirer voir l'auteur des *Livres de la Jungle* renouveler ses sujets, on continue à l'admirer pour la prodigieuse habileté avec laquelle il projette d'éblouissantes clartés sur les ténèbres de la vie, comme d'aveuglants éclats de magnésium.

Dans la *Revue de Paris* du 15 décembre, M. André Chevrilion commence, sur Wells, une de ses lumineuses études dans laquelle il explique que toute une partie de l'œuvre de Wells est un fort curieux tableau satirique de l'Angleterre actuelle. Cet aspect du conteur fantastique est encore peu connu en France, mais il est probable qu'au cours de cette année les lecteurs français, — qui ont fait si bon accueil aux romans où notre auteur met en œuvre, de si originale façon, le merveilleux scientifique, — pourront apprecier des romans comme *Kipps* et *Tono-Bungay*. On leur donnera aussi l'histoire d'**Ann Veronica**, où apparaît la si déconcertante jeune fille anglaise, telle que la voit l'auteur de *Miss Waters* et de *l'Amour et M. Lewisham*. Les militantes suffragettes sont cruellement ridiculisées dans ce roman, en même temps que certains apôtres anglais du socialisme réformiste.

Ce fut un plaisir de retrouver, dans **The Open Country**, le nouveau roman de Mr Maurice Hewlett, l'extraordinaire Senhouse, qui nous avait ravis, dans *Half-way House*, par ses faits et gestes d'une fantaisie extravagante. A côté de lui, les divers membres de la famille Percival sont sculptés dans le réel avec un art mordant et brillant. Et le contraste est d'autant plus plaisant avec le très peu réel Senhouse, porte-paroles de l'auteur, qui, dans la meilleure manière de Meredith, et inspiré par la plus fine ironie de la Muse Comique, dépeint nos contemporains et notre existence moderne avec une compréhension et une pénétration rares, et avec une sympathie intellectuelle qui émerveille et qui séduit.

Si Mr Arnold Bennett possède quelque part, en réserve, une connaissance approfondie, réelle, « pratique »,de la femme, — ce qu'il nous a caché chastement jusqu'ici, — il deviendra, à coup sûr, un grand auteur dramatique. Les personnages de son récent roman, **The Glimpse**, évoluent évidemment sur une scène, contre un fonds très habilement disposé pour leur éviter ce qu'aurait de trop clinquant un décor trop visible et ce qu'aurait de trop brutal la lumière crue de la réalité. Convenons pourtant que Mr Bennett est un observateur subtil et précis, extraordinairement l'un et l'autre, mais il semble qu'il se dépense trop à l'observation du cadre, des objets extérieurs, et qu'il perd l'habitude de voir les gens au-dessous de la surface. Ceci, du reste, est une remarque, plutôt qu'une critique, et nous la formulons, toutes proportions gardées. Les trois parties du

livre laissent une impression très différente, et l'on ne saurait dire laquelle est la plus captivante. La première, le premier tableau, nous laisse dans le réel quotidien : le héros y découvre que sa femme aime un de ses amis intimes ; la seconde, *the glimpse*, nous plonge dans le monde fantastique des esprits après la mort supposée du héros, qui, à la troisième partie, ayant ressuscité, cède sa femme à son ami. C'est évidemment trahir l'auteur que de traiter aussi sommairement son œuvre, qui vaut vraiment la peine d'être lue, et qu'on appréciera pour des mérites rares, de style, de construction et de mise en œuvre. Mr Arnold Bennett a ajouté un beau livre de plus à la série de ses œuvres vraiment littéraires.

Ceux qui cherchent dans le roman anglais un récit idyllique seront déçus s'ils lisent **Bella Donna**, par Mr. Robert Hichens. L'action du roman a pour cadre l'Egypte ; c'est une étude de tempérament féminin poussée à fond impitoyablement, avec une fermeté et une subtilité cruelles dans son réalisme. Cette déclassée de quarante ans qui capture un jeune homme naïf et sentimental et éprouve une violente passion pour le terrible Mahmoud Baroudi, le millionnaire turco-égyptien, est une nature dangereuse, que l'auteur a dépeinte avec une vérité frappante et parfois douloureuse. L'œuvre est écrite et composée avec la maîtrise habituelle de l'auteur, et *Bella Donna* est un des livres les plus poignants et les plus tragiques qu'on nous ait donnés cette saison.

En lisant **The Haven**, par Mr Eden Phillpotts, on se remémore *The Return of the Native*, de Mr Thomas Hardy, et c'est fâcheux, car la comparaison fait tort à Mr Phillpotts. C'est, dans l'un et l'autre livre, la même idée centrale, mais tandis que le « retour », chez Hardy, est un résultat des forces mêmes de la nature contre lesquelles l'individu est impuissant, dans *The Haven* il provient d'un accident, arbitrairement amené et sans lequel on reste convaincu qu'il n'aurait pas eu lieu. Quittant cette fois son Dartmoor familier, et les rudes fermiers de ce sol ingrat, Mr Phillpotts prend pour cadre un petit port de la côte, près de Tor Bay ; depuis des générations, les Major ont été pêcheurs et John Major, patron du chalutier « Jack and Lydia », est amèrement désappointé, quand son fils renonce à la mer et devient fermier. Il se marie, après une charmante idylle délicatement contée par l'auteur, et il est loin de penser, avec son nouveau bonheur, à retourner à la mer. Mais un soudain accident lui enlève sa femme, et, dans sa douleur, il ne trouve de consolation qu'en reprenant sa place à bord du chalutier. Avec tout le détail qui la complète, cette histoire, assez sombre, n'est jamais ennuyeuse et elle forme une très remarquable étude de la vie des humbles.

Il est impossible, en lisant **On the Forgotten Road**, par Mr Henry Baerlein, d'oublier l'admirable *Croisade des Enfants*, de

Marcel Schwob. Mais l'auteur anglais a traité le sujet d'une toute autre manière, s'efforçant surtout de donner un aperçu de la psychologie du XIIIe siècle. Il fait narrer son récit par l'un des principaux fauteurs de la croisade, qui, sans être un héros, s'exprime sur un ton tel qu'on a l'impression d'une chronique du temps, d'une relation par un témoin oculaire, et il n'était pas facile d'obtenir un pareil résultat. Mr Baerlein laisse à part l'aspect épique, lyrique, de la croisade, et il la dépeint, non sans une émotion pathétique parfois, sous le côté plus réaliste, avec un humour délicat et un sens historique très persuasif. C'est une œuvre remarquable.

C'est une œuvre remarquablement puissante, aussi, que **The Mount**, par Mr C. F. Keary. Nous nous retrouvons ici dans le district des « Potterie », cher à Mr Arnold Bennett. *The Mount* est un ancien manoir qui est investi et submergé bientôt par les constructions ouvrières que nécessite le rapide développement d'une ville industrielle. Le maître du manoir ne s'est pas mieux adapté que sa résidence au nouvel état de choses, et c'est ce conflit qui atteint jusqu'au drame que Mr Keary a développé avec une sûreté et une sincérité qui empoignent et mènent jusqu'au bout de ce long roman.

Dans quelques lignes de préface, Mr Galsworthy nous prévient que **Villa Rubein and other Stories** est une réimpression de nouvelles parues, il y a huit ou neuf ans, sous un pseudonyme. Ces pages rappellent extraordinairement la manière de Tourguenieff et c'est évidemment par une étude intime du grand romancier russe, et de quelques autres de même nationalité, que Mr Galsworthy a acquis cette maturité de talent qui l'a si vite placé en bon rang parmi les meilleurs romanciers actuels de l'Angleterre.

Une couleur locale très séduisante, et probablement exacte, distingue **The Unlucky Mark**, le roman dont Mrs F.-E. Penny place l'action dans l'Inde de nos jours. Avec beaucoup d'habileté et de pénétration, l'auteur relate la romanesque histoire d'une jeune Américaine avec le major hindou Shah-u-din, et elle en profite pour traiter de très captivante façon les problèmes politiques et sociaux qui résultent du contact des nations démocratiques de l'Occident avec le conservatisme séculaire et aristocratique de l'Orient.

En possession d'un aéronat formidablement parfait, un individu sans scrupules devient pratiquement le maître de l'Europe, de toute notre planète. La façon dont il s'en sert est contée avec beaucoup d'imagination et peu de vraisemblance, dans **The Man who Stole the Earth**, par Mr W. Holt White.

Fiançailles et mariages morganatiques, enlèvements et autres affaires, doivent intéresser encore certains lecteurs qui, alors, pourront lire **Royal Lovers**, *The Adventures of Two Empresses*, par Hélène Vacaresco.

The Cheat n'est pas le meilleur roman de Lady Troubridge. Cette histoire, invraisemblable dans ses complications, peut avoir une portée morale en prêchant contre les passions du jeu, mais il est peu probable qu'aucun joueur renonce à sa folie en le lisant.

Mr Rowland Strong dépense beaucoup d'esprit dans **The Marquis Catilini**, et la conversation de ses personnages est émaillée de fort piquantes épigrammes. Le brillant marquis devient, à Paris, le chef des « exterministes » et il est naturellement le héros du jour. Mr Strong, qui connaît bien son Paris, prête au jockey Peach de bien amusantes opinions sur la capitale et la France, presque des satires, mais justes et indulgentes.

Memento. — La collection Tauchnitz a publié *Actions and Reactions*, de Rudyard Kipling, et *The Glimpse*, de Mr Arnold Bennett, dont nous rendons compte plus haut. On y trouve, en outre, parmi les ouvrages récemment parus, le neuvième volume d'Oscar Wilde : *A Woman of no Importance* ; *On Peace and Happiness*, par Lord Avebury (Sir John Lubbock) ; *Mr Justice Raffles*, par E.-W. Hornung ; *Mere Stories*, par Mrs W.-K. Clifford ; *They and I*, par Jerome K. Jerome ; *Stradella*, par F. Marion Crawford ; *The Paladin*, par H.-A. Vachell ; *Sailors' knots*, par W.-W. Jacobs, *A Reaping*, par E.-F. Benson ; *The Food of Love*, par Frank Frankfort Moore ; *The Adventures of Captain Jack*, par Max Pemberton ; *The White Prophet*, par Hall Caine, etc.

Le *winter number* du Studio est consacré aux vieilles estampes anglaises en couleurs. L'auteur des *Old Engravers of England*, Mr Malcolm C. Salaman, a écrit, pour ce numéro spécial, une étude très complète et très érudite. A la suite, viennent quarante fac-simile de célèbres estampes dont les collectionneurs ont autorisé la reproduction. Le tout forme un magnifique volume, superbement imprimé sur papier teinté et les fac-simile sont reproduits avec le soin artistique que Mr Charles Holme apporte d'habitude à la publication de son beau magazine d'art.

Le numéro de décembre de *The Bibelot* donne la réimpression d'une série de sonnets *A Little Child's Wreath*, par Miss Elizabeth Rache Chapman, qui publia plusieurs recueils de vers remarquables et qui mourut il y a une dizaine d'années. Elle était née en 1850. Ses vers méritent de ne pas être oubliés.

La *Cornhill Magazine* a publié son numéro de janvier le 15 décembre, sans beaucoup se soucier de l'actualité. C'est qu'il invoque, dans le cas présent, une actualité rare : il célèbre son jubilé. En effet, le premier numéro de cet intéressant magazine parut en janvier 1860, sous la direction de W.-M. Thackeray, qui en avait eu l'idée première. A cette occasion, lady Ritchie, fille de Thackeray, publie d'intéressants souvenirs, Mr Thomas Hardy donne un impromptu en vers, et d'autres : T.-C. Cook, A.-C. Benson, W.-E. Norris, Stanley J. Weymann, etc., relatent des faits intéressants et des réminiscences précieuses.

Dans une énigmatique brochure-revue qui se dénomme *Parsifal*, nous trouvons une lettre de Mr George Moore, racontant un bien amusant et typique souvenir sur Mallarmé, et un curieux poème d'Arthur Symons, en

hommage à Mallarmé, daté de Venise, septembre 1908, et que défigurent quelques fâcheuses fautes d'impression.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES SCANDINAVES

Selma Lagerlof, prix Nobel de littérature. — Le soixantenaire d'Ellen Key.

Les circonstances mettent au premier plan de l'actualité littéraire les deux plus illustres femmes-auteurs de la Suède : Selma Lagerlöf et Ellen Key. Celle-là vient de remporter le **prix Nobel de littérature** — pour la première fois attribué à une femme, — celle-ci fut l'objet, à l'occasion de son *soixantième anniversaire* — au lendemain de la distribution des prix Nobel ! — d'hommages éloquents et chaleureux provenant de tous les coins du globe.

Déjà l'année passée, Selma Lagerlöf faillit être promue prix Nobel. La presse non seulement suédoise mais scandinave, voire germanique, était unanime à réclamer de l'Académie suédoise cette consécration suprême. Il n'y eut qu'un obstacle — le secrétaire perpétuel de l'Académie ! Celui-ci, M. C. D. af Wirsén, poète et critique d'un autre âge, avait eu la malencontreuse idée de déclarer — lors du début littéraire de Mlle Lagerlöf — que celle-ci « ferait bien mieux de retourner à ses fourneaux » ! Et ce jugement fut porté après la publication de « Gösta Berlings saga », qui reste pour beaucoup le chef-d'œuvre de l'auteur et dont le célèbre critique allemand, R. Meyer, a pu dire que c'est là sans conteste l'œuvre littéraire la plus remarquable des cinquante dernières années. — L'année passée, M. Wirsén récidiva. Un journal suédois ayant recueilli, à l'occasion du cinquantième anniversaire de Selma Lagerlöf, les appréciations de tous les personnages éminents du pays sur l'œuvre de cet auteur, seul l'avis de M. Wirsén détonna dans l'ensemble des éloges dithyrambiques. Il n'eut que deux mots : boursouflure et affectation ! — Et le jour de l'élection venu, il manœuvra de façon à faire décerner le prix de littérature à — un théologien de Iéna !

Cette année-ci, les partisans de Selma Lagerlöf étaient bien résolus à ne pas se laisser corrompre. Le secrétaire perpétuel, voyant son autorité sérieusement menacée, eut un trait de génie. Pour faire échec à la candidature abhorrée, il lui opposa celle de l'auteur le plus universellement connu, l'artiste le plus délicat, doublé du penseur le plus subtil de l'époque : j'ai nommé Anatole France. Rien n'y fit. Les amis de Selma Lagerlöf restèrent inflexibles. « Tant pis pour Anatole France ; il attendra. »...

Le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise est probablement le seul Scandinave qui n'eût pas donné, des deux mains, le prix Nobel à l'auteur de *Gösta Berlings saga*, tant celle-ci est populaire parmi

les peuples du Nord. Et surtout en tenant compte de la prescription testamentaire du grand donateur, à savoir que l'œuvre couronnée doit être *de tendance idéaliste*, tout le monde trouvera naturel de voir le nom de Selma Lagerlöf prendre place après ceux de Mistral, de Björnson, de Carducci.

La vie de la nouvelle lauréate se raconte en peu de mots. Son œuvre fourmille de grandes passions, de folles aventures, de mystères et de miracles, et sa vie est d'une simplicité extrême. Issue d'une vieille famille qui a déjà donné au pays des poètes et des savants, elle passa sa jeunesse loin de ce qu'on appelle « la civilisation », dans une ferme-château — plutôt ferme que château — de la province solitaire de Vermland. C'est là, dans ce « manoir » perdu au milieu du silence des grands lacs et des forêts immenses, qu'elle entendit son père — vieux militaire retraité s'adonnant à l'agriculture — et les joyeux commensaux de celui-ci se raconter entre eux les vieilles histoires qui devinrent par la suite « la saga de Gösta Berling ». Plus tard, elle passa par le Sèvres suédois et accepta, les études finies, un poste de professeur dans un lycée de jeunes filles à Landskrona, en Scanie, où elle resta jusqu'à trente ans passés.

Evidemment, elle s'amusait, depuis sa prime jeunesse, à composer des histoires fantastiques — mais sans espoir de les voir imprimer. On était en pleine période naturaliste où la mode était de « poser des problèmes », de disputer autour de romans à thèses. Que viendrait faire dans tout cela « le chevalier des dix mille baisers et des treize mille lettres d'amour », comme se désigne si somptueusement le romantique Gösta Berling? Cependant, un jour, elle prit part à un concours littéraire et fut couronnée; l'envoûtement était rompu.

Cette première victoire fut un véritable triomphe, car la Suède entière lut et aima les folles équipées des douze chevaliers d'Ekeby, héros tragi-comiques de la Saga de Gösta Berling. La critique fut un peu déroutée, tant par la nouveauté hardie du sujet que par l'originalité du style ; on reprocha à l'œuvre de Selma Lagerlöf de manquer d'ordonnance, de logique, de composition — reproches que nous avons retrouvés ces jours-ci sous la plume de certains critiques français. Cependant, l'épopée — et « Gösta Berlings saga » est une épopée tout comme l'Iliade, comme la Chanson de Roland, comme Don Quijote de la Manca — l'épopée ne suit pas les mêmes lois de composition que le roman. Elle se contente d'enchaîner des épisodes par des liens tout extérieurs ; l'unité du lieu, des principaux personnages, etc., lui suffit. Reprocher à la Saga de Gösta Berling de ne pas être un *roman* bien construit, bien ordonnancé, est donc aussi puéril que vain; elle n'a jamais cherché à l'être.

Tout est de savoir si l'auteur nous apporte quelque chose de nouveau, et à cela on ne peut répondre qu'affirmativement. Personne n'a

su comme elle évoquer l'âme d'une contrée, faire vibrer la natures les lacs, les forêts, les vastes solitudes à l'unisson des personnages du récit. — Cela est vrai pour l'épopée de Vermland, Gösta Berlings saga, c'est encore plus vrai pour son autre chef-d'œuvre, *Jérusalem*, l'épopée dalécarlienne.

Ici, l'auteur nous fait assister à un de ces réveils religieux dont les régions isolées du Nord offrent tant d'exemples : les longues nuits d'hiver, les immenses forêts sombres, les vastes étendues silencieuses, tout y prépare l'âme humaine au mystère de la religion. Jérusalem, c'est la lutte tragique, désespérée, chez le paysan, entre l'amour de la glèbe et le sentiment du devoir religieux. Les « voix » enjoignent à ces âmes frustes de partir pour la Terre-Sainte ; le culte du sol, hérité de père en fils depuis des siècles, s'y oppose. Le surnaturel sort victorieux de ce duel tragique; les pauvres Dalécarliens émigrent vers Jérusalem, où ils traîneront une vie de misère toute remplie d'une nostalgie cuisante.

Les conflits religieux restent le terrain preféré de l'auteur. Ainsi encore dans les *Miracles de l'Antéchrist*— œuvre antérieure du reste à Jérusalem — nous sommes en face d'un autre genre de religiosité, la foi superstitieuse des gens du midi dans le pouvoir miraculeux des reliques et images sacrées. Un faux bambino — statuette de l'enfant Jesus — portant l'inscription : « Mon empire n'est que de ce monde-ci », fait des miracles dans la petite ville de Diamante, au pied de l'Etna ; par son influence néfaste, la contrée entière devient la proie d'un égoïsme mesquin, du plus bas matérialisme. — On a voulu voir, dans cette œuvre puissante, une pointe dirigée contre le socialisme. Selma Lagerlöf est un esprit trop large pour s'arrêter à faire œuvre de polémiste ; on n'a du reste qu'à lire les mots de la fin : « personne ne saurait délivrer les hommes de leurs peines, mais il sera beaucoup pardonné à celui qui saura leur inspirer un surplus de courage pour les supporter ! » pour comprendre que tout au plus elle a voulu indiquer les limites de toute aspiration humaine.

Dans ces dernières années, l'auteur s'est consacrée à la tâche terrible de confectionner à l'usage des enfants suédois un hymne national en deux volumes. La géographie, l'histoire locale, la faune et la flore du pays défilent, sous formes de légendes et de descriptions singulièrement vivantes, dans les deux tomes du « Voyage merveilleux de Nils Holgersson à travers la Suède ».

Le dernier volume de l'auteur est un recueil de nouvelles intitulé : *En saga om en saga och andra sagor* (Histoire d'une histoire et autres histoires). Il se trouve là-dedans, comme mot de la fin, un conte symbolique, *le Ballon*, qui mérite surtout de fixer notre attention. C'est l'histoire d'un ménage désagrégé. Le père, compositeur raté, ayant vu toutes ses illusions sombrer,

s'adonne à la boisson. La mère obtient, par l'abandon du domicile conjugal, le divorce, mais en faveur du mari qui emmène avec lui les enfants. Ceux-ci, deux garçons précoces, rêvent à toutes sortes d'inventions merveilleuses — à la machine volante surtout! Un beau jour, d'hiver ayant aperçu, en patinant sur le golfe, un grand ballon jaune tout brillant au soleil ils se lancent à une poursuite effrénée, les regards obstinément fixés en haut, et s'engloutissent dans le chenal ouvert dans la glace... Symbole singulièrement amer de l'inanité de la chasse à l'idéal et qui détonne un peu dans l'œuvre de l'auteur généralement optimiste à outrance. Mais c'est écrit avec une intensité d'émotion qui nous fait espérer que l'admirable écrivain qu'est déjà Selma Lagerlöf saura pénétrer encore plus profondément dans le mystère de l'âme humaine.

Nous venons de dire que l'optimisme est un trait prédominant de son œuvre. Elle pense du bien de notre pauvre humanité et elle le dit. Quel contraste saisissant avec cette autre gloire littéraire de la Suède, Auguste Strindberg, qui ne se lasse jamais de dénigrer l'existence humaine. Il est Ahriman où Selma Lagerlöf est Ormuzd. On comprend sans peine vers lequel des deux vont les préférences, l'amour du grand public — et l'attribution du prix Nobel ne saurait donc nous causer de surprise.

§

La place nous fait défaut aujourd'hui pour parler comme il conviendrait d'**Ellen Key**.

Nous avons vu des critiques français s'étonner que le prix Nobel ne soit pas allé à celle-ci de préférence à tout autre. A un étranger qui ne connaît pas le milieu social suédois, ni l'Académie suédoise, distributrice du prix, cela peut paraître extraordinaire. Cependant, aucune voix autorisée ne s'est élevée dans la presse suédoise pour revendiquer cet honneur pour l'auteur des « Livslinjer » ; tout au plus a-t-on trouvé que les *Norvégiens* feraient bien de lui attribuer le prix Nobel de la paix ! Vraiment nul n'est prophète dans son propre pays...

Ellen Key a eu le courage, l'audace inouïe de prêcher la religion de l'amour aux protestants, entreprise bien plus risquée que d'aller en missionnaire prêcher le christianisme aux peuplades anthropophages. Aussi l'a-t-on traitée — tel Socrate — de séductrice de la jeunesse, de corruptrice des mœurs, etc. (Que Strindberg, misogyne outrancier, l'ait accusée de saphisme, ce n'est guère fait pour nous surprendre.)

Donc, pour battre en brèche les systèmes religieux existants, elle a cru nécessaire de fonder une nouvelle religion qu'elle bâtit du reste sur la parole profonde de Gœthe : « La vie elle-même est le sens de

la vie ! » Elle a voulu, selon sa propre expression, une synthèse de l'évolutionisme, de la solidarité et de l'individualisme. Ce que cela peut donner, elle l'a exposé éloquemment tout au long des six forts volumes de « Livslinjer » (Lignes de la vie), dont les deux premiers ont été traduits en français sous le titre de « Amour et mariage ».

Comme femme, Ellen Key s'intéresse évidemment au sort que fait la société au sexe prétendu faible. Elle se défend pourtant d'être féministe; elle est *humaniste*. Tout en travaillant pour l'affranchissement de la femme esclave du mari, elle veut la préserver du danger de la masculinisation. Le sort naturel et enviable de la femme est de devenir mère. — Le dernier livre de l'auteur, « Kvinnorörelsen » (le Mouvement féministe), paru précisément à l'occasion de son soixantième anniversaire, est probablement ce qu'il y a de mieux écrit sur cette question, actuelle et éternelle.

Apôtre de l'Amour, apôtre de la maternité fièrement voulue, Ellen Key est aussi l'apôtre enflammé du culte de la beauté. « La beauté pour tous », titre d'un de ses écrits, est devenu la devise de toute sa vie, le but de toutes ses aspirations. Les adversaires lui reprochent de cultiver le sens esthétique aux dépens de la morale; pour Ellen Key, la vertu et la beauté sont choses inséparables.

On a dit avec raison que ce qui caractérise surtout et l'œuvre et la personnalité de Ellen Key, c'est *la bonté*. Cette femme, si brutalement détestée, si odieusement calomniée, a su conserver toute la sérénité de son esprit, au milieu d'attaques personnelles des plus perfides. Elle en est sortie la *force morale* la plus considérable du pays; on l'écoute dans les milieux de pensée libre, comme en Norvège on écoute Björnson et en Danemark Georges Brandès.

L'Allemagne est devenue sa seconde patrie. Il ne faut pas croire pour cela qu'elle soit d'un teutonisme exclusif, adepte du pangermanisme bismarckien. Si, pour le passé, elle exalte surtout les noms de Gœthe et de Nietzsche, elle prône, parmi les vivants, avec ferveur les Maeterlinck, les Verhaeren. Et si elle a paru apporter aux esprits germaniques quelque chose de vraiment nouveau, c'est sans doute beaucoup pour avoir su leur présenter sous une forme séduisante bien des acquis du génie latin.

Elle est la grande intermédiaire entre nations, la personnalité la plus internationale qui existe. Non seulement elle est comme chez elle à Berlin, à Rome, partout ; depuis Tokio jusqu'à Lisbonne il n'y a pas un centre intellectuel où elle ne compte des amis personnels. Et, infatigable, elle continue à voyager et à nouer des relations nouvelles.

Elle vient cependant d'élire le lieu de retraite pour ses vieux jours — non loin de l'endroit où vécut sainte Brigitte. Ce n'est pas le pur hasard qui rapproche ces deux noms de fondatrices de religion. Au

moyen âge, l'amour des vierges se tournait vers Jésus-Christ. Ellen Key, c'est la sainte Brigitte des temps modernes et son amour embrasse l'Humanité.

FRITIOF PALMÉR.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Sur Francis Jammes[1]. — Il existe dans les Basses-Pyrénées, au bord du Gave de Pau, une petite ville française qui fut capitale du Béarn au XIIIe siècle et plus tard foyer de la secte calviniste. C'est maintenant un gros bourg, de vie paisible. Les guides disent [etc. etc.]. Ce qu'ils ne disent pas, c'est que, dans la vieille cité qui entendit les prédications hétérodoxes de Théodore de Bèze, un poète très rare écrit actuellement ses vers hétérodoxes et ses proses extraordinaires.

La retraite champêtre, une existence volontairement obscure, en communication perpétuelle avec l'immortelle nature, ont donné à sa poésie l'originalité puissante, la clarté et la simplicité qui l'ont rendue célèbre. C'est dans la campagne que ses vers ont puisé leur parfum. Ce ne sont point des brins taillés par un jardinier expert, mais des branches libres d'un arbre sauvage, harmonieux jusque dans l'exubérance de son feuillage en désordre.

Jean de Gourmont a écrit : « Au moment où le symbolisme épuisait toutes les richesses fantastiques des mots, la poésie de Jammes nous apparut comme une jeune fille nue, dans la rosée d'une matinée véritable..., etc., etc. »

Une jeune fille nue : c'est bien le parfait symbole de cette poésie, imprégnée de nature, ingénue comme une vierge, éloignée autant qu'il est possible de cette *littérature* que méprisait Verlaine.

L'art poétique verlainien n'a peut-être pas eu de plus fidèle représentant que Francis Jammes. Et ce n'est point là dessein calculé, mais bien fidèle tempérament. Cette volonté de tordre le cou à l'éloquence, ce talent de faire valoir toute nuance, pour fugitive qu'elle paraisse, ce mépris absolu de la rime et de la métrique consacrées, jouets de pacotille, masques peut-être d'une imagination vide et d'un cœur sec, Jammes a pu porter ces qualités, naturellement, spontanément, à leur plus extrême perfection.

Et de là les reproches qu'on lui a faits d'inhabileté technique ou de coupable négligence. Cependant, quelle profondeur, quelle admirable intelligence poétique libérée des moules conventionnels, adaptées à merveille à son inspiration ! Ses ennemis les plus décidés ont dû en convenir. — « Aujourd'hui, il n'existe certainement pas en

(1) Extraits d'un article de M. E. Diaz Canedo : *Francis Jammes et son Œuvre*, paru dans la revue *Nuestro Tiempo* d'octobre 1909.

France — écrit Remy de Gourmont dans *le IIe Livre des Masques* — un autre poète capable d'évoquer un tableau si clair et si réel avec des mots aussi simples, des phrases qui semblent d'une conversation vague et qui cependant, comme par hasard, constituent des vers enchanteurs, purs et définitifs. » Et ces paroles de Gourmont ont déjà dix années de date.

Le fard de la poésie de Francis Jammes est un mélange de pureté que rien ne trouble et de sensualité obsédante. L'image de « jeune fille nue » se complète bien du qualificatif de *faune*, qu'on a appliqué au poète. Le faune se complaît, à tout instant, à découvrir la beauté qui se cache ; il se délecte dans la contemplation minutieuse de ses charmes naturels et s'attarde dans le désir charnel qu'il en ressent.

Jammes voit la nature comme un primitif; non comme une grande harmonie de campagnes verdoyantes et de ciels bleus ou teintés de pourpre, comme les Vénitiens, à l'aube ou au crépuscule, avec des lointains qui se perdent et s'estompent, mais bien comme un ensemble de vies nettement différenciées dans lequel chaque homme, chaque animal, chaque plante, et même chaque fleur et chaque feuille, font entendre leur voix claire et distincte dans la suprême symphonie totale. Lui-même a donné le résumé complet de sa vision dans une des brèves Notes, qui sont comme des poèmes en prose, rassemblées dans son livre *Pensées des Jardins* (1906). La pièce s'intitule : *Sur de véritables Gobelins.*

Mais en certaines occasions le coup de pinceau prend de l'ampleur et le paysage qu'il décrit va du petit à l'incommensurable en superbe gradation, comme dans cette poésie que nous allons citer, traduite par nous en espagnol.

Le paysan, quand le soleil se couche,
Revient avec son troupeau du marché,
Par le sentier, souvent, capricieux
Les petits veaux s'obstinent à revenir...

Les livres de poésies montrent l'évolution ininterrompue de son esprit. Dans *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, apparaissent les souvenirs d'enfance, la vie de famille dans la muette province ; les meubles qui conservent quelque chose de l'âme de leurs possesseurs anciens ; les humbles paysans ; les jardins débordants de verdure ; les opulents vergers ; les saisons de l'année ; les bestioles des champs ; les filles à la jupe courte et aux cheveux dénoués ; les créoles romantiques qui aiment avec passion et meurent jeunes ; tout le répertoire d'une poésie qui jaillit de ce monde simple, doux, profondement émouvant qui a été l'inspirateur de F. Jammes. Dans *le Deuil des Primevères* (1901), il se montre plein d'inquiète passion, d'hésitation juvénile, et dans les surprenantes *Quatorze prières* qui

terminent le livre, il atteint aux cimes d'une compassion pleine d'amour pour tout ce qui est créé, pour ce qui souffre dans le silence et la résignation, pour les humbles douleurs et les déchirements brutaux : on dirait d'un moderne François d'Assise. *Le Triomphe de la Vie* (1902) met en action les éléments poétiques dispersés dans les œuvres précédentes. *Jean de Noarrieu*, poème qui contient les plus beaux morceaux que F. Jammes ait écrits, est son vivant portrait : il déborde du sentiment de la nature et de sensualité. *Existences*, qui se déroule dans une forme dramatique, reflète prodigieusement toute la vie d'inquisition mesquine et de médisances, de ridicules et de *cochonneries* (1) d'une petite ville. La langue en est d'un réalisme stupéfiant, d'une nudité jamais tentée; à côté de fragments lyriques de grande envolée, elle contient des passages d'un prosaïsme volontairement exagéré. Nous ne nous rappelons dans l'Art rien de semblable, si ce n'est la *Louise* de Charpentier ou, mieux encore, la *Symphonie Domestique* du puissant Richard Strauss.

Le dernier recueil poétique de Jammes, *Clairières dans le Ciel* (1902-06), se compose d'un poème en tercets, *En Dieu*, consacré à la virginale Eugénie de Guérin; d'une série intitulée *Tristesses*, notes pleines de sentiment délicatement nuancé; d'un poème dialogué, *le Poète et sa femme*, suivi de diverses poésies, et de *l'Eglise habillée de feuilles*, monologue mystique, fait de contemplation et de prière, livre de foi et d'amour : la nature a amené le poète jusqu'au trône de Dieu; le faune, comme dans les histoires de saints, s'est fait baptiser, et, sous les frondaisons de l'humble église, devant les lumières qui tremblent à l'Autel de la Vierge, les notes rustiques de sa flûte pastorale sonnent, avec l'ardeur du néophyte, comme pour racheter tout ce qu'il a connu et aimé dans sa vie passée.

C'est que Jammes est croyant. Sa conversion n'a pas été publiée à son de grosse caisse et de cymbales, et ne s'est pas traduite en augmentation de tirage pour ses livres ; ce fut, simplement, un retour aux pratiques religieuses qui a donné plus de douceur à ses accents de poète et une transcendance plus grande à sa conception du monde extérieur. Des poésies détachées, publiées par la suite en diverses revues, le montrent plein d'une tranquillité sereine, et sensible au plus infime détail des êtres, qui représente pour lui une image gigantesque du Suprême Pouvoir.

Les traits caractéristiques de la poésie de Jammes sont une sensibilité raffinée, qui lui fait rencontrer des analogies nouvelles entre les êtres et les choses, parfois avec une certaine incohérence, et un délicieux humorisme, qui se manifeste jusque dans sa façon inusitée

(1) Le mot est en français dans le texte ; *bassesses* aurait été plus heureux.

d'employer les mots, et qui suffit pour leur donner une physionomie particulière. Mais toujours son humorisme va tempéré de sensibilité, comme dans la poésie suivante :

Près du panier d'œufs la petite fille lit l'almanach...

Délicat et sensuel, rempli de pitié et d'amour, encore plus que pour les hommes, pour les choses, pour les végétaux et les bêtes, il ne s'intéresse, parmi les êtres humains, qu'aux âmes indécises des jeunes filles, au moment où leur curiosité s'éveille devant la grandeur de la vie ignorée. Trois de ses courtes nouvelles, si belles, essaient de découvrir quelques-uns de ces replis cachés de la psychologie, de ces états d'âme quasi inaccessibles.

Clara d'Ellébeuse (1890) et *Almaïde d'Etremont* (1901) se rencontrent devant le même problème ; mais tandis que Clara, indécise et pleine d'imagination, en arrive à la solution de la mort, Almaïde la passionnée trouve la clef de l'énigme dans la satisfaction de son appétit d'amour. — *Pomme d'Anis* (1904) est une timide et innocente créature, qui n'hésite pas à sacrifier à un scrupule d'amitié toute une aventure possible.

La grâce de ces trois petites nouvelles, semblable à celles de ces figurines de 1830, soigneusement enluminées à la main avec de délicates couleurs bleu pâle et rose, est d'une attraction irrésistible. Nous prenons de l'intérêt à ces trois jeunes filles qui s'efforcent à sourire, et dont le sourire est impuissant à atténuer la douleur, cette douleur qui les frappe sans qu'elles s'en doutent, sans qu'elles puissent s'en défendre. Rachilde, avec son extraordinaire pénétration, écrivit, au moment de l'apparition de *Clara d'Ellébeuse*, ces lignes qui résument prodigieusement l'esprit de la nouvelle et l'art très pénétrant du Francis Jammès d'alors : « C'est une petite nouvelle illuminée tout entière par une tendre lumière de province, etc. »

Dans *Clara d'Ellébeuse*, la personnalité de F. Jammes offre un aspect très typique. On y trouve, comme dans nombre de ses poèmes et de ses proses, un élément exotique qui s'explique par des circonstances de famille L'aïeul du poète, J.-B. Jammes, originaire d'Orthez, partit un jour pour les Antilles françaises et exerça à la Guadeloupe sa profession de médecin. Le père de Francis Jammes naquit à La Pointe-à-Pitre, et il fut envoyé à la métropole pour y suivre ses études. Il ne devait plus quitter la France, et le poète n'a pas voulu lui non plus abandonner son petit coin, « blotti — ce sont ses propres expressions — entre un grain de sable : les Pyrénées, et une goutte d'eau : l'Atlantique. » Mais son âme conserve la nostalgie d'un tropique lointain, avec des aspirants de marine qui déshabillent dans leur cabine les filles des colons, créoles languides aux yeux profonds avec des fruits étranges de saveur très douce et de parfum énervant,

avec des parasols, et des nègres, et des rixes ; avec des flocons de nuages qui glissent, majestueux, dans la nuit coloniale...

Et cet exotisme atavique est en lui si puissant qu'il surgit à chaque instant dans une scène, dans une comparaison, dans un mot aux contours adoucis, tel que le prononcent les lèvres de pourpre d'une métisse passionnée.

Dans son exotisme il y a quelque chose de l'Espagne — suivant la coutume française. Les personnages de *Pomme d'Anis* sont bien près d'être des Espagnols. Quelques délicieuses impressions de Burgos, publiées dans *le Figaro* et qui n'ont pas encore été réunies en volume, montrent une curieuse vision de l'Espagne religieuse.

Parmi les écrits en prose de F. Jammes, ressortent ses observations pénétrantes et poétiques au sujet des plantes, dont la plupart se trouvent dans l'ouvrage précédemment cité, et quelques-unes aussi au cours du livre *Pomme d'Anis*. Une autre nouvelle, entre toutes, *le Roman du Lièvre* (1903) prouve son amour séraphique pour les animaux. Le poète qui chanta les ânes, celui de Domingo de Ramos, humblement glorieux, celui de Béatrice, celui de Sancho Pança, nous conte cette fois l'extraordinaire aventure de Lièvre. Enlevé par saint François d'Assise dans le Paradis de Dieu, Lièvre ne s'y trouve point à son goût. Il regrette les sillons pleins de boue, l'air de la vallée natale qui frémit au son du cor de chasse. Il regrette sa crainte, sa terreur coutumière ! Sans elle il ne peut vivre...

N'y a-t-il point en ceci une grandeur semblable à celle de cet épisode hindou, la plus sublime histoire d'amour humain qu'on ait jamais écrite ? Tous les immortels prétendent à conquérir une belle femme de la terre, et se présentent à ses yeux avec l'apparence corporelle de l'homme qu'elle aime. Mais elle sait retrouver son bien-aimé et le distinguer entre tous, parce que les corps des dieux resplendissent, lisses et polis, et que celui de son aimé, aussi beau qu'eux, porte la sueur, la fatigue, les stigmates de la condition humaine. Ce bon Lièvre, qui ne peut vivre qu'en sa condition d'animal, qui réclame la crainte comme une de ses qualités essentielles, s'élève jusqu'à l'héroïsme.

Francis Jammes est un des rares artistes qui, en découvrant des aspects et des relations des choses, ont atteint l'originalité la plus précieuse, celle qui crée ou transforme une sensibilité ! Il ne manque pas de maîtres, et ses disciples aussi sont nombreux ; mais ce qu'il a pris à ceux-là et ce qu'il a transmis à ceux-ci, c'est la forme extérieure, qui est du domaine de tout le monde. Parmi les écrivains d'Espagne il a eu une certaine influence, mais notre public ne le connaît pas directement. Dans la nouvelle littérature française, la trace de son ascendant est peut-être, entre celle des autres, la plus notable.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Les derniers jours d'Oscar Wilde (*Nord und Süd*, 15 novembre 1909).— L'oubli se fait peu à peu sur les douloureux événements qui arrêtèrent dans son essor la brillante carrière littéraire d'Oscar Wilde, victime de la pudibonderie anglaise. La marque d'opprobre s'efface qui, en éclaboussant l'homme, avait jeté le discrédit sur l'œuvre tout entière. Voici près de dix ans déjà que l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* n'est plus parmi les vivants. La majesté de la mort lui a restitué toutes ses lettres de noblesse. Aujourd'hui, même en Angleterre, Wilde paraît réhabilité : on l'a replacé dans la haute lignée des grands écrivains et il y tient magnifiquement son rang.

Nous l'avons vu arriver à Paris, comme une épave, au sortir de la geôle de Reading. Quelques années plus tôt, on l'avait fêté comme un prince des lettres. Le vide se faisait quand on le voyait paraître. Pourtant quelques rares amis lui restaient fidèles. Groupés autour de lui dans un coin de taverne, ils l'écoutaient causer avec un plaisir infini. Oscar Wilde avait conservé tout son art d'improvisation. Les détours de son imagination l'amenaient sans cesse à formuler ses idées très particulières. Sa conversation, lors même qu'elle s'arrêtait aux choses les plus banales, demeurait charmante.

Wilde ne fut pas le malheureux abandonné de tous qu'imaginèrent, au moment de sa mort, les gazettes mal informées. Quelques Anglais, en séjour à Paris, lui prodiguaient leurs soins. Certes ces nouveaux venus n'étaient pas de la *qualité* de ceux qui avaient été autrefois ses familiers. On ne s'entoure pas de grands seigneurs quand on traîne après soi une réputation de mauvais aloi. Mais c'étaient, somme toute, de très braves garçons, fort épris de lettres, qui remplaçaient l'allure et la race par une assiduité qui n'était pas dépourvue d'un certain servilisme.

Un écrivain d'outre-Manche vient justement de communiquer à une revue allemande le manuscrit encore inédit de ses souvenirs. C'est un certain Robert Ross, que Wilde avait coutume d'appeler « le fidèle parmi les fidèles ».

Peu de temps après la mort du poète, M. Robert Ross adressa à M. More Adey, le premier traducteur anglais d'Ibsen, une sorte de rapport sur les derniers jours de sa vie. C'est ce rapport, publié par *Nord und Süd*, dans une traduction de M. Max Meyerfeld, que nous avons sous les yeux.

On sait qu'Oscar Wilde s'était installé rue des Beaux-Arts, à l'Hôtel d'Alsace, sous le nom de Melmoth. C'est là qu'il mourut le 30 novembre 1900, à 2 heures de l'après-midi, d'une maladie que les médecins ont appelée *meningitis gummosa*.

M. Ross écrit au début de son article :

Mardi, 9 octobre 1900, j'écrivis à Oscar, dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis un certain temps, que j'avais l'intention de venir à Paris, le jeudi 18, pour y passer quelques jours. Le jeudi 11, je reçus de lui le télégramme suivant : « Ai été opéré hier, viens aussi vite que possible. » Je répondis télégraphiquement que je me proposais de le faire. Sa réponse fut une autre dépêche : « Horriblement faible — viens, je te prie. » Je me mis en route le mardi, 16 octobre.

Mercredi, vers 10 h. 1/2, je me rendis chez lui. Il était de fort bonne humeur. Bien qu'il m'assurât que ses souffrances étaient épouvantables, il se mit à rire à gorge déployée et me raconta une foule d'histoires avec une pointe contre ses médecins ou contre lui-même.

La conversation s'engage alors sur des sujets littéraires et sur différents prêts d'argent qu'avait reçus Wilde.

Je rendis visite à Oscar tous les jours jusqu'à mon départ de Paris. Reggie (1) et moi nous déjeunions et nous dînions quelquefois dans sa chambre à coucher; il était toujours très loquace, bien qu'il eût l'air gravement malade. Le 25 octobre, mon frère Alix alla le voir et Oscar eut une journée particulièrement bonne ; sa belle-sœur, la femme de son frère Willie, et le mari de celle-ci, Teixeira, se trouvaient alors précisément à Paris, en voyage de noces, et allèrent chez lui en même temps. A cette occasion, il nous dit qu'il « mourait des conditions où il se trouvait » ; qu'il ne survivrait jamais au siècle ; les Anglais ne veulent rien savoir de lui ; il est responsable de l'insuccès de l'Exposition universelle ; car les Anglais ont pris la fuite devant lui, lorsqu'ils l'ont rencontré là-bas si bien habillé et si heureux ; les Français savent cela et, eux aussi, ne veulent plus rien savoir de lui.

Le 29 octobre, Oscar se leva pour la première fois à midi, et, après le dîner, il insista pour pouvoir sortir ; il m'assura que le médecin le lui avait permis et ne voulut pas se laisser dissuader. Je l'avais déjà poussé à se lever, quelques jours plus tôt, le médecin ayant dit qu'il pouvait le faire sans inconvénient, mais jusqu'à présent il s'y était refusé. Nous nous rendîmes dans un petit café du Quartier Latin, où il voulut à toute force boire de l'absinthe. Il fit le chemin à pied à l'aller et au retour, avec une certaine difficulté. Il paraissait cependant très bien. Je remarquai pourtant qu'il avait soudain vieilli de figure et je rendis Reggie attentif le jour suivant aux changements qui s'étaient faits en lui, lorsqu'on le voyait debout et habillé. Au lit, il avait relativement bonne mine.

Le lendemain le médecin (le Dr Tucker) constate que Wilde a pris froid. Il souffre de maux d'oreilles. Mais on l'autorise encore à sortir et il fit, accompagné de son ami, un tour au Bois, en voiture. Ce fut le dernier. L'infirmier qui panse tous les jours les plaies du malade, un nommé Hennion, que M. Reginald Turner appelait « le libre penseur », fait de sérieuses observations au sujet de l'état géné-

(1) Reginald Turner.

ral du poète et conseille une entrevue des amis avec le docteur. Celui-ci déclare qu'il est convalescent et qu'il pourrait vivre encore longtemps, s'il cessait de boire.

Mais Wilde se soucie peu de vivre et prend déjà les dernières dispositions pour le cas de sa mort. Il conserve du reste toute sa vivacité d'esprit :

Oscar nous raconta qu'il avait fait, la nuit précédente, un rêve épouvantable, il avait soupé en compagnie de la mort. Reggie lui fit une excellente réponse : « Mon cher Oscar, tu as dû mettre de la vie dans la société. » Ceci la ravit, il redevint d'humeur joyeuse, presque hystérique (*sic*). Le soir même j'écrivis à Douglas que j'étais absolument forcé de quitter Paris : le médecin affirme qu'Oscar est très malade, X... doit payer une partie de ses dettes, il s'en inquiète et cela retarde sa guérison...

Lundi 12 novembre, je me rendis avec Reggie à l'Hôtel d'Alsace, pour prendre congé de lui vu que je voulais partir pour la Riviera. Il était déjà tard, après dîner. Oscar parla de ses affaires d'argent... Il me sembla qu'il parlait avec une certaine difficulté. On lui avait administré de la morphine la nuit précédente et, le jour, il buvait toujours trop de champagne. Il savait que je voulais lui dire adieu, mais il n'en laissa rien voir, quand j'entrai dans la chambre, ce qui, au moment même, me fit une impression assez étrange : il adressait toutes ses observations à Reggie. Tandis que nous causions, le facteur apporta une charmante lettre d'Alfred Douglas qui contenait un chèque. C'était probablement un peu la conséquence de ce que je lui avais écrit. Oscar pleura un peu, mais il se ressaisit rapidement. Nous causâmes alors très amicalement, tandis qu'Oscar allait et venait dans la chambre en déclamant avec une certaine agitation. Vers 10 h. 1/2 je me levais pour partir. Brusquement Oscar pria le gardien et Reggie de quitter un instant la chambre pour qu'il puisse prendre congé de moi. Il détourna tout d'abord la conversation et parla de ses dettes, puis il me conjura de ne pas m'en aller, parce qu'il sentait que durant ces derniers jours un grand changement s'était fait en lui. Je pris une attitude un peu sévère, car je pensais véritablement qu'Oscar était un peu hystérique, bien que je pusse supposer que mon départ le touchât de près. Soudain il éclata en sanglots, répétant qu'il ne me verrait plus jamais, que tout était fini. Ce douloureux incident dura trois quarts d'heure. Il parla de différentes choses que je puis à peine répéter. Bien que tout cela me parût déchirant, je n'attachai pas une grande importance à mon départ et je ne partageai pas l'émotion du pauvre Oscar, ainsi que j'aurais dû le faire, surtout lorsqu'il me dit, au moment où je voulus quitter la pièce : « Informe-toi d'un petit vallon, sur les hauteurs de Nice, où je pourrai m'installer quand j'irai mieux et où il te sera possible me rendre visite souvent. » Ce furent les dernières paroles intelligibles qu'il m'adressa. Le lendemain soir (13 novembre) je partis pour Nice.

Pendant l'absence de M. Ross, M. Reginald Turner lui envoie presque quotidiennement des nouvelles du malade. Voici quelques extraits de ces lettres :

.... Il divague beaucoup. Aujourd'hui, il a demandé de la *parafine* et

nous avons fini par comprendre qu'il voulait *la Patrie*. Lorsqu'il eut le journal entre les mains, il se réjouit beaucoup de voir un portrait de Kruger en manteau de fourrure. Il y a certains mots qu'il ne prononce plus correctement. Il est très difficile à traiter et ne veut pas se soumettre aux instructions du médecin. Il m'a dit que j'aurais dû me faire médecin parce que j'exige toujours des hommes ce qu'ils ne veulent pas. Je l'avais prié de prendre de la nourriture et de cesser de fumer, car le médecin le lui avait défendu. Alors, il se prit à dire sans transition : « Les juifs ne possèdent pas de philosophie profonde de la vie, mais ils sont sympathiques. » Peut-être pensait-il à moi ou bien à Strangman...

(27 novembre.)

.... Oscar n'a demandé à voir personne et je ne crois pas qu'il se rende compte du danger. Il est trop malade et sa tête est trop faible, bien qu'il soit difficile de dire à quel point elle est faible, vu qu'il parle souvent de livres. Faut-il faire chercher un prêtre ou bien un pasteur protestant, pour le cas où il irait plus mal ? Tucker le veut absolument, mais je crois que non, à moins qu'il ne le demande. Pourtant, je voudrais que tu me donnes des instructions à ce sujet.

(28 novembre.)

.... Je viens de répondre à ton télégramme. Tu auras vu par ma première dépêche que, si tu peux venir à Paris, tu ne dois pas perdre de temps. En ce moment Oscar paraît se sentir un peu allégé. Après que je lui eus tenu pendant trois quarts d'heure de la glace sur la tête il me dit : « Mon cher petit juif, crois-tu que c'est assez maintenant ? » Aujourd'hui (dans le délire) il s'est entretenu avec toi de sa pièce et il disait qu'elle ne valait pas cinquante centimes.

(même jour, le soir.)

Mais les événements se précipitent. M. Ross, rappelé par un télégramme : « presque désespéré », revient à Paris :

Je parvins encore à atteindre l'express et j'arrivai à Paris le matin du 29 novembre, à 10 heures 40. Les docteurs Tucker et Kleiss (un spécialiste appelé par Reggie) étaient là. Ils me firent savoir qu'Oscar ne pourrait plus vivre que deux jours. Son aspect me fit une impression pénible; il était très amaigri, la chair livide, il respirait difficilement. Il essaya de parler. Il avait l'impression que quelqu'un se trouvait dans la pièce et leva la main, lorsque je lui demandai s'il me comprenait. Il nous serra la main. Je partis alors à la recherche d'un prêtre et, après beaucoup de peine, je parvins à trouver le père Cuthbert Dunn, de l'ordre des Passionnistes anglais. Il vint aussitôt et accomplit le baptême et l'extrême-onction — Le malade ne put pas prendre l'hostie.

Tu sais que je lui ai toujours promis de chercher un prêtre, lorsque la fin approcherait ; et je me sentais un peu coupable de lui avoir toujours déconseillé de se convertir au catholicisme ; mais tu connais mes arguments à ce sujet. Je fis ensuite partir des télégrammes à Frank Harris, à Holman (pour qu'il se mette en communication avec Adrien Hope) et à Douglas. Le docteur Tucker revint plus tard encore une fois et déclara que cela pouvait durer encore quelques jours. On fit venir un garde-malade

vu que l'infirmier était excédé de fatigue. D'horribles préparatifs furent faits sur lesquels je passe. Reggie était absolument à bout. Lui et moi, nous demeurâmes cette nuit (29 novembre) dans une chambre de l'Hôtel d'Alsace. Le garde nous appela deux fois, croyant Oscar à ses derniers moments. Vers 5 heures 1/2 du matin un changement complet s'opéra en lui : les traits du visage prirent une autre expression et ce qu'on appelle probablement le râle de la mort commença. Je n'avais jamais entendu rien de semblable. Cela faisait un bruit horrible de manivelle et cela ne cessa que quand ce fut la fin. Ses yeux ne réagissaient plus à l'épreuve de la lumière. De l'écume et du sang sortaient de la bouche et il fallait les lui essuyer sans cesse. A midi je partis pour aller manger quelque chose. Reggie prit ma place jusqu'à mon retour. A midi 1/2 il partit à son tour. A partir d'une heure nous ne quittâmes plus la chambre. L'épouvantable bruit dans la gorge devenait de plus en plus fort. Reggie et moi nous passâmes le temps à détruire des lettres, parce que nous craignions de voir nos forces défaillir. Les deux gardes étaient partis. Le propriétaire de l'hôtel monta à deux heures moins un quart pour prendre leur place. L'allure de sa respiration changea ; je m'approchai de son lit et je lui pris la main ; le pouls commençait déjà à cesser de battre. Il poussa un profond soupir, le seul qui me parût naturel, depuis mon arrivée. Les membres semblèrent se raidir et la respiration devint plus faible. Exactement dix minutes avant deux de l'après-midi, le 30 novembre, il expira.

M. Ross rend compte ensuite des démarches interminables qu'il fallut faire pour la déclaration de décès et les préparatifs des obsèques. Le lendemain quelques écrivains français et anglais vinrent s'inscrire à l'Hôtel d'Alsace. Les détails de l'enterrement ont été racontés par le menu, nous n'y reviendrons pas.

Le rapport de M. Robert Ross se termine de la façon suivante :

Reggie Turner eut de nous tous, sous bien des rapports, les moments les plus difficiles à passer. Il lui fallut supporter la terrible incertitude et une grave responsabilité dont il ne pouvait mesurer d'avance toute l'étendue. Pour ceux qui portaient de l'affection à Oscar, ce sera toujours une pensée réconfortante de savoir qu'il eut, auprès de lui, durant les derniers jours de sa vie, quelqu'un comme Reggie, tant qu'il eut encore sa connaissance et qu'il fut sensible à la bonté et à l'attention.

XXX

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Albert de Rochas : *L'Extériorisation de la sensibilité;* Chacornac. 7 »

Histoire

James Chabrier : *Avant et après Sadowa;* Fontemoing. 3 50

Edme Champion : *J.-J. Rousseau et la Revolution française;* Colin. 3 50

Robinet de Clery : *Les Prétentions dynastiques de la Branche d'Orléans;* Daragon. 1 25

Général Devaureix : *Souvenirs et observations sur la campagne de 1870 (Armée du Rhin);* Charles Lavauzelle. 7 50

Littérature

Charles Drouhet : *Le Poète Fr. Mainard (1583?-1646)*; Champion 10 »
Charles Drouhet : *Tableau Chronologique des lettres du poète François Mainard, accompagné de lettres inédites*; Champion. 4 »
Emile Faguet : *Propos littéraires*; Soc. française d'impr. 3 50
André François-Poncet : *Les Affinités électives de Gœthe*; Alcan. 5 »
Léon Gistucci : *Le Pessimisme de Maupassant*; Lyon, Office Social. » »
Eugène Lovinesco : *Jean-Jacques Weiss et son œuvre littéraire*; Typogr. Ph. Renouard. 3 50

Musique

Guido Adler : *Richard Wagner*; trad. par Louis Laloy. Leipzig, Breitkopf et Hartel. » »
Julien Tiersot : *Gluck*; Alcan. 3 50

Philologie

L. Couturat, O. Jespersen, R. Lorenz, W. Ostwald, L. Pfaundler, M. Boubier : *La Langue internationale et la Science*; Delagrave. » »

Poésie

Pierre Bergerac : *Quelques Rimes...* Bordeaux, Delbrel. 2 »
Fernand Drubay : *Eclats de Rire, Eclats de Verre*; Vasseur. » »
Georges Foures : *La Négresse blonde*; Messein. 3 50
Gabriel Julliot de la Morandière : *Les Chants du Mystère*; Soc. française d'imprim. » »
Charlotte Pitou-Chevré : *Pour lui*; Chartres, Imprim. E. Garnier. » »
Louis Thomas : *Les Douze Livres pour Lily*; Dorbon aîné. » »
Georges Walder : *Triptyque*; F. de Launay. 3 »

Psychologie

Berthe Dangennes : *La Volonté*; Ed. Nilsson. 1 50
Hermann Ebbinghaus : *Précis de psychologie*; trad. par G. Raphael; Alcan. 5 »
Jean d'Udine : *L'Art et le Geste*; Alcan. 5 »

Publications d'Art

Louis Flandrin : *Un peintre chrétien au XIXe s. Hippolyte Flandrin*; Perrin. 3 50

Questions militaires

Général Bennigsen : *Mémoires*, introduction, annexes et notes par E. Cazalas; t. III, Charles Lavauzelle. 12 »
Ernest Picard : *Hohenlinden*; avec 12 cartes; Charles Lavauzelle. 16 »

Questions religieuses

Mgr Mignot : *L'Eglise et la Critique*; Gabalda. 3 50

Roman

Pol Arcas : *Les Féredjé, un homme au Harem*; trad. du grec moderne par P. Lebesgue et M. Gahisto; Juven. 3 50
Albert Boissière : *Aimée ou la Jeune fille à marier*; Fasquelle. 3 50
Marie Delétang : *Les Mains tendues*; Ed. du « Beffroi ». 3 50
Fiercœur : *Contes au Clair de Lune*; Floury. » »
L. Gastine et Léon Perrin : *Dans l'Azur, Aventures d'un Aviateur français*; Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Jeanne Leroy-Allais : *Le Monde des Bêtes*, éd. illustrée; Flammarion. 5 »
Albert Thierry : *L'Homme en proie aux Enfants*; Ollendorff. 3 50

Sciences

Commandant Paul Renard : *L'Aviation*; Dunod et Pinat. 5 »

Sociologie

Léon Bourgeois : *Pour la Société des Nations*; Fasquelle. 3 50
Alberto Torres : *Vers la paix*; Rio-de-Janeiro, Imprensa Nacional. » »

Théâtre

Charles d'Allegh : *L'Autre Vie*, un acte ; Paulin. » »

C. Ribéry : *Pierrot poète*, pièce en vers en 3 actes ; Paulin. 1 »

Voyages

Eugène Lovinesco : *Les Voyageurs en Grèce au XIXe siècle : 1800-1900* ; Champion. 4 »

Divers

Almanach Hachette 1910; édition complète, rel. maroquin. 4 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Charles-Louis Philippe. — L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. Une nouvelle censure anglaise. — Fonctionnaires d'il y a cinq mille ans. — Le chat au Japon. — Cathédrales ideales. — British Concerts Society. — Le Sottisier universel.

Mort de Charles-Louis Philippe. — C'était une figure particulièrement intéressante que celle du jeune romancier qui vient de disparaître brusquement, à la douloureuse surprise de ses amis et des nombreux admirateurs que lui avait valus,dans les milieux littéraires de la nouvelle génération,un talent profondément original. Fils du peuple,— son père était un petit sabotier de Cérilly, dans l'Allier,— nul plus que lui n'eut le souci de fixer les sentiments et les manières de voir des humbles, des pauvres, des déshérités de la vie,et, tout en restant foncièrement réaliste, d'exprimer de ces êtres frustes et simples toute la valeur littéraire qu'ils pouvaient recéler. C'est dans cette fusion de la vulgarité des sujets avec la recherche parfois presque précieuse du rendu que résidait l'art de Philippe.

Mais l'art n'était pas tout chez cet écrivain : il s'y adjoignait une sensibilité très particulière, faite de pitié, de compréhension intime de la souffrance, de résignation doucement plaintive, d'ironie secrète, qui confère à ses créations une vie singulière et poignante. Dans *Bubu de Montparnasse*, son chef-d'œuvre, l'impression ainsi produite est inoubliable.

S'il tirait un tel parti de ses lamentables héros, c'est qu'il se sentait leur frère. Comme eux il avait connu l'extrême misère, la maladie,l'humiliation, le découragement et le dégoût de l'effort. Comme eux il était plein de naïvetés, qu'il déguisait sous des outrances peu méchantes de langage et des paradoxes populaciers. Au physique, c'était un petit homme contrefait, le bas de la figure biseauté par une opération, la joue trouée, le crâne pointu. Sa taille chétive et sa mauvaise santé ne lui permirent pas d'entrer à l'Ecole polytechnique, dont il avait préparé l'examen, comme boursier,au lycée de Moulins. Après avoir battu quelques années le pavé de Paris, il était entré comme employé à la Ville, où il exerçait en dernier lieu les fonctions d'inspecteur aux étalages pour le 7e arrondissement.

Avant *Bubu de Montparnasse*, il avait publié *Quatre histoires de pauvre amour*, *la Bonne Madeleine et la pauvre Marie* et *la Mère et l'enfant* : *Bubu* fut suivi du *Père Perdrix*, de *Marie Donadieu* et de *Croquignole*. Depuis un an, il donnait hebdomadairement des Contes au *Matin*.

Charles-Louis Philippe est mort à Paris, le 21 décembre, enlevé en huit jours par une fièvre typhoïde. Son corps a été transporté dans son pays. Il avait trente-cinq ans.

§

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, pour commémorer l'anniversaire de sa mort (14e anniversaire), le dimanche 9 janvier prochain, à onze heures, au Cimetière des Batignolles. Rendez-vous au cimetière (heure exacte).

Après la cérémonie, un déjeuner, présidé par Léon Dierx, aura lieu, comme les années précédentes, à midi, au restaurant Vantier-Védrine, 8, avenue de Clichy (prix : 5 fr.).

On est prié d'adresser les adhésions au déjeuner Paul Verlaine à M. Alfred Vallette, au *Mercure de France*, pour le vendredi 7 janvier au plus tard.

§

Une nouvelle censure anglaise. — Les grandes librairies circulantes de Londres (*circulating libraries*) semblent de nouveau désireuses de faire parler d'elles — c'est un cas qui devient chronique. Après s'être chamaillées assez longtemps et n'avoir entretenu entre elles jusqu'ici que des relations aigres-douces, elles se mettent d'accord à présent, et c'est naturellement aux dépens de quelqu'un — ce quelqu'un, cette fois, c'est l'auteur, sur lequel les puissantes boutiques s'entendent pour tomber.

L'article de M. Arnold Bennett, publié dans le *Mercure* du 1er février 1908, expose très clairement ce que sont ces formidables organisations qui achètent chacune plusieurs éditions (des dizaines de milliers, parfois) du « Livre du jour ». Or, leurs directeurs se sont réunis pour délibérer sur les tendances que manifeste la littérature actuelle de s'affranchir d'une excessive pudibonderie. Ces messieurs réprouvent énergiquement de pareilles tendances, non pas peut-être au point de vue d'une morale transcendante, mais simplement parce que la publication de livres un peu libres cause diverses perturbations dans leur commerce Les employés ne savent plus ce qu'ils doivent recommander, et il leur arrive d'expédier comme « lecture de jeune fille » certains ouvrages qui ne le sont pas tout à fait.

Ces messieurs ont pris quelques résolutions que voici : ils exigent d'abord que les éditeurs leur communiquent, *une semaine* au moins avant la mise en vente, tous les ouvrages nouveaux. Ces ouvrages seront examinés, alors, par des lecteurs spéciaux et classés en trois catégories : 1° les livres bien sages — de critique, d'histoire, de science et les romans — qu'on recommandera à la clientèle ; 2° les livres chez lesquels on constatera des dispositions à l'indépendance, et qu'on ne recommandera pas, tout en laissant au client la faculté de les lire à ses risques et périls ; 3° enfin, les livres réprouvés, et qui seront farouchement bannis des chastes catalogues des puissantes boutiques.

A part quelques protestataires, les éditeurs ont courbé l'échine avec un sourire jaune. Quant aux auteurs, on ne s'est aucunement préoccupé d'eux. Il y a bien une Société des Auteurs ; mais c'est une sorte de club. Ah ! si c'était un syndicat ! Editeurs et libraires leur témoigneraient un peu plus d'égards.

Quel résultat pratique attendre de cette lubie nouvelle ? Si les aréopages qui décideront du sort des livres se contentent de précipiter dans la trappe aux réprouvés les ouvrages franchement pornographiques et sans la moindre valeur artistique ou littéraire, il n'y aura pas grand mal. En ce

cas, il est probable que les catégories *un* et *deux* se confondront dans la pratique. Il y aura un bon nombre de souscripteurs et d'acheteurs pour qui le classement dans la catégorie *deux* équivaudra à une bonne réclame, et ils affronteront sans trop trembler les risques et périls de ces redoutables lectures.

§

Fonctionnaires d'il y a cinq mille ans. — Le mal du fonctionnarisme, dont se plaignent tant de nos contemporains, n'est pas chose nouvelle, si l'on en croit M. Paul Guieysse, l'éminent égyptologue, qui a trouvé de curieuses analogies entre le fonctionnarisme actuel et celui des anciens Pharaons.

M. Paul Guieysse exhumait naguère des anciens papyrus, dans les « Mélanges Renier », la « Réprimande à un fonctionnaire », à laquelle il y aurait à peine quelques mots à changer pour rendre le morceau d'actualité. Aujourd'hui, dans l'Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes pour 1910, il traduit et commente des documents piquants qui montrent quelles analogies insoupçonnées existaient entre les Egyptiens de jadis et les Français d'aujourd'hui. (La vieille langue égyptienne connaissait même des gallicismes comme « une petite heure », « la pointe du jour », « être *à la tête* des troupes », « un cas pendable », « mon cœur se fend », etc.).

Les écoles regorgeaient d'élèves qui se destinaient tous à être fonctionnaires ; à la sortie, ils passaient des examens devant un jury ; les intrigues et les influences politiques se donnaient carrière pour les postes élevés, dont la nomination était à la discrétion du Gouvernement. Dans de curieuses lettres qui ont été conservées, un père recommande à son fils de ne pas fréquenter les brasseries et les femmes faciles, s'il veut devenir un bon fonctionnaire.

Et que penser de ces maximes :

« En dehors du fonctionnaire, il n'y a rien. — Le fonctionnaire prime tout. — Pour le fonctionnaire, pas d'impôts. — Les impôts, le fonctionnaire les paye en écritures. »

Nous n'en sommes pas encore là. Décidément, les Pharaons étaient en avance sur nous.

Et on peut conclure avec M. Paul Guieysse : « Les Pharaons sont entrés dans leurs hypogées, et les dynasties ont passé, mais le fonctionnaire donne toujours en Egypte aujourd'hui comme au temps des Pyramides. »

§

Le chat au Japon. — Le spirituel et savant japonisant, M. Basil Hall Chamberlain, disait récemment qu' « en Angleterre on entendra fréquemment « une personne irrévérencieuse traiter de « chatte » une dame laide, revêche « et vieille. Au Japon, la terre où tout est sens dessus dessous, ce sobri- « quet est appliqué familièrement aux dames les plus jeunes et les plus « attrayantes, en particulier aux guéchas ». La raison en est, au dire de M. Chamberlain, que les danseuses ensorcellent les hommes par leurs artifices, avec une grâce toute féline. M. Chamberlain est peut-être dans le vrai. Mais depuis quand ce sobriquet est-il en usage ? Les Guéchas sont-elles antérieures aux chats ? Car enfin, dès l'origine de la société nippone il dut y avoir, sous une forme plus ou moins raffinée, cette race de femmes, consacrées spécialement aux plaisirs et à l'amour, tandis que les

chats sont, au Japon, d'introduction relativement récente. C'est ce qu'authentique M. Seki Tenrai, dans la reveue *Dai Nippon Shéritzu Eisei Kwai Zasshi*.

De l'Inde, écrit M. Seki, le chat a été importé en Chine. De là, en Corée et, de cette presqu'île, au Japon. En Chine, c'est depuis une antiquité fort reculée qu'il a été domestiqué. Dans les plus vieux livres classiques chinois, on rencontre le caractère « chat », et l'on y voit enregistrée l'efficacité de cet animal dans la destruction des souris des champs qui rongent les pousses (1).

Maintenant, à quelle époque le chat a-t-il été importé au Japon ? On ne peut pas se livrer à des recherches précises. En l'an 1212 de l'ère nippone — 552 de l'ère chrétienne — sous le règne de l'empereur Kimmei, Shotoku Taishi offrit des sacrifices au chat. Les vieux mémoires nous le rapportent. Et comme ce fait me frappa j'ai voulu en connaître la raison et me livrai discrètement à des recherches. D'anciens manuscrits découverts ces temps derniers dans le temple Shitenno et qui étaient placés sous ce titre : « le chat qui écarte les souris », je suis parvenu à tirer une série de corrélations. Le chat a été introduit au Japon en même temps que le bouddhisme, et cela pour protéger contre les souris les manuscrits chinois traitant de la morale ; ce n'est pas pour un autre motif que le chat a été souvent fêté religieusement. Dans les temps anciens, c'était la coutume de garder les chats dans les temples. On dessinait même des portraits de cet animal dans les endroits fréquentés par les souris. Graduellement, pour se garder des rongeurs, on se mit à en élever dans les habitations particulières.

Telle doit être l'histoire de l'introduction du chat au Japon, conclut M. Seki. Elle est donc en rapport avec l'entrée du bouddhisme dans ce pays. Tout fier de cette précision qu'il vient d'apporter à l'histoire, il paraîtrait que M. Seki va maintenant se livrer à des recherches sur l'époque approximative de l'invasion du Japon par les souris.

§

Cathédrales idéales. — Un architecte original a voulu mettre en pratique le vieux dicton populaire suivant lequel la plus belle cathédrale serait celle qui réunirait la façade de Reims, le chœur de Chartres et la nef d'Amiens.

Esclave de la régularité et idolâtre de la symétrie, cet « inventeur » veut bien reconnaître que nos cathédrales gothiques présentent de bonnes parties, voire d'excellents morceaux ; mais sa conception esthétique est absolument choquée par le manque de symétrie qu'on observe dans tous ces édifices. Peut-on supporter la disparité des deux clochers de Chartres ? Est-il admissible que la rose du nord ne donne pas la réplique exacte à celle du sud, et saurait-on admirer une nef dont tous les chapiteaux ne sont point pareils ? Non, évidemment ! Aussi cet architecte a-t-il trouvé le moyen de faire beaucoup mieux que ses barbares devanciers du moyen-âge et s'offre-t-il à construire des « cathédrales idéales » soigneusement peignées et ratissées, sans aucune des verrues qui déshonorent les autres.

L'auteur de ce projet se défend d'apporter aucun élément nouveau. Il prend son bien un peu partout : ici les clochers, là la rose, ailleurs les contreforts, ici tel motif, là tel ornement : et il construit ainsi des schémas de cathédrales idéales, dont la symétrie est rigoureusement garantie, et qui, dit-il modestement, seraient les plus beaux édifices religieux du monde. Il a fait éditer en cartes postales illustrées les vues anticipées de

(1) Dans la construction du caractère chinois « chat », il entre d'une part la clef k'iuèn : chien, qui est celle des animaux ; de l'autre, la phonétique miao, qui veut dire « pousses ». Ainsi se trouve indiquée la relation du chat avec les pousses, l'animal des pousses.

quelques-uns de ces édifices futurs, avec légendes explicatives, en espérant qu'il se trouvera quelque Mécène généreux pour en doter la Belgique ou l'Amérique. En France, évidemment, on a trop mauvais goût !

§

British Concerts Society. — Sous ce titre, une œuvre intéressante vient de se fonder, à Paris, parallèlement à celle déjà existante à Londres sous le nom de « Société des Concerts français ».

Pour la première fois, sera tenté l'essai systématique de présenter au public parisien les meilleures œuvres de l'Ecole anglaise contemporaine si féconde, bien qu'encore injustement peu connue en France.

En effet, le mouvement musical en Angleterre, pendant les 50 dernières années, n'a été ni moins important, ni moins original que celui qui a eu lieu en France.

Ce sont les œuvres produites pendant cette période que la société se propose surtout de faire connaître.

Deux premiers concerts seront donnés à la salle Erard les 14 janvier et 7 février 1910 avec le concours des artistes les plus qualifiés pour présenter cette école si intéressante.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au secrétaire général, M. T.-J. Guerttte, 38, Victoria Street, à Londres, ou au Secrétaire pour Paris, M. R. Vaufrey, 43, rue Jacques-Dulud, Neuilly-sur-Seine.

§

Le Sottisier universel.

Après que le roi eut rendu le dernier soupir, elle se comporta vaillamment avec lui, et le roi, qui l'adorait, manifestait à tout instant sa joie. — *La Meuse*, 18 décembre.

Ce soir... a eu lieu le transfert du corps de Léopold, revêtu d'un aspect de conte shakespearien en même temps que d'un caractère de sympathie familiale qui ne manquait pas de grandeur.— *Le Matin*, 19 décembre.

Quand un physicien affirme que l'eau entre en ébullition à tel degré, il affirme du même coup qu'au-dessous de ce degré elle n'y restera pas et qu'au-dessus elle y restera toujours. — PAUL BOURGET, *l'Action Française*, 8 décembre.

Sic Transit! comme chantait Homère. — DAVIN DE CHAMPCLOS, *Comœdia*, 12 décembre.

A ce propos, on cite un bien joli mot du propriétaire de *Pro Humanitate*, un des journaux les plus largement arrosés. Quand il fonda sa revue, il voulut l'appeler *Pro Humanitatem*. On lui fit observer qu'il fallait le datif et non l'accusatif; il se rendit, et prit donc pour titre *Pro Humanitate :*

— Hélas ! dit-il, si on me fait rembourser, ce ne sera plus le datif, ni l'accusatif : ce sera l'ablatif !... *Paris-Journal*, 15 décembre.

Les mauvais traitements envers les animaux sont un symptôme de perversité toujours menaçante pour les hommes eux-mêmes; elle est plus hyperverse encore, quand... — Discours de M. Barthou à la Chambre, d'après *le Petit Temps*, 17 décembre.

Coquilles.

Société pour la production des langues étrangères en France. — *Les Nouvelles*, 15 décembre.

Travaillons à faire le coup, et le reste doit nous aviner par surcroît. — CH. M., *l'Action Française*, 12 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

L'HIVER A ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, ETC.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU et les autres stations hivernales du Midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes, avec une réduction de 25 0/0 en 1re classe et 20 0/0 en 2e et 3e classes ;

2° Des billets d'aller et retour de famille de toutes classes, comportant des réductions variant de 20 0/0 pour une famille de 2 personnes, à 40 0/0 pour une famille de 6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, avec minimum de 300 kilom., aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu, nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours, y compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet pour chaque prolongation.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison d'Hiver 1909-1910

4 jours en Angleterre

DU VENDREDI AU MARDI

A partir du 5 novembre 1909 et jusqu'au 1er mai 1910, les touristes pourront se procurer tous les vendredis, samedis ou dimanches, à la Gare de Paris-Nord et dans les bureaux de ville de la Compagnie, des billets d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix très réduits ci-après (non compris le droit de quittance de 0 fr. 10) :

1re cl. : **72 fr. 85** ; 2e cl. : **46 fr. 85** ;
3e cl. : **37 fr. 50**

Ces billets seront valables, pour les voyageurs de 1re, 2e et 3e classes, par les trains désignés ci-après :

A l'aller, le vendredi, samedi ou dimanche seulement : 1° *Via* Boulogne-Folkestone. Paris-Nord, départ, 8 h. 20 matin ; Londres, arrivée, 3 h. 35 soir ; 2° *Via* Calais-Douvres. Paris-Nord, départ 9 h. 15 soir ; Londres, arrivée, 5 h. 43 matin.

Au retour, le samedi, dimanche, lundi : 1° *Via* Folkestone-Boulogne. Londres, départ, 10 h. matin ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 45 soir ; 2° *Via* Douvres-Calais. Londres, départ, 9 h. soir ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 50, matin.

Le mardi : *Via* Folkestone-Boulogne *seulement* : Londres, départ, 10 h. matin ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 45 soir.

Ces billets donnent droit au transport gratuit de 25 kilogrammes de bagages sur tout le parcours.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 23 décembre 1909 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 6 janvier 1910, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an...........	**25 fr.**	Un an...........	**30 fr.**
Six mois...........	**14** »	Six mois...........	**17** »
Trois mois..........	**8** »	Trois mois..........	**10** »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.